

# PAPE FRANÇOIS

---

Les Rencontres Mondiales  
des Mouvements Populaires  
et notre Pensée Sociale

---

10 ans de RMMP



LIBRERIA  
EDITRICE  
VATICANA

DICASTÈRE POUR LE SERVICE DU  
DÉVELOPPEMENT  
HUMAIN  
INTÉGRAL



# Les Rencontres Mondiales des Mouvements Populaires et notre Pensée Sociale

Pape François

© 2024 – Administration du Patrimoine du Siège Apostolique et Dicastère pour la Communication

Librairie Vaticane Cité du Vatican  
[www.libreriaeditricevaticana.va](http://www.libreriaeditricevaticana.va)  
[www.humandevlopment.va](http://www.humandevlopment.va)

ISBN 978-88-266-0932-4

## Table des Matières

<b>Avant-Propos.....</b>	<b>4</b>
<b>Introduction : Ecouter la clameur, parcourir le chemin ensemble.....</b>	<b>5</b>
<b>Ière Rencontre Mondiale des Mouvements Populaires : Discours du Saint Père.....</b>	<b>12</b>
<b>IIème Rencontre Mondiale des Mouvements Populaires : Discours du Saint Père.....</b>	<b>19</b>
<b>IIIème Rencontre Mondiale des Mouvements Populaires : Discours du Saint Père.....</b>	<b>29</b>
<b>Lettre du Saint-Père aux Mouvements Populaires.....</b>	<b>38</b>
<b>IVème Rencontre Mondiale des Mouvements Populaires :</b>	
<b>Message vidéo du Saint Père.....</b>	<b>40</b>
<b>Message du Saint Père à l'occasion du Xème anniversaire d'Evangelii Gaudium.....</b>	<b>49</b>
<b>Autres documents de la pensée sociale du Pape François.....</b>	<b>54</b>
Quelques éléments de l'Exhortation Apostolique Evangelii Gaudium (2013).....	54
Homélie du Saint-Père : « Le travail est la vocation de l'homme ».....	57
Quelques éléments de la Lettre Encyclique Fratelli Tutti (2020).....	59
Évènement international en ligne : « The Economy of Francesco – Les jeunes, un pacte, l'avenir » : message vidéo du Saint Père.....	61
Aux membres de la Fondation « Centesimus Annus Pro Pontifice » : Discours du Saint-Père.....	67
Évènement « Economy of Francesco » : Discours du Saint-Père.....	70
<b>Qu'ont dit d'autres Papes sur la terre, le logement et le travail ?.....</b>	<b>76</b>
Quelques éléments de l'Exhortation Apostolique Rerum Novarum (1891) du Pape Léon XIII.....	77
Quelques éléments de l'Encyclique Mater et Magistra (1961) du Pape Jean XXIII.....	80
Quelques éléments de l'Encyclique Populorum Progressio (1967) du Pape Paul VI.....	82
Quelques éléments de l'Encyclique Laborem Exercens (1981) du Pape Jean-Paul II.....	84
Quelques éléments du Message pour la XLIIIème Journée Mondiale de la Paix du Pape Benoît XVI (2010) - « Si tu veux construire la paix, protège la création ».....	87

## Avant-Propos

*Pape François*

Chers frères et sœurs,

Je suis reconnaissant pour la publication de ce livre, dans lequel sont rassemblés mes messages adressés aux Mouvements Populaires. Chacun d'entre eux est le fruit d'un dialogue, d'un échange mutuel qui m'a fait beaucoup de bien. Les mouvements populaires m'ont fait part de leurs conclusions et je leur ai fait part de mes réflexions. C'est ainsi que nous avons créé ensemble la devise « *Terre, logement et travail* ». Et c'est ainsi que nous avons enrichi ensemble la doctrine sociale de l'Église. Voici un nouvel exemple de synodalité, de cheminement ensemble.

J'espère que la diffusion des fruits de ces dialogues, exprimés dans les documents, encouragera les Églises locales à s'impliquer dans le développement de mouvements populaires pour la défense de la maison commune et la promotion du développement humain intégral.

Je suis également heureux de voir que les documents de mes prédécesseurs sont inclus ; il est important de garder à l'esprit la continuité de ces contributions qui sont un développement de notre précieuse doctrine, afin de vivre les enseignements de Jésus en notre époque.

Il s'agit de promouvoir les pauvres et les exclus qui non seulement souffrent de l'injustice, mais qui s'unissent et luttent contre elle ; ils sont des protagonistes de l'histoire, cherchent des solutions et créent à partir de leur artisanat les réponses que le système leur refuse. Ce sont des poètes sociaux et des bons samaritains collectifs.

Hommes et femmes de ces mouvements, je veux vous redire que vous ne devez pas reculer devant la construction d'une alternative humaine à la mondialisation excluante. Vous, les plus humbles, les exploités, les pauvres et les exclus, vous pouvez et vous faites beaucoup. Le monde a besoin de vous. N'oubliez jamais que l'espérance ne trahit pas. Ne cessez jamais de mettre en œuvre l'amour de Dieu et l'amour des autres. S'il vous plaît, ne vous trahissez pas, continuez à travailler dans le réel, dans la proximité, à partir des périphéries et aimez-vous les uns les autres parce que c'est dans l'amour que vous avez les uns pour les autres que vous serez reconnus.

Fraternellement,

*François*

## Introduction : Ecouter la clameur, parcourir le chemin ensemble

Card. Michael Czerny S.J.

Préfet

Dicastère pour le service du développement humain intégral

Juan Grabois

Membre du Dicastère pour le service du développement humain intégral

« L'amour pour les pauvres est au centre de l'Évangile »<sup>1</sup>, a dû nous rappeler François, nous signifiant également que lorsque le Saint-Père parle des problèmes des exclus, de leurs causes structurelles et des voies de transformation qui émergent de sa pensée sociale, il ne fait rien d'autre que prêcher et emprunter la voie de Jésus. Cette action, si typique d'un pasteur, scandalise, et scandalise encore plus quand il le fait en dialogue avec les exclus eux-mêmes qui ne se résignent pas, qui s'organisent et qui luttent : « Les pauvres non seulement subissent l'injustice, mais ils luttent également contre elle ! »<sup>2</sup>

Sa défense passionnée des droits des pauvres, de la nécessité d'un changement structurel et de la valeur de la lutte populaire lui a valu des attaques et des qualificatifs constants, surtout dans son pays d'origine. Pourtant, il ne s'agit pas de démagogie, de communisme, ou de populisme. De fait, le Pape s'en tient fermement à l'accomplissement strict du devoir chrétien et nous montre la voie de notre salut.

François l'affirme à plusieurs reprises et dans différents contextes : les béatitudes « sont le programme de la vie chrétienne ».<sup>3</sup> Il s'agit d'orientations simples et humaines, mais absolument contre-culturelles à notre époque. Outre les béatitudes, le Souverain Pontife indique les œuvres de miséricorde de Matthieu 25 comme « le protocole par lequel nous serons jugés ».<sup>4</sup>

Dans ce témoignage, nous pouvons voir non seulement François, mais surtout Dieu qui est présent en lui, et qui nous montre comment nous devons être : humbles, éloignés de l'orgueil, du succès, de l'argent et de la célébrité ; solidaires de ceux qui souffrent, capables de pleurer avec eux et de les reconforter ; doux, agissant sans violence ni vantardise, mais avec une profonde soif de justice, luttant fermement pour le bien commun et pour les droits des opprimés. Nous devons être miséricordieux, faire preuve de compassion et de pardon envers les autres, éviter les accusations moralisantes et comprendre les circonstances qui ont frappé chacun. Vivre avec un cœur pur, rechercher le bien avec sincérité et honnêteté ; être des artisans de paix, promouvoir la réconciliation dans un monde déchiré par des guerres fratricides. Nous devons être prêts à affronter la persécution pour la justice, en restant fermes dans notre foi et dans notre engagement pour la justice sociale, même au milieu des pires diffamations, prêts même à donner notre vie.

---

<sup>1</sup> 1ère Rencontre Mondiale des Mouvements Populaires : *Discours du Saint Père*. Ancienne salle du Synode (Vatican), mardi 28 octobre 2014.

<sup>2</sup> 1ère Rencontre Mondiale des Mouvements Populaires : *Discours du Saint Père*. Ancienne salle du Synode (Vatican), mardi 28 octobre 2014.

<sup>3</sup> Cf. *Homélie du Saint Père à la Maison Sainte-Marthe*, lundi 9 juin 2014.

<sup>4</sup> François (2018), *Au peuple de Dieu en pèlerinage au Chili*.

Ce n'est pas François mais Dieu qui nous demande de répondre aux besoins fondamentaux des autres : nourrir les affamés en veillant à ce que personne ne manque d'un plat de nourriture, donner à boire à ceux qui ont soif en veillant à ce que tous aient accès à l'eau, vêtir ceux qui sont nus pour qu'aucune famille ne soit sans abri, accueillir les étrangers en évitant toute forme de discrimination à l'égard des migrants, accompagner les malades en veillant à ce qu'ils soient correctement soignés dans leur souffrance et visiter les prisonniers, qu'ils soient bons ou mauvais, pour que personne ne soit privé de la possibilité de vivre dans la dignité et d'être racheté.

Il s'agit d'indications assez directes qui, bien sûr, ont des implications particulières pour notre époque, impliquent un discernement sur comment les mettre en œuvre de manière structurelle, et nous exposent à des erreurs et à des échecs permanents. Cependant, l'appel est clair. Quiconque veut vivre la foi chrétienne ne peut s'abstenir de ces obligations. Ce n'est pas une option, c'est une obligation. Une obligation qui, en outre, est mieux remplie en communauté, car « personne ne se sauve seul ».

Il y a dix ans, le Pape François recevait dans l'Ancienne Salle du Synode à Rome des représentants des pauvres de toutes les pauvretés venus des cinq continents. C'était la première Rencontre Mondiale des Mouvements Populaires (RMMP). Une réalité qui avait été réduite au silence, comme ces hommes qui ont percé le toit pour amener leur ami malade à Jésus, est apparue sur la scène internationale. Les pauvres, organisés, sont arrivés pour planter avec le Pape un étendard qui communique trois slogans clairs, simples, chrétiens, devançant toute idéologie ou option politique : terre, logement et travail. En diffusant l'urgence de garantir ces droits sacrés à tous, François a développé le « protocole de salut » en y ajoutant une autre dimension indispensable : l'évangélisation.

Depuis lors, le Pape François a maintenu un dialogue ininterrompu avec les mouvements populaires, parfois discrètement, parfois lors de grandes réunions, parfois par le biais de lettres ouvertes ou de messages vidéo. Le dixième anniversaire marque une décennie de dialogue entre les organisations sociales et l'Église qui cherche à aborder de manière globale la nouvelle « question sociale » - ou devrions-nous dire socio-environnementale - qui touche le « prolétariat mondial » rejeté, affamé, opprimé, exclu, exploité... et même victime de la traite et de l'esclavage.<sup>5</sup>

Dans chaque rencontre, dans chaque homélie, dans chaque mot sur cette réalité qui frappe comme un fouet la frivolité qui règne dans de nombreuses salles du pouvoir et de l'argent, le Pape François prête sa voix à ceux qui ne peuvent pas se faire entendre. Espoir, dénonciation, engagement pour gagner « quelque chose que n'importe quel père, n'importe quelle mère, veut pour ses enfants: un désir qui devrait être à la portée de tous, mais qu'aujourd'hui, nous voyons avec tristesse toujours plus éloigné de la majorité des personnes : terre, toit et travail ».<sup>6</sup> C'est le cri, le droit sacré, la clameur des pauvres. Et François souligne dans *Evangelii gaudium*, qui fête également sa première décennie, que « chaque chrétien et chaque communauté sont appelés à être instruments de Dieu pour la libération et la promotion des pauvres, de manière à ce qu'ils puissent s'intégrer pleinement

---

<sup>5</sup> Czerny, M. S.J. ; Foglizzo, P. (2014) : « *La force des exclus* » dans Rencontre Mondiale des Mouvements Populaires au Vatican (27 au 29.X.2014). RFS.

<sup>6</sup>François (2014) : « *Discours du Saint Père aux participants de la Rencontre Mondiale des Mouvements Populaires* ».

dans la société ; ceci suppose que nous soyons dociles et attentifs à écouter le cri du pauvre et à le secourir » (EG, 187).

### **La force des exclus**

La convocation des Mouvements s'est faite à la demande du Pape François lui-même, à travers la création d'un comité d'organisation conjoint entre le Dicastère et des leaders sociaux qui avaient déjà des liens avec l'Église. L'objectif était de réunir des organisations qui rassembleraient les personnes touchées par les différentes formes d'exclusion de la terre, du logement et du travail qui sont produites par des réalités destructrices telles que l'injustice sociale, la dévastation de l'environnement, la culture du jetable, le crime de guerre.

Les 3 droits (terre, toit, travail) ne sont donc pas seulement un cri de revendication, mais la description d'un sujet historique qui tient entre ses mains la clé des transformations futures. Il s'agit des travailleurs sans droits, des agriculteurs sans terre, des familles sans abri, de ceux qui n'ont pas de terre, de logement et de travail en quantité et en qualité suffisantes pour mener une vie digne.

Concrètement, les participants étaient des chiffonniers, des recycleurs, des vendeurs ambulants, des couturières, des artisans, des pêcheurs, des constructeurs, des travailleurs sociocommunautaires, des employés de travail domestique, des travailleurs d'entreprises récupérées, des travailleurs de coopératives dans toutes les activités, c'est-à-dire tous les travailleurs qui souffrent des pires conditions de travail, soit à cause de la surexploitation qu'ils subissent, soit parce qu'ils inventent leur propre travail face à l'exclusion du marché de l'emploi. Les personnes vivant dans la rue, les habitants des bidonvilles, les locataires qui n'ont pas les moyens d'acheter leur propre logement et les personnes affectées par des prêts hypothécaires qui risquent de devenir sans-abri. Les peuples autochtones, les communautés paysannes, les petits agriculteurs, les travailleurs ruraux - les travailleurs de la terre et les habitants des zones rurales pauvres - qui ont été pénalisés par la crise climatique, l'extractivisme irresponsable et la spéculation économique, ont également participé à la manifestation.

Il s'agit de personnes qui vivent à la périphérie, en marge d'un système d'exclusion, de personnes qui travaillent et habitent dans des circuits qui croisent le travail, le logement et l'informalité territoriale. Toutes ces personnes se sont organisées en mouvements populaires qui, bien sûr, ont autant de défauts que nous autres, autant de diversité idéologique que nous autres et autant de fragilité humaine que nous autres, mais qui mènent un combat que peu veulent mener, ils mènent « la bataille, sans arrogance mais avec courage, sans violence mais avec ténacité, pour la dignité humaine, pour la nature et pour la justice sociale ».<sup>7</sup>

Cette première réunion en 2014 a été convoquée pour contraster la réalité souffrante des travailleurs sans droits et exclus, précaires, temporaires, migrants..., et pour discuter de cette perspective avec la pensée de François. La RMMP a en quelque sorte donné aux représentants de ces mouvements l'occasion de montrer leur façon de prendre l'initiative, de

---

<sup>7</sup> RMMP (2024) : Symposium « Planter un étendard face à la déshumanisation ». Traduction non-officielle.



participer et d'être protagonistes, d'entrer et de trouver un accueil dans un lieu qui est un symbole d'autorité et de leadership mondial.<sup>8</sup>

« Nous voulons un changement, un changement réel, un changement de structures », a demandé le Pape lors de la 3ème RMMP. « On ne peut plus supporter ce système, les paysans ne le supportent pas, les travailleurs ne le supportent pas, les communautés ne le supportent pas, les peuples ne le supportent pas... Et la Terre non plus ne le supporte pas, la sœur Mère Terre comme disait saint François. »<sup>9</sup>

Le cri de la terre résonnait alors et résonne encore, avec le cri des pauvres. La RMMP a accrédité les mouvements populaires comme interlocuteurs de l'Église au niveau institutionnel, dans l'espoir que ce dialogue s'ouvre également au niveau des communautés ecclésiales locales, en les aidant à commencer à se déplacer vers les périphéries où elles peuvent trouver la valeur de la solidarité, si fondamentale dans leur vie. Il a également accrédité l'Église en tant qu'interlocutrice des mouvements populaires, qui sont revenus avec l'espoir renouvelé de trouver en elle une alliée capable de les écouter et de les soutenir, même au niveau institutionnel, et pas seulement dans l'inspiration et l'accompagnement.<sup>10</sup>

Dix ans plus tard, nous pouvons dire que cette première rencontre a été un jalon dans le processus d'organisation et de maturation des mouvements pour répondre à l'aspiration à la terre, au logement et au travail. Quel chemin avons-nous parcouru ? Quel chemin nous reste-t-il à parcourir ? Car « les pauvres non seulement subissent l'injustice, mais ils luttent également contre elle ! »<sup>11</sup> Ceux qui sont à la périphérie, dans l'informalité, autour du système, ne se contentent pas de promesses d'œuvres de solidarité ou de dons altruistes. Ils n'attendent pas les bras croisés... Ils veulent, peuvent et doivent être des protagonistes ! Et le fait que les paysages de la société actuelle ne les incluent pas dans leurs plans ne suffit pas à les empêcher de poursuivre leur désir de s'organiser, d'étudier, de travailler, de se plaindre et, surtout, de « pratiqu[er] la solidarité si spéciale qui existe entre ceux qui souffrent, entre les pauvres, et que notre civilisation semble avoir oublié, ou tout au moins a très envie d'oublier ».<sup>12</sup>

## **La pensée sociale de l'Église**

À partir de quel paradigme pensons-nous à l'avenir dans une société qui, parfois, semble avoir mondialisé l'indifférence ? Comment sortir - si nous voulons sortir - de la logique du « que m'importe ce qui arrive aux autres tant que je défends ce qui m'appartient ? »<sup>13</sup>

Les mouvements populaires et sociaux dans le monde ont toujours existé, mais ce n'est peut-être que ces dernières années que nous les avons vus émerger comme une force incontournable, apportant avec eux un appel urgent, mais accompagné d'un message profond : ils ne doivent pas être considérés uniquement comme des bénéficiaires passifs de

---

<sup>8</sup> Dicastère pour le Service du Développement Humain Intégral (2021). « *IVe Rencontre mondiale des mouvements populaires en dialogue avec le Pape François* ».

<sup>9</sup> François (2015) : « *Discours du Saint Père aux participants de la Rencontre Mondiale des Mouvements Populaires* ».

<sup>10</sup> Czerny, M. S.J. ; Foglizzo, P. (2014): « *La force des exclus* » dans Rencontre Mondiale des Mouvements Populaires au Vatican (27 au 29.X.2014). RFS.

<sup>11</sup> François (2014) : « *Discours du Saint Père aux participants de la Rencontre Mondiale des Mouvements Populaires* ».

<sup>12</sup> Ibid.

<sup>13</sup> Ibid.

la charité ou comme des destinataires de stratégies palliatives. Leur persistance en tant que promoteurs d'un processus dans lequel convergent des millions de petites et grandes actions liées de manière créative - comme dans un poème - que certains dépeignent comme une « nuisance », n'est surpassée que par leur capacité de transformation tenace pour semer le changement d'en bas, là où la vie naît, là où l'espoir est cultivé.

Dès le début, François a voulu joindre sa voix au cri des mouvements populaires des 3 droits : « aucune famille sans logement, aucun agriculteur sans terre, aucun travailleur sans droits, aucune personne sans la dignité que donne le travail. »<sup>14</sup> Avec son magistère, il a défendu sans relâche cette vision qui place les pauvres au centre de la réflexion sociale et pastorale, non pas comme des sujets passifs, mais comme des acteurs essentiels pour l'avenir de notre société. Les mouvements populaires, selon lui, nous apprennent à brandir l'étendard d'une fraternité universelle, nous rappelant que la dignité humaine n'est pas un privilège, mais un droit inhérent à toute personne.

D'une certaine manière, les publications magistérielles du Saint-Père - au cours des dix dernières années - ont tracé, dans son appel personnel à chaque chrétien et à chaque personne de bonne volonté, une carte de portée mondiale dans laquelle il nous demande de ne jamais neutraliser la dimension sociale de la foi chrétienne : « l'annonce de la foi chrétienne a en elle-même un contenu social, nous invitant à construire une société dans laquelle triomphe la logique des Béatitudes et d'un monde de solidarité et de fraternité ».<sup>15</sup> Il a commencé par souligner comment nous trouvons dans la foi la lumière qui éclaire toute l'existence humaine (*Lumen fidei*) ; il nous a ensuite invités à nous concentrer sur la joie de l'Évangile pour chercher une Église qui aille à la rencontre des plus nécessiteux sans marginaliser les pauvres ; il a ensuite parlé de l'écologie intégrale comme une priorité pour notre temps (*Laudato si'*) et un défi pour l'inculturation de la foi (*Querida Amazonia*) ; et dans une sorte de synthèse, il a terminé en nous encourageant à approfondir les conséquences de la reconnaissance de la « maison commune » (il ne peut y avoir de terre, de logement, de travail si nous n'avons pas la paix et si nous détruisons la planète), non seulement au niveau intra-ecclésial et œcuménique, mais aussi pour la coexistence sociale et la paix entre les peuples. « Dieu-Amour qui, en Jésus, nous invite à vivre le commandement de l'amour fraternel, guérit nos relations interpersonnelles et sociales par l'amour et nous appelle à être des opérateurs de paix et de fraternité entre nous. »<sup>16</sup>

Si nous pouvons trouver le fil conducteur de cette séquence, c'est celui qui souligne la nature missionnaire de l'Église : la reconnaissance, c'est-à-dire que l'Église ne peut pas rester fermée sur elle-même, mais doit entrer en dialogue et en rencontre avec le monde d'aujourd'hui, aussi fragmenté et meurtri qu'il soit.<sup>17</sup>

### **Élargir le regard, éduquer le cœur**

Pour le Pape, les mouvements populaires n'ont pas seulement été de formidables agents de réflexion sur la nécessité d'un changement, qui s'imposait également : « Reconnaissons-nous vraiment que les choses ne vont pas bien dans un monde où il y a tant de paysans sans terre, tant de familles sans abri, tant de travailleurs sans droits, tant de

---

<sup>14</sup> Ibid.

<sup>15</sup> Czerny, M. S.J. ; Barone, C. (2022) : *La fraternité, signe des temps*. Madrid, PPC. Traduction non-officielle.

<sup>16</sup> Czerny, M. S.J. ; Barone, C. (2022) : *La fraternité, signe des temps*. Madrid, PPC. Traduction non-officielle.

<sup>17</sup> Vatican News (2023) : « 10 ans d'Evangelii Gaudium : L'urgence, pour François, est d'aimer les pauvres ».

personnes blessées dans leur dignité ? Que puis-je faire, moi, chiffonnier, comptable, ramasseur d'ordures, agent de recyclage, face à tant de problèmes si je gagne à peine assez pour manger ? Que puis-je faire, moi, artisan, vendeur ambulant, transporteur, travailleur exclu si je n'ai même pas les droits des travailleurs ? Que puis-je faire, moi, paysanne, indigène, pêcheur qui peut à peine résister à l'asservissement des grandes corporations ? Que puis-je faire, moi, depuis mon bidonville, depuis ma cabane, de mon village, de ma ferme quand je suis quotidiennement discriminé et marginalisé ? »<sup>18</sup> Ils sont aussi et surtout devenus des semeurs de changement, de véritables ambassadeurs du processus qui consiste à changer les cœurs, à arroser sereinement ce que d'autres verront fleurir : « Grâce aux mouvements populaires, vous assumez des activités de toujours, motivés par l'amour fraternel qui se révèle contre l'injustice sociale. »<sup>19</sup>

Cet enracinement dans le quartier, dans la terre, dans le métier, dans la corporation, cette reconnaissance de soi face à l'autre, c'est ce qui permet d'exercer le mandat d'amour, non pas sur la base d'idées ou de concepts, mais sur la base de la rencontre authentique entre les personnes.<sup>20</sup>

Les mouvements populaires ont contribué à concrétiser cet appel à établir la culture de la rencontre, car on n'aime ni les concepts ni les idées. Personne n'aime un concept, personne n'aime une idée ; ce sont les personnes qu'on aime.<sup>21</sup> Mais pour aimer les personnes, il est souvent nécessaire d'élargir son regard, même vers cet « étranger sur la route ». Dans *Fratelli tutti*, la parabole du bon Samaritain ne cherche pas à nous rendre meilleurs, mais nous invite à être « renouvelés », à nous laisser toucher si profondément par la douleur de l'autre que nous sommes complètement changés et ne pouvons plus être les mêmes qu'avant. Bien que l'humanité ait accompli de grandes réalisations et atteint des horizons inimaginables il y a encore un siècle, elle n'a pas encore appris le langage de la proximité avec l'autre. L'attitude de désintérêt, d'indifférence, témoigne d'un analphabétisme émotionnel généralisé : nous avons pris l'habitude de détourner le regard dès qu'un événement ne nous concerne pas directement (FT 61).<sup>22</sup>

*Fratelli tutti* présente ce bon samaritain non pas comme une parabole morale, mais comme une leçon de perception ; il essaie de nous faire reconnaître que chacun, chacune est un de nos frères ou sœurs. Cette parabole nous dit : « Nous devons être le frère et la sœur de tous ceux qui ont besoin de nous ». La catégorie n'est pas « là-bas », « au loin », elle est ici. Notre famille humaine et notre maison commune ont besoin que nous soyons les frères et les sœurs de ceux qui ont besoin de nous.<sup>23</sup>

Les mouvements populaires sont aussi ce lieu, un moyen de nous envelopper à nouveau dans le visage de l'autre, de la souffrance, de la solitude. Et ils nous apprennent, par leur créativité, que la solidarité n'est pas un idéal lointain, mais une manière concrète de faire l'histoire. Avec leurs « pieds dans la boue et les mains dans la chair »<sup>24</sup>, ils nous invitent à participer activement à la création d'un avenir où personne n'est laissé pour compte.

---

<sup>18</sup> Vatican News (2023) : « 10 ans d'Evangelii Gaudium : L'urgence, pour François, est d'aimer les pauvres ».

<sup>19</sup> Ibid.

<sup>20</sup> François (2015) : « Discours du Saint Père aux participants de la Rencontre Mondiale des Mouvements Populaires ».

<sup>21</sup> Vatican News (2023) : « 10 ans d'Evangelii Gaudium : L'urgence, pour François, est d'aimer les pauvres ».

<sup>22</sup> Czerny, M. S.J. ; Barone, C. (2022) : *Fraternité, signe des temps*. Madrid, PPC. Traduction non-officielle.

<sup>23</sup> America Magazine (2020) : "Cardinal Czerny on 'Fratelli Tutti': Pope Francis addresses a world 'on the brink'".

<sup>24</sup> François (2014) : « Discours du Saint Père aux participants de la Rencontre Mondiale des Mouvements Populaires ».

Ils ont montré, avec leur travail communautaire et leur économie populaire, que la véritable créativité sociale émerge aux périphéries, là où la vie et la dignité se forment jour après jour. Et ils nous ont montré, au cours des dix dernières années, que l'avenir de l'humanité n'est pas seulement entre les mains des grands dirigeants, des grandes puissances et des élites. Il est fondamentalement entre les mains des peuples, dans leur capacité à s'organiser et aussi dans leurs mains qui arrosent ce processus de changement avec humilité et conviction.

Ce prologue est un appel à cesser de considérer les pauvres comme de simples objets de notre charité ou de notre compassion, et à commencer à les reconnaître comme des co-créateurs d'un monde plus juste. Il nous rappelle que la clameur est toujours là, mais que si nous ne transformons pas notre regard, nous ne pourrions pas l'entendre. Si nous ne comprenons pas que « le point de départ doit être le regard de Dieu ». Car « Dieu ne regarde pas avec les yeux, Dieu regarde avec le cœur » (FT 281) ; l'indifférence et l'individualisme mondialisé sont les vraies menaces pour l'humanité.

Aujourd'hui, nous savons, en nous exclamant avec le Pape, qu'« il est impossible d'imaginer un avenir pour la société sans la participation, en tant qu'acteurs, des grandes majorités et ce rôle d'acteur transcende les processus logiques de la démocratie formelle » ;<sup>25</sup> acceptons donc l'invitation à faire partie de cette « poésie sociale » qu'impliquent les mouvements populaires, où avec humilité, solidarité et courage, nous pouvons construire ensemble un avenir avec le développement dont nous avons besoin : humain, intégral, respectueux de la création - cette maison commune - et inclusif pour tous.

---

<sup>25</sup> François (2014) : « *Discours du Saint Père aux participants de la Rencontre Mondiale des Mouvements Populaires* ».

## **1ère Rencontre Mondiale des Mouvements Populaires : Discours du Saint Père**

*Salle ancienne du Synode (Vatican)  
Mardi 28 octobre 2014*

Bonjour à nouveau,

je suis heureux d'être avec vous, et je vous fais une confiance : c'est la première fois que je descends ici, je n'étais jamais venu. Comme je vous le disais, j'éprouve une grande joie et je vous souhaite une chaleureuse bienvenue.

Merci d'avoir accepté cette invitation à discuter des nombreux et graves problèmes qui affectent le monde d'aujourd'hui, vous qui vivez dans votre chair les inégalités et l'exclusion. Merci au cardinal Turkson pour son accueil, merci, Éminence, pour votre travail et pour vos paroles.

Cette rencontre des Mouvements populaires est un signe, un grand signe : vous êtes venus exposer en présence de Dieu, de l'Église et des hommes, une réalité qui est souvent passée sous silence. Les pauvres non seulement subissent l'injustice, mais ils luttent également contre elle !

Ils ne se contentent pas de promesses illusoires, d'excuses ou d'alibis. Ils n'attendent pas non plus les bras croisés l'aide d'ong, des programmes d'aide ou des solutions qui n'arrivent jamais ou qui, si elles arrivent, le font en ayant tendance soit à anesthésier, soit à apprivoiser, et cela est plutôt dangereux. Vous sentez que les pauvres n'attendent plus et veulent être acteurs ; ils s'organisent, étudient, travaillent, exigent et surtout pratiquent la solidarité si spéciale qui existe entre ceux qui souffrent, entre les pauvres, et que notre civilisation semble avoir oublié, ou tout au moins a très envie d'oublier.

La solidarité est un mot qui ne plaît pas toujours ; je dirais que parfois, nous l'avons transformé en un gros mot, on ne peut pas le prononcer ; mais un mot est beaucoup plus que certains gestes de générosité ponctuels. C'est penser et agir en termes de communauté, de priorité de la vie de tous sur l'appropriation des biens de la part de certains. C'est également lutter contre les causes structurelles de la pauvreté, de l'inégalité, du manque de travail, de terre et de logement, de la négation des droits sociaux et du travail. C'est faire face aux effets destructeurs de l'Empire de l'argent : les déplacements forcés, les émigrations douloureuses, la traite de personnes, la drogue, la guerre, la violence et toutes les réalités que beaucoup d'entre vous subissent et que nous sommes tous appelés à transformer. La solidarité, entendue dans son sens le plus profond, est une façon de faire l'histoire et c'est ce que font les mouvements populaires.

Notre rencontre ne répond pas à une idéologie. Vous ne travaillez pas avec les idées, vous travaillez avec des réalités comme celles que j'ai mentionnées et beaucoup d'autres que vous m'avez racontées. Vous avez les pieds dans la boue et les mains dans la chair. Vous sentez l'odeur des quartiers, du peuple, de la lutte ! Nous voulons que l'on écoute votre voix

qui, en général, est peu entendue. Sans doute parce qu'elle gêne, sans doute parce que votre cri dérange, sans doute parce que l'on a peur du changement que vous exigez, mais sans votre présence, sans aller réellement dans les périphéries, les bonnes intentions et les projets que nous écoutons souvent dans les conférences internationales restent limitées au domaine des idées, c'est mon projet.

On ne peut affronter le scandale de la pauvreté en promouvant des stratégies de contrôle qui ne font que tranquilliser et transformer les pauvres en des êtres apprivoisés et inoffensifs. Qu'il est triste de voir que, derrière de présumées œuvres altruistes, on réduit l'autre à la passivité, on le nie ou, pire encore, se cachent des affaires et des ambitions personnelles : Jésus les définirait hypocrites. Qu'il est beau en revanche lorsque nous voyons en mouvement des peuples et surtout leurs membres plus pauvres et jeunes. Là, on sent vraiment le vent de la promesse qui ravive l'espérance d'un monde meilleur. Que ce vent se transforme en ouragan d'espérance. Tel est mon désir.

Notre rencontre répond à un désir très concret, quelque chose que n'importe quel père, n'importe quelle mère, veut pour ses enfants: un désir qui devrait être à la portée de tous, mais qu'aujourd'hui, nous voyons avec tristesse toujours plus éloigné de la majorité des personnes : terre, logement et travail. C'est étrange, mais si je parle de cela, certains pensent que le Pape est communiste. On ne comprend pas que l'amour pour les pauvres est au centre de l'Évangile. Terre, logement et travail, ce pour quoi vous luttez, sont des droits sacrés. Exiger cela n'est pas du tout étrange, c'est la doctrine sociale de l'Église. Je m'arrête un peu sur chacun d'eux parce que vous les avez choisis comme mots d'ordre pour cette rencontre.

Terre. Au début de la création, Dieu créa l'homme gardien de son œuvre, en lui confiant la charge de la cultiver et de la protéger. Je vois qu'il y a ici des dizaines d'agriculteurs et d'agricultrices et je veux les féliciter, parce qu'ils gardent la terre, la cultivent, et le font en communauté. Je suis préoccupé par le déracinement de tant de frères agriculteurs qui souffrent à cause de cela, et non pas à cause des guerres ou des désastres naturels. La spéculation de terrains, la déforestation, l'appropriation de l'eau, les pesticides inadéquats, sont quelques-uns des maux qui arrachent l'homme à sa terre natale. Cette séparation douloureuse n'est pas seulement physique, mais également existentielle et spirituelle, parce qu'il existe une relation avec la terre, qui fait courir à la communauté rurale et son style de vie particulier le risque de décadence évidente, et même d'extinction.

L'autre dimension du processus déjà global est la faim. Lorsque la spéculation financière conditionne le prix des aliments, en les traitant comme une marchandise quelconque, des millions de personnes souffrent et meurent de faim. De l'autre côté, on jette des tonnes de nourriture. Cela est un véritable scandale. La faim est un crime. L'alimentation est un droit inaliénable. Je sais que certains de vous demandent une réforme agraire pour résoudre certains de ces problèmes et, permettez-moi de dire que dans certains pays, et je cite ici le Compendium de la doctrine sociale de l'Église, « la réforme agraire devient ainsi non seulement une nécessité politique, mais une obligation morale » (cdse, n. 300).

Ce n'est pas seulement moi qui le dis, mais c'est écrit dans le Compendium de la doctrine sociale de l'Église. S'il vous plaît, continuez de lutter pour la dignité de la famille rurale, pour l'eau, pour la vie, afin que tous puissent bénéficier des fruits de la terre.

Deuxièmement, Logement. Je l'ai déjà dit et je le répète : un logement pour chaque famille. Il ne faut jamais oublier que Jésus est né dans une étable parce qu'il n'y avait pas de place dans les auberges, que sa famille dut abandonner sa maison et fuir en Égypte, persécutée par Hérode. Aujourd'hui, il y a beaucoup de familles sans logement, parce qu'elles ne l'ont jamais eu ou parce qu'elles l'ont perdu pour diverses raisons. Famille et logement vont de pair ! Mais un toit, pour qu'il soit une maison, doit aussi avoir une dimension communautaire : le quartier, et c'est précisément dans le quartier que l'on commence à construire cette grande famille de l'humanité, à partir de ce qui est plus immédiat, de la coexistence avec le voisinage. Aujourd'hui, nous vivons dans d'immenses villes qui affichent leur modernité avec orgueil et même avec vanité. Des villes qui offrent d'innombrables plaisirs et bien-être pour une heureuse minorité, mais qui nie un logement à des milliers de nos voisins et frères, même des enfants, et on les appelle, élégamment, « personnes sans domicile fixe ». Il est curieux de voir que dans le monde des injustices, les euphémismes abondent. Une personne, une personne isolée, une personne marginalisée, une personne qui souffre de la pauvreté, de la faim, est une personne sans domicile fixe ; c'est une expression élégante, non ? Vous, continuez de chercher. Je pourrais me tromper dans certains cas, mais en général, derrière un euphémisme, il y a un délit.

Nous vivons dans des villes qui construisent des tours, des centres commerciaux, qui font des affaires immobilières, mais qui abandonnent une partie d'elles-mêmes dans les périphéries. Comme il fait mal d'apprendre que les habitations pauvres sont marginalisées, ou pire encore, que l'on veut les déraciner ! Les images des évacuations forcées, des grues qui démolissent les baraques, sont des images semblables à celles de la guerre. C'est ce que l'on voit aujourd'hui.

Vous savez que dans les quartiers populaires où beaucoup d'entre vous vivent subsistent des valeurs désormais oubliées dans les centres enrichis. Ces lieux d'habitation sont bénis par une riche culture populaire, là, l'espace public n'est pas seulement un simple lieu de transit, mais une extension de sa propre maison, un lieu où créer des liens avec le voisinage. Comme elles sont belles les villes qui dépassent la méfiance malsaine et qui intègrent ceux qui sont différents et qui font de cette intégration un nouveau facteur de développement ! Comme elles sont belles les villes qui, dans la planification de leur architecture aussi, sont pleines d'espaces qui unissent, qui mettent en relation, qui favorisent la reconnaissance de l'autre ! Donc, ni déracinement, ni marginalisation: il faut suivre la voie de l'intégration urbaine ! Ce mot doit remplacer entièrement le mot déracinement, à présent, mais également ces projets qui entendent repeindre les quartiers pauvres, embellir les périphéries, et « maquiller » les blessures sociales au lieu de les soigner en promouvant une intégration authentique et respectueuse. C'est une sorte d'architecture de façade, non ? Et cela va dans cette direction. Continuons à travailler afin que toutes les familles aient un logement et afin que tous les quartiers aient une infrastructure adéquate (tout-à-l'égout, électricité, gaz, pavage des rues), et je continue : écoles, hôpitaux, postes de secours, centres sportifs et toutes ces choses qui créent des liens et qui unissent, l'accès à la santé — je l'ai déjà dit — à l'éducation et à la garantie de la propriété.

Troisièmement, Travail. Il n'existe pas de pire pauvreté matérielle — je tiens à le souligner — que celle qui ne permet pas de gagner de quoi manger et prive de la dignité du travail. Le

chômage des jeunes, le travail au noir et le manque de droits du travail ne sont pas inévitables, ils sont le résultat d'un choix de société préalable, d'un système économique qui place les bénéfices au-dessus de l'homme, si le bénéfice est économique, au-dessus de l'humanité ou au-dessus de l'homme, ce sont les effets d'une culture du rebut qui considère l'être humain en soi comme un bien de consommation, que l'on peut utiliser, puis jeter.

Aujourd'hui une nouvelle dimension s'ajoute au phénomène de l'exploitation et de l'oppression, une nuance imagée et dure de l'injustice sociale; ceux qui ne peuvent pas s'intégrer, les exclus sont des rebuts, des «excédents». C'est la culture du rebut, et sur ce point je voudrais ajouter quelque chose que je n'ai pas écrit ici, mais qui vient de me venir à l'esprit. Cela arrive quand au centre d'un système économique se trouve le Dieu argent et non l'homme, la personne humaine. Oui, au centre de tout système social ou économique doit se trouver la personne, image de Dieu, créée pour être le dénominateur de l'univers. Quand la personne est déplacée et qu'arrive le dieu argent se produit ce renversement des valeurs.

Et pour l'illustrer, je rappelle ici un enseignement qui remonte environ à l'an 1200. Un rabbin juif expliquait à ses fidèles l'histoire de la tour de Babel et il racontait donc que, pour fabriquer cette tour, il fallait fournir un grand effort; il fallait fabriquer des briques, et pour fabriquer les briques il fallait faire de la boue et apporter de la paille, et mélanger la boue avec la paille, la couper ensuite en carrés, puis la faire sécher, puis la cuire, et quand les briques étaient cuites et refroidies, les apporter pour construire la tour.

Si une brique tombait — ce travail avait tellement coûté —, cela devenait presque une tragédie nationale. Celui qui l'avait laissée tomber était puni ou chassé, je ne sais pas bien ce qu'on lui faisait, mais en revanche si un ouvrier tombait, il ne se passait rien. Cela arrive quand la personne est placée au service du dieu argent ; et c'est un rabbin juif qui le racontait en 1200, en expliquant ces choses horribles.

En ce qui concerne le rebut nous devons aussi être un peu attentif à ce qui se passe dans notre société. Je répète des choses que j'ai déjà dites et qui se trouvent dans *Evangelii gaudium*. Aujourd'hui, on met les enfants au rebut, en effet le taux de natalité a diminué dans de nombreux pays de la terre, ou alors on refuse les enfants par manque de nourriture ou parce qu'on les tue avant leur naissance; des enfants au rebut.

On met les personnes âgées au rebut parce qu'elles ne servent pas, elles ne produisent pas; ni les enfants ni les personnes âgées ne produisent, alors, avec des systèmes plus ou moins sophistiqués, on les abandonne lentement et à présent, étant donné que dans cette crise il faut retrouver un certain équilibre, nous assistons à une troisième mise au rebut très douloureuse: la mise au rebut des jeunes. Des millions de jeunes — je ne cite pas le nombre parce que je ne le connais pas exactement et celui que j'ai lu me paraît un peu exagéré — des millions de jeunes sont écartés du travail, laissés au chômage.

Dans les pays européens, et il s'agit-là de statistiques très claires, ici en Italie, les jeunes au chômage sont un peu plus de quarante pour cent; vous savez ce que cela signifie quarante pour cent de jeunes, une génération entière, on efface une génération entière pour conserver l'équilibre. Dans un autre pays européen, le nombre dépasse cinquante pour cent, et dans ce même pays des cinquante pour cent, on arrive à soixante pour cent dans le sud.



Ce sont des chiffres clairs, ceux du rebut. Des enfants au rebut, des personnes âgées au rebut, qui ne produisent pas, et nous devons sacrifier une génération de jeunes, des jeunes au rebut, pour pouvoir conserver et rééquilibrer un système dans lequel, au centre, il y a le dieu argent et non la personne humaine.

Malgré cette culture du rebut, cette culture des excédents, un grand nombre d'entre vous, à l'exclusion des travailleurs, qui êtes en excédent pour ce système, vous avez inventé votre travail avec tout ce qui semblait ne plus pouvoir être utilisé. Grâce à votre habileté artisanale, que Dieu vous a donnée, votre recherche, votre solidarité, votre travail communautaire, votre économie populaire, vous avez réussi, vous êtes en train de réussir... Et, laissez-moi le dire, ce n'est pas seulement du travail, mais de la poésie! Merci.

Déjà à présent, chaque travailleur, qu'il appartienne ou non au système officiel du travail salarié, a droit à une rémunération digne, à la sécurité sociale et à une retraite. Ici il y a les cartoneros, ceux qui recyclent, les vendeurs ambulants, les tailleurs, les artisans, les pêcheurs, les maçons, les mineurs, les ouvriers d'entreprises relancées, les membres de coopératives en tous genres et des personnes qui exercent les métiers les plus communs, qui sont exclues des droits des travailleurs, auxquelles est niée la possibilité d'avoir un syndicat, qui n'ont pas une rémunération adaptée et stable. Je désire aujourd'hui unir ma voix à la leur et les accompagner dans la lutte.

Au cours de cette rencontre, vous avez parlé de Paix et Écologie. C'est logique : il ne peut pas y avoir de terre, il ne peut pas y avoir de travail si nous n'avons pas la paix et si nous détruisons la planète. Ce sont des thèmes si importants que les peuples et leurs organisations de base ne peuvent pas les ignorer. Ils ne peuvent pas demeurer seulement entre les mains des dirigeants et des hommes politiques. Tous les peuples de la terre, tous les hommes et les femmes de bonne volonté, tous nous devons élever la voix en défense de ces deux précieux dons: la paix et la nature. Notre sœur la mère terre, comme l'appelait saint François d'Assise.

J'ai dit il n'y a pas longtemps, et je le répète, que nous vivons la troisième guerre mondiale, mais fragmentée. Il existe des systèmes économiques qui doivent faire la guerre pour survivre. Alors on fabrique et on vend des armes et ainsi les bilans des économies qui sacrifient l'homme sur l'autel de l'idole de l'argent réussissent évidemment à se rétablir. Et l'on ne pense pas aux enfants affamés dans les camps de réfugiés, on ne pense pas aux séparations forcées, on ne pense pas aux maisons détruites, on ne pense même pas aux nombreuses vies détruites. Que de souffrance, que de destruction, que de douleur! Aujourd'hui, chères sœurs et chers frères, s'élève de tous les lieux de la terre, de chaque peuple, de chaque cœur et des mouvements populaires, le cri de la paix: Jamais plus la guerre !

Un système économique axé sur le dieu argent a aussi besoin de piller la nature pour soutenir le rythme frénétique de consommation qui lui est propre. Le changement climatique, la perte de la biodiversité, la déforestation font déjà apparaître leurs effets dévastateurs dans les grandes catastrophes auxquelles nous assistons, et ceux qui en souffrent le plus c'est vous, les humbles, vous qui vivez près des côtes dans des logements précaires ou qui êtes vulnérables économiquement, au point de tout perdre lors d'une catastrophe naturelle. Frères et sœurs, la création n'est pas une propriété dont nous pouvons disposer selon notre

bon vouloir ; et encore moins la propriété de quelques personnes seulement, d'un petit nombre. La création est un don, c'est un cadeau, un don merveilleux que Dieu nous a donné pour que nous en prenions soin et l'utilisions au profit de tous, toujours avec respect et gratitude. Peut-être savez-vous que je prépare une encyclique sur l'écologie : soyez certains que vos préoccupations seront présentes dans celle-ci. Je remercie, j'en profite pour remercier pour la lettre que m'ont faite parvenir les membres de la Vía Campesina, la Fédération des cartoneros et tant d'autres frères à ce propos.

Nous parlons de terre, de travail, de logement. Nous parlons de travail pour la paix et de prendre soin de la nature. Mais alors, pourquoi nous habituons-nous à voir que l'on détruit le travail digne, que l'on expulse tant de familles, que l'on chasse les paysans, que l'on fait la guerre et que l'on abuse de la nature ? Parce que dans ce système l'homme, la personne humaine, a été ôtée du centre et a été remplacée par autre chose. Parce qu'on rend un culte idolâtre à l'argent. Parce que l'indifférence s'est mondialisée ! L'indifférence s'est mondialisée : que m'importe ce qui arrive aux autres tant que je défends ce qui m'appartient ? Parce que le monde a oublié Dieu, qui est Père ; il est devenu orphelin parce qu'il a mis Dieu de côté.

Certains d'entre vous ont dit qu'on ne peut plus supporter ce système. Nous devons le changer, nous devons replacer au centre la dignité humaine et, sur ce pilier, doivent être construites les structures sociales alternatives dont nous avons besoin. Il faut le faire avec courage, mais aussi avec intelligence. Avec ténacité, mais sans fanatisme. Avec passion, mais sans violence. Et tous ensemble, en affrontant les conflits sans y rester piégés, en cherchant toujours à résoudre les tensions pour parvenir à un niveau supérieur d'unité, de paix et de justice. Nous chrétiens, nous avons quelque chose de très beau, une ligne d'action, un programme, pourrions-nous dire, révolutionnaire. Je vous recommande vivement de le lire, de lire les béatitudes qui sont contenues dans le chapitre 5 de saint Matthieu et 6 de saint Luc (cf. Mt 5, 3 et Lc 6, 20), et de lire le passage de Matthieu 25. Je l'ai dit aux jeunes à Rio de Janeiro, dans ces deux passages se trouve le programme d'action.

Je sais que parmi vous se trouvent des personnes de différentes religions, métiers, idées, cultures, pays et continents. Aujourd'hui, vous pratiquez ici la culture de la rencontre, si différente de la xénophobie, de la discrimination et de l'intolérance que nous voyons si souvent. Entre les exclus se produit cette rencontre de culture où l'ensemble n'efface pas la particularité, l'ensemble n'efface pas la particularité. C'est pourquoi j'aime l'image du polyèdre, une figure géométrique qui a de nombreuses facettes différentes. Le polyèdre reflète la confluence de toutes les diversités qui, dans celui-ci, conservent l'originalité. Rien ne se dissout, rien ne se détruit, rien ne domine rien, tout s'intègre, tout s'intègre. Aujourd'hui, vous êtes en train de chercher la synthèse entre ce qui est local et ce qui est mondial. Je sais que vous travaillez chaque jour à des choses proches, concrètes, sur votre territoire, sur votre lieu de travail: je vous invite également à continuer à chercher cette perspective plus ample ; que vos rêves volent haut et embrassent le tout !

C'est pourquoi me semble importante la proposition, dont certains d'entre vous m'ont parlé, que ces mouvements, ces expériences de solidarité qui grandissent du bas, du sous-sol de la planète, confluent, soient davantage coordonnées, se rencontrent, comme vous l'avez fait au cours de ces journées. Attention, ce n'est jamais un bien d'enfermer le mouvement dans

des structures rigides, c'est pourquoi j'ai dit se rencontrer, et cela l'est encore moins de chercher à l'absorber, à le diriger ou à le dominer ; les mouvements libres ont leur propre dynamique, mais oui, nous devons chercher à marcher ensemble. Nous sommes dans cette salle, qui est l'ancienne salle du synode, maintenant il y en a une nouvelle, et synode signifie précisément « marcher ensemble » : que cela soit un symbole du processus que vous avez lancé et que vous menez de l'avant !

Les mouvements populaires expriment la nécessité urgente de revitaliser nos démocraties, si souvent détournées par d'innombrables facteurs. Il est impossible d'imaginer un avenir pour la société sans la participation, en tant qu'acteurs, des grandes majorités et ce rôle d'acteur transcende les processus logiques de la démocratie formelle. La perspective d'un monde de paix et de justice durable nous demande de dépasser l'assistentialisme paternaliste, exige que nous créions de nouvelles formes de participation qui incluent les mouvements populaires et animent les structures de gouvernement locales, nationales et internationales, avec le torrent d'énergie morale qui naît de la participation des exclus à la construction d'un avenir commun. Et cela avec une âme constructive, sans ressentiment, avec amour.

Je vous accompagne de tout cœur sur ce chemin. Disons ensemble de tout notre cœur : aucune famille sans logement, aucun agriculteur sans terre, aucun travailleur sans droits, aucune personne sans la dignité que donne le travail.

Chers frères et sœurs : continuez votre lutte, vous nous faites du bien à tous. C'est comme une bénédiction d'humanité. Je vous laisse en souvenir, en cadeau, et avec ma bénédiction, plusieurs chapelets qui ont été fabriqués par des artisans, des cartoneros et des travailleurs de l'économie populaire de l'Amérique latine.

Et en vous accompagnant, je prie pour vous, je prie avec vous et je désire demander à Dieu le Père de vous accompagner et de vous bénir, de vous combler de son amour et de vous accompagner sur le chemin, en vous donnant en abondance cette force qui nous tient debout : cette force est l'espérance, l'espérance qui ne déçoit pas. Merci.

## **11ème Rencontre Mondiale des Mouvements Populaires : Discours du Saint Père**

*Foire Expo Feria, Santa Cruz de la Sierra (Bolivie)  
Jeudi 9 juillet 2015*

Chers frères et sœurs, bon après-midi.

Il y a quelques mois, nous nous sommes réunis à Rome et j'ai présent à l'esprit cette première rencontre. Depuis ce moment, je vous ai portés dans mon cœur et dans mes prières. Et je me réjouis de vous voir ici, échangeant sur les meilleures façons d'affronter les graves situations d'injustice dont souffrent les exclus dans le monde entier. Merci, Monsieur le Président Evo Morales, d'accompagner si résolument cette rencontre.

La dernière fois, à Rome, j'ai senti quelque chose de très beau : la fraternité, l'entraide, l'engagement, la soif de justice. Aujourd'hui, à Santa Cruz de la Sierra, je ressens de nouveau la même chose. Merci pour cela. J'ai appris aussi, à travers le Conseil Pontifical Justice et Paix que préside le Cardinal Turkson, qu'ils sont nombreux dans l'Église ceux qui se sentent plus proches des mouvements populaires. Cela me réjouit beaucoup ! Voir l'Église les portes à vous tous, l'Église qui s'implique, accompagne et arrive à systématiser dans chaque diocèse, dans chaque Commission de Justice et Paix, une collaboration réelle, permanente et engagée avec les mouvements populaires ! Je vous invite tous, Evêques, prêtres et laïcs, ensemble avec les organisations sociales des périphéries urbaines et rurales, à approfondir cette rencontre.

Dieu a permis que nous nous voyions une fois encore. La Bible nous rappelle que Dieu écoute le cri de son peuple et je voudrais moi aussi unir de nouveau ma voix à la vôtre : les fameux trois "T", terre, toit et travail pour tous nos frères et sœurs. Je l'ai dit et je le répète : ce sont des droits sacrés. Cela vaut la peine, cela vaut la peine de lutter pour ces droits. Que le cri des exclus soit entendu en Amérique Latine et par toute la terre.

1. Premièrement. *Commençons par reconnaître que nous avons besoin d'un changement.* Je veux clarifier, pour qu'il n'y ait pas de malentendus, que je parle des problèmes communs de tous les latino-américains et aussi de toute l'humanité en général. Des problèmes qui ont une racine globale et qu'aujourd'hui aucun Etat ne peut résoudre seul. Cette clarification faite, je propose que nous nous posions ces questions :

- Reconnaissons-nous vraiment que les choses ne marchent pas bien dans un monde où il y a tant de paysans sans terre, tant de familles sans toit, tant de travailleurs sans droits, tant de personnes blessées dans leur dignité ?

- Reconnaissons-nous que les choses ne vont bien quand éclatent tant de guerres absurdes et que la violence fratricide s'empare même de nos quartiers ? Reconnaissons-nous que les choses ne vont pas bien quand le sol, l'eau, l'air et tous les êtres de la création sont sous une permanente menace ? Donc, si nous le reconnaissons, disons-le sans peur : nous avons besoin d'un changement et nous le voulons.

Vous m'avez rapporté – par vos lettres et au cours de nos rencontres – les multiples exclusions et les injustices dont vous souffrez dans chaque activité de travail, dans chaque quartier, dans chaque territoire. Elles sont nombreuses et si diverses comme nombreuses et diverses sont les manières de les affronter. Il y a, toutefois, un fil invisible qui unit chacune des exclusions. Elles ne sont pas isolées, elles sont reliées par un fil invisible. Pouvons-nous le reconnaître ? Car, il ne s'agit pas de questions isolées. Je me demande si nous sommes capables de reconnaître que ces réalités destructrices répondent à un système qui est devenu global. Reconnaissons-nous que ce système a imposé la logique du gain à n'importe quel prix sans penser à l'exclusion sociale ou à la destruction de la nature ?

S'il en est ainsi, j'insiste, disons-le sans peur : nous voulons un changement, un changement réel, un changement de structures. On ne peut plus supporter ce système, les paysans ne le supportent pas, les travailleurs ne le supportent pas, les communautés ne le supportent pas, les peuples ne le supportent pas... Et la Terre non plus ne le supporte pas, la sœur Mère Terre comme disait saint François.

Nous voulons un changement dans nos vies, dans nos quartiers, dans le terroir, dans notre réalité la plus proche ; également un changement qui touche le monde entier parce qu'aujourd'hui l'interdépendance planétaire requiert des réponses globales aux problèmes locaux. La globalisation de l'espérance, qui naît des peuples et s'accroît parmi les pauvres, doit remplacer cette globalisation de l'exclusion et de l'indifférence !

Je voudrais aujourd'hui réfléchir avec vous sur le changement que nous voulons et dont nous avons besoin. Vous savez que récemment j'ai écrit sur les problèmes du changement climatique. Mais, cette fois-ci, je veux parler d'un changement dans un autre sens. Un changement positif, un changement qui nous fasse du bien – nous pourrions dire – rédempteur. Car nous en avons besoin. Je sais que vous cherchez un changement et pas vous uniquement : au cours de nos diverses rencontres, au cours de différents voyages, j'ai constaté qu'il existe une attente, une intense recherche, un ardent désir de changement de la part des peuples du monde. Même dans cette minorité, toujours plus réduite qui croit bénéficier de ce système, règnent l'insatisfaction et spécialement la tristesse. Beaucoup espèrent un changement qui les libère de cette tristesse individualiste asservissante.

Le temps, frères et sœurs, il semble que le temps soit sur le point de s'épuiser ; nous quereller entre nous ne nous a pas suffi, et nous nous acharnons contre notre maison. Aujourd'hui, la communauté scientifique accepte ce que depuis longtemps de simples gens dénonçaient déjà : on est en train de causer des dommages peut-être irréversibles à l'écosystème. On est en train de châtier la terre, les peuples et les personnes de façon presque sauvage. Et derrière tant de douleur, tant de mort et de destruction, on sent l'odeur de ce que Basile de Césarée – l'un des premiers théologiens de l'Église - appelait "*le fumier du diable*" ; le désir sans retenue de l'argent qui commande. C'est cela "*le fumier du diable*". Le service du bien commun est relégué à l'arrière-plan. Quand le capital est érigé en idole et commande toutes les options des êtres humains, quand l'avidité pour l'argent oriente tout le système socio-économique, cela ruine la société, condamne l'homme, le transforme en esclave, détruit la fraternité entre les hommes, oppose les peuples les uns aux autres, et comme nous le voyons, met même en danger notre maison commune, la sœur et mère terre.

Je ne veux pas m'étendre en décrivant les effets pernicioeux de cette dictature subtile, vous les connaissez. Il ne suffit pas non plus de signaler les causes structurelles du drame social et environnemental contemporain. Nous souffrons d'un certain excès de diagnostic qui nous conduit parfois à un pessimisme charlatanesque ou à nous complaire dans le négatif. En considérant la chronique noire de chaque jour, nous croyons qu'il n'y a rien à faire sauf prendre soin de soi-même ainsi que du petit cercle de la famille et de ceux qui nous sont chers.

Que puis-je faire, moi, chiffonnier, comptable, ramasseur d'ordures, agent de recyclage, face à tant de problèmes si je gagne à peine assez pour manger ? Que puis-je faire, moi, artisan, vendeur ambulant, transporteur, travailleur exclu si je n'ai même pas les droits des travailleurs ? Que puis-je faire, moi, paysanne, indigène, pêcheur qui peut à peine résister à l'asservissement des grandes corporations ? Que puis-je faire, moi, depuis mon bidonville, depuis ma cabane, de mon village, de ma ferme quand je suis quotidiennement discriminé et marginalisé ? Que peut faire cet étudiant, ce jeune, ce militant, ce missionnaire qui parcourt les banlieues et les environs, le cœur plein de rêves, mais sans presque aucune solution pour vos problèmes ? Ils peuvent faire beaucoup ! Ils peuvent faire beaucoup. Vous, les plus humbles, les exploités, les pauvres et les exclus, vous pouvez et faites beaucoup. J'ose vous dire que l'avenir de l'humanité est, dans une grande mesure, entre vos mains, dans votre capacité de vous organiser et de promouvoir des alternatives créatives, dans la recherche quotidienne des trois "T", d'accord ? (travail, toit, terre) et aussi, dans votre participation, en tant que protagonistes, aux grands processus de changement, changements au niveau national, changements au niveau régional et changements au niveau mondial. Ne vous sous-estimez pas !

2. Deuxièmement. *Vous êtes des semeurs de changement.* Ici en Bolivie, j'ai entendu une phrase qui me plaît beaucoup : "processus de changement". Le changement conçu non pas comme quelque chose qui un jour se réalisera parce qu'on a imposé telle ou telle option politique ou parce que telle ou telle structure sociale a été instaurée. Nous avons appris douloureusement qu'un changement de structures qui n'est pas accompagné d'une conversion sincère des attitudes et du cœur finit tôt ou tard par se bureaucratiser, par se corrompre et par succomber. Il faut changer le cœur. Voilà pourquoi l'image du processus me plaît tant, processus où la passion de semer, d'arroser sereinement ce que d'autres verront fleurir, remplace l'obsession d'occuper tous les espaces de pouvoir disponibles et de voir des résultats immédiats. L'option est de créer des processus et d'occuper des espaces. Chacun de nous n'est qu'une part d'un tout complexe et divers, interagissant dans le temps : des peuples qui luttent pour une signification, pour un destin, pour vivre avec dignité, pour "vivre bien", vivre dignement, c'est dans ce sens.

Grâce aux mouvements populaires, vous assumez des activités de toujours, motivés par l'amour fraternel qui se révèle contre l'injustice sociale. Quand nous regardons le visage de ceux qui souffrent, le visage du paysan menacé, du travailleur exclu, de l'indigène opprimé, de la famille sans toit, du migrant persécuté, du jeune en chômage, de l'enfant exploité, de la mère qui a perdu son fils dans une fusillade parce que le quartier a été accaparé par le trafic de stupéfiants, du père qui a perdu sa fille parce qu'elle a été soumise à l'esclavage ; quand nous nous rappelons ces "visages et ces noms", nous sommes profondément bouleversés face à tant de douleur et nous sommes émus, nous sommes tous émus... Car "nous avons

vu et entendu”, non pas la statistique froide mais les blessures de l'humanité souffrante, nos blessures, notre chair. Cela est très différent de la théorisation abstraite ou de l'indignation élégante. Cela nous émeut, nous fait bouger et nous cherchons l'autre pour bouger ensemble. Cette émotion faite action communautaire ne se comprend pas uniquement avec la raison : elle a un supplément de sens que seuls comprennent les peuples et qui donne aux vrais mouvements populaires leur mystique particulière.

Vous vivez chaque jour, trempés, au cœur de la tempête humaine. Vous m'avez parlé de vos causes, vous m'avez fait part de vos luttes, déjà à Buenos Aires, et je vous en remercie. Chers frères, vous travaillez bien souvent dans ce qui est petit, proche, dans la réalité injuste qui vous a été imposée et à laquelle nous ne vous résignez pas, en opposant une résistance active au système idolâtrique qui exclut, dégrade et tue. Je vous ai vus travailler inlassablement pour la terre et pour l'agriculture paysanne, pour vos territoires et vos communautés, pour la promotion de la dignité de l'économie populaire, pour l'intégration urbaine de vos bidonvilles et de vos campements, pour l'auto construction de logements et le développement d'infrastructure de quartier, et dans tant d'activités communautaires qui visent la réaffirmation de quelque chose de si élémentaire et d'indéniablement nécessaire, comme le droit aux trois “T” : terre, toit et travail.

Cet enracinement dans le quartier, dans la terre, dans le métier, dans la corporation, ce fait de se reconnaître dans le visage de l'autre, cette proximité de chaque jour, avec ses misères - parce qu'il y en a, nous en avons - et ses héroïsmes quotidiens, c'est ce qui permet de vivre le commandement de l'amour, non pas à partir des idées ou des concepts, mais à partir de la rencontre authentique entre personnes. Nous avons besoin d'instaurer cette culture de la rencontre, parce qu'on ne peut aimer ni les concepts ni les idées ; personne n'aime un concept, personne n'aime une idée. Ce sont les personnes qu'on peut aimer. L'engagement, le véritable engagement surgit de l'amour envers des hommes et des femmes, envers des enfants et des vieillards, des populations et des communautés... des visages, des visages et des noms qui remplissent le cœur. De ces graines d'espérance semées patiemment dans les périphéries oubliées de la planète, de ces bourgeons de tendresse qui luttent pour subsister dans l'obscurité de l'exclusion, croîtront de grands arbres, surgiront des forêts denses d'espérance pour oxygéner ce monde.

Je constate avec joie que vous travaillez sur ce qui est proche, en soignant les bourgeons ; mais, en même temps, dans une perspective plus ample, en protégeant le bosquet. Vous travaillez dans une perspective qui non seulement aborde la réalité sectorielle que chacun de vous représente et dans laquelle il est heureusement enraciné, mais vous cherchez également à affronter à la racine les problèmes généraux de pauvreté, d'inégalité et d'exclusion.

Je vous en félicite. Il est indispensable que, avec la revendication de leurs droits légitimes, les peuples et les organisations sociales construisent une alternative humaine à la globalisation qui exclut. Vous êtes des semeurs de changement. Que Dieu vous donne courage, qu'il vous donne joie, qu'il vous donne persévérance et passion pour continuer à semer. Soyez sûrs que tôt ou tard nous verrons les fruits. Aux dirigeants, je vous demande : soyez créatifs et ne perdez jamais l'enracinement dans ce qui est proche, parce que le père du mensonge sait usurper de nobles paroles, promouvoir des modes intellectuelles et adopter des positions idéologiques ; mais si vous construisez sur des bases solides, sur les

besoins réels et sur l'expérience vivante de vos frères, des paysans et des indigènes, des travailleurs exclus et des familles marginalisées, sûrement vous n'allez pas vous tromper.

L'Église ne peut ni ne doit être étrangère à ce processus dans l'annonce de l'Évangile. De nombreux prêtres et agents pastoraux accomplissent une énorme tâche en accompagnant et en promouvant les exclus du monde entier, avec des coopératives, en impulsant des initiatives, en construisant des logements, en travaillant avec abnégation dans les domaines de la santé, du sport et de l'éducation. Je suis convaincu que la collaboration respectueuse avec les mouvements populaires peut renforcer ces efforts et fortifier les processus de changement.

Et ayons toujours présent au cœur la Vierge Marie, une humble fille d'un petit village perdu dans la périphérie d'un grand empire, une mère sans toit qui a su transformer une caverne d'animaux en la maison de Jésus, avec quelques langes et une montagne de tendresse. Marie est signe d'espérance pour les peuples qui souffrent les douleurs de l'enfantement jusqu'à ce que germe la justice. Je prie la Vierge du Carmel, patronne de la Bolivie, afin qu'elle permette que notre rencontre soit ferment de changement.

3. Troisièmement. Je voudrais, enfin, que nous pensions ensemble à quelques tâches importantes pour ce moment historique, parce que nous voulons un changement positif pour le bien de tous nos frères et sœurs ; cela nous le savons. Nous voulons un changement qui s'enrichisse grâce au travail concerté des gouvernements, des mouvements populaires et des autres forces sociales ; cela nous le savons aussi. Mais il n'est pas si facile de définir le contenu du changement, le programme social, pourrait-on dire, qui reflète ce projet de fraternité et de justice que nous attendons, il n'est pas facile de le définir. Dans ce sens, n'attendez pas de ce Pape une recette. Ni le Pape ni l'Église n'ont le monopole de l'interprétation de la réalité sociale ni le monopole de la proposition de solutions aux problèmes contemporains. J'oserais dire qu'il n'existe pas de recette. L'histoire, ce sont les générations successives des peuples, en marche à la recherche de leur propre chemin et dans le respect des valeurs que Dieu a mises dans le cœur, qui la construisent.

Je voudrais, cependant, proposer trois grandes tâches qui requièrent l'apport décisif de l'ensemble des mouvements populaires :

3.1. *La première tâche est de mettre l'économie au service des peuples* : les êtres humains et la nature ne doivent pas être au service de l'argent. Disons NON à une économie d'exclusion et d'injustice où l'argent règne au lieu de servir. Cette économie tue. Cette économie exclut. Cette économie détruit la Mère Terre.

L'économie ne devrait pas être un mécanisme d'accumulation mais l'administration adéquate de la maison commune. Cela implique de prendre jalousement soin de la maison et de distribuer convenablement les biens entre tous. Son objet n'est pas uniquement d'assurer la nourriture ou une "*convenable subsistance*". Ni même, bien que ce serait déjà un grand pas, de garantir l'accès aux trois "T" pour lesquels vous luttez. Une économie vraiment communautaire, une économie d'inspiration chrétienne, pourrait-on dire, doit garantir aux peuples la dignité, "*un accomplissement sans fin*"<sup>26</sup>. Cette dernière phrase a été

---

<sup>26</sup> Jean XXIII, Lett. enc. *Mater et Magistra* (15 mai 1961), n. 3 : AAS 53 (1961), 402.



dite par le Pape Jean XXIII il y a cinquante ans. Jésus dit dans l'Évangile que celui qui donne spontanément un verre d'eau à qui a soif, en recevra la récompense dans le Royaume des Cieux. Cela implique les trois "T" mais aussi l'accès à l'éducation, à la santé, à l'innovation, aux manifestations artistiques et culturelles, à la communication, au sport et aux loisirs. Une économie juste doit créer les conditions pour que chaque personne puisse jouir d'une enfance sans privations, développer ses talents durant la jeunesse, travailler de plein droit pendant les années d'activité et accéder à une retraite digne dans les vieux jours. C'est une économie où l'être humain, en harmonie avec la nature, structure tout le système de production et de distribution pour que les capacités et les nécessités de chacun trouvent une place appropriée dans l'être social. Vous, et aussi d'autres peuples, vous résumez ce désir ardent d'une manière simple et belle : "vivre bien", qui n'est pas la même chose que "prendre du bon temps".

Cette économie est non seulement désirable et nécessaire mais aussi possible. Ce n'est ni une utopie et ni une imagination. C'est une perspective extrêmement réaliste. Nous pouvons l'atteindre. Les ressources disponibles dans le monde, fruit du travail intergénérationnel des peuples et les dons de la création, sont plus que suffisants pour le développement intégral de "*tout homme et [de] tout l'homme*"<sup>27</sup>. Le problème, en revanche, est autre. Un système existe avec d'autres objectifs. Un système qui, outre le fait qu'il accélère de façon irresponsable les rythmes de la production, outre le fait qu'il met en œuvre des méthodes dans l'industrie et dans l'agriculture, méthodes préjudiciables à la Mère Terre au nom de la "productivité", continue de nier à des milliers de millions de frères les droits économiques, sociaux et culturels les plus élémentaires. Ce système porte atteinte au projet de Jésus, à la Bonne Nouvelle que Jésus a apportée.

La juste distribution des fruits de la terre et du travail humain n'est pas de la pure philanthropie. C'est un devoir moral. Pour les chrétiens, la charge est encore plus lourde : c'est un commandement. Il s'agit de rendre aux pauvres et aux peuples ce qui leur appartient. La destination universelle des biens n'est pas une figure de style de la doctrine sociale de l'Église. C'est une réalité antérieure à la propriété privée. La propriété, surtout quand elle affecte les ressources naturelles, doit toujours être en fonction des nécessités des peuples. Et ces nécessités ne se limitent pas à la consommation. Il ne suffit pas de laisser tomber quelques gouttes quand les pauvres agitent cette coupe qui ne se renverse jamais d'elle-même. Les plans d'assistance qui s'occupent de certaines urgences devraient être pensés seulement comme des réponses passagères, conjoncturelles. Ils ne pourront jamais substituer la vraie inclusion : celle qui donne le travail digne, libre, créatif, participatif et solidaire.

Et sur ce chemin, les mouvements populaires ont un rôle essentiel, non seulement en exigeant et en réclamant, mais fondamentalement en créant. Vous êtes des poètes sociaux : des créateurs de travail, des constructeurs de logements, des producteurs de nourriture, surtout pour ceux qui sont marginalisés par le marché mondial.

J'ai connu de près diverses expériences où les travailleurs, unis dans des coopératives et dans d'autres formes d'organisation communautaire, ont réussi à créer du travail là où il y avait seulement des restes de l'économie idolâtre. J'ai vu certains qui sont présents ici. Les

---

<sup>27</sup>Paul VI, Lett. enc. *Popolorum Progressio*, n. 14.

entreprises récupérées, les marchés aux puces et les coopératives de chiffonniers sont des exemples de cette économie populaire qui surgit de l'exclusion et qui, petit à petit, avec effort et patience, adopte des formes solidaires qui la rendent digne. Et que c'est différent de l'exploitation des marginalisés du marché formel, réduits en esclavage !

Les gouvernements qui assument leur tâche de mettre l'économie au service des peuples doivent promouvoir le raffermissement, l'amélioration, la coordination et l'expansion de ces formes d'économie populaire et de production communautaire. Cela implique d'améliorer les processus de travail, de pourvoir une infrastructure adéquate et de garantir tous les droits aux travailleurs de ce secteur alternatif. Quand l'État et les organisations sociales assument ensemble la mission des trois "T", s'activent les principes de solidarité et de subsidiarité qui permettent d'édifier le bien commun dans une démocratie pleine et participative.

### *3.2. La deuxième tâche est d'unir nos peuples sur le chemin de la paix et de la justice.*

Les peuples du monde veulent être artisans de leur propre destin. Ils veulent conduire dans la paix leur marche vers la justice. Ils ne veulent pas de tutelles ni d'ingérences où le plus fort subordonne le plus faible. Ils veulent que leur culture, leur langue, leurs processus sociaux et leurs traditions religieuses soient respectés. Aucun pouvoir, de fait ou constitué, n'a le droit de priver les pays pauvres du plein exercice de leur souveraineté ; et quand c'est le cas, nous voyons de nouvelles formes de colonialisme qui affectent sérieusement les possibilités de paix et de justice parce que *"La paix se fonde non seulement sur le respect des droits de l'homme, mais aussi sur les droits des peuples particulièrement le droit à l'indépendance"*<sup>28</sup>.

Les peuples de l'Amérique Latine ont accouché de leur indépendance politique dans la douleur et, depuis lors, ils ont passé deux siècles d'une histoire dramatique et pleine de contradictions à essayer de conquérir une pleine indépendance.

Au cours de ces dernières années, après tant de désaccords, beaucoup de pays latino-américains ont vu croître la fraternité entre leurs peuples. Les gouvernements de la région ont uni leurs efforts pour faire respecter leur souveraineté, celle de chaque pays et celle de l'ensemble de la région qu'ils appellent si admirablement, comme nos Pères d'autrefois, la "Grande Patrie". Je vous demande, frères et sœurs des mouvements populaires, de soigner et d'accroître cette unité. Maintenir l'unité face à toute tentative de division est nécessaire pour que la région croisse dans la paix et la justice.

Malgré ces progrès, subsistent encore des facteurs qui compromettent le développement humain équitable et limitent la souveraineté des pays de la "Grande Patrie", ainsi que sous d'autres latitudes de la planète. Le nouveau colonialisme adopte divers visages. Parfois, c'est le pouvoir anonyme de l'idole argent : des corporations, des prêteurs sur gages, certains traités dits "de libre commerce" et l'imposition de mesures d'"austérité" qui serrent toujours [plus] la ceinture des travailleurs et des pauvres. Nous les évêques latino-américains, nous le dénonçons avec une clarté totale dans le document d'Aparecida quand il y est affirmé que *"Les institutions financières et les entreprises transnationales se fortifient au point de subordonner les économies locales, surtout, en affaiblissant les États,*

---

<sup>28</sup> Conseil Pontifical "Justice et Paix", *Compendium de la Doctrine Sociale de l'Église*, n. 157.

*qui apparaissent de plus en plus incapables de conduire des projets de développement au service de leurs populations*<sup>29</sup>. À d'autres occasions, sous la noble apparence de la lutte contre la corruption, contre le trafic de stupéfiants ou le terrorisme - de graves maux de notre temps qui requièrent une action internationale coordonnée - nous voyons que l'on impose aux États des mesures qui ont peu à voir avec la résolution de ces questions, et bien des fois aggravent les choses.

De la même façon la concentration, sous forme de monopoles des moyens de communication sociale, qui essaie d'imposer des directives aliénantes de consommation et une certaine uniformité culturelle est l'une des autres formes que le nouveau colonialisme adopte. C'est le colonialisme idéologique. Comme le disent les Évêques d'Afrique, souvent on essaie de transformer les pays pauvres en "pièces d'un mécanisme, [...] parties d'un engrenage gigantesque"<sup>30</sup>.

Il faut reconnaître qu'aucun des graves problèmes de l'humanité ne peut être résolu sans l'interaction entre les États et les peuples au plan international. Toute action d'envergure réalisée dans une partie de la planète se répercute sur l'ensemble en termes économiques, écologiques, sociaux et culturels. Même le crime et la violence se sont globalisés. Par conséquent, aucun gouvernement ne peut agir en marge d'une responsabilité commune. Si nous voulons réellement un changement positif, nous devons humblement assumer notre interdépendance, c'est-à-dire notre saine interdépendance. Mais interaction n'est pas synonyme d'imposition, ce n'est pas une subordination des uns en fonction des intérêts des autres. Le colonialisme, nouveau et ancien, qui réduit les pays pauvres en de simples fournisseurs de matière première et de travail bon marché, engendre violence, misère, migrations forcées et tous les malheurs qui vont de pair... précisément parce que, en ordonnant la périphérie en fonction du centre, le colonialisme refuse à ces pays le droit à un développement intégral. Et cela, chers frères, c'est de l'injustice, et l'injustice génère la violence qu'aucun recours policier, militaire ni aucun service de renseignements ne peut arrêter.

Donc, disons NON, aux vieilles et nouvelles formes de colonialisme. Disons OUI à la rencontre entre les peuples et les cultures. Bienheureux les artisans de paix.

Et ici je veux m'arrêter sur un sujet important. Car, quelqu'un pourra dire, avec raison, "quand le Pape parle du colonialisme il oublie certaines actions de l'Église". Je leur dis, avec peine : de nombreux et de graves péchés ont été commis contre les peuples originaires de l'Amérique au nom de Dieu. Mes prédécesseurs l'ont reconnu, le CELAM, le Conseil Episcopal Latino-américain l'a dit et je veux le dire également. À l'instar de saint Jean-Paul II, je demande que l'Église - et je cite ce qu'il a dit - « s'agenouille devant Dieu et implore le pardon des péchés passés et présents de ses fils »<sup>31</sup>. Et je voudrais vous dire, je veux être très clair, comme l'a été saint Jean-Paul II : *je demande humblement pardon*, non seulement pour les offenses de l'Église même, mais pour les crimes contre les peuples autochtones durant ce que l'on appelle la conquête de l'Amérique. Et avec cette demande de pardon, et pour être juste, je voudrais que nous nous souvenions des milliers de prêtres, d'évêques, qui

---

<sup>29</sup> Vème Conférence Générale de l'Episcopat Latino-américain (2007), Document de Conclusion, Aparecida, n. 66.

<sup>30</sup> Jean-Paul II, Exhort. ap. postsynodale *Ecclesia in Africa* (14 septembre 1995), 52 : AAS 88 (1996), 32-33 ; Id., Lett. enc. *Sollicitudo rei socialis* (30 décembre 1987), n. 22 : AAS 80 (1988), 539.

<sup>31</sup> Jean-Paul II, *Bulle Incarnationis mysterium*, n. 11.

se sont opposés courageusement à la logique de l'épée avec la force de la Croix. Il y a eu péché, il y a eu péché et en abondance, mais nous ne demandons pas pardon. Et c'est pourquoi nous demandons pardon. Et je demande pardon, mais là aussi, là où il y a eu péché, là où le péché a abondé, la grâce a surabondé à travers ces hommes qui ont défendu la justice des peuples autochtones.

Je vous demande aussi, à vous tous, croyants et non croyants, de vous souvenir de tant d'Évêques, prêtres et laïques qui ont annoncé et annoncent la bonne nouvelle de Jésus avec courage et douceur, respect et dans la paix – j'ai dit évêques, prêtres, et laïcs, je ne voudrais pas oublier les religieuses qui dans l'anonymat parcourent nos quartiers pauvres, apportant un message de paix et de bien- et qui, passant en cette vie, ont laissé des œuvres émouvantes de promotion humaine et d'amour, souvent auprès des peuples indigènes ou en accompagnant leurs mouvements populaires, y compris jusqu'au martyre. L'Église, ses fils et ses filles, font partie de l'identité des peuples latino-américains. Une identité qu'ici comme dans d'autres pays certains pouvoirs s'évertuent à effacer, peut-être parce que notre foi est révolutionnaire, parce que notre foi défie la tyrannie de l'idole argent. Aujourd'hui nous voyons avec frayeur comment beaucoup de nos frères au Moyen-Orient et en d'autres endroits du monde sont persécutés, torturés, assassinés pour leur foi en Jésus. Cela, nous devons aussi le dénoncer : en cette troisième guerre mondiale fragmentée que nous vivons, il y a une espèce – je force le sens du mot - de génocide en marche qui doit cesser.

Frères et sœurs du mouvement indigène latino-américain, permettez-moi de vous manifester mon affection la plus profonde et de vous féliciter pour chercher l'union de vos peuples et de vos cultures. Cette conjonction de peuples et de cultures, j'aime l'appeler polyèdre, une forme de cohabitation où les parties conservent leur identité en construisant ensemble une pluralité qui n'attente pas à l'unité, mais la renforce. Votre recherche de cette interculturalité, qui combine la réaffirmation des droits des peuples autochtones avec le respect de l'intégrité territoriale des États, nous enrichit et nous fortifie tous.

3.3. Et la troisième tâche, peut-être la plus importante que nous devons assumer aujourd'hui est de défendre la Mère Terre.

La maison commune de nous tous est pillée, dévastée, bafouée impunément. La lâcheté dans sa défense est un péché grave. Nous voyons avec une déception croissante comment les sommets internationaux se succèdent les uns après les autres sans aucun résultat important. Il y a un impératif éthique, clair, définitif et urgent, d'agir, qui n'est pas accompli. On ne peut pas permettre que certains intérêts - qui sont globaux mais non universels - s'imposent, soumettent les États ainsi que les organisations internationales, et continuent de détruire la création. Les peuples et leurs mouvements sont appelés à interpeler, à se mobiliser, à exiger - pacifiquement mais avec ténacité - l'adoption urgente de mesures appropriées. Je vous demande, au nom de Dieu, de défendre la Mère Terre. Sur ce thème, je me suis dûment exprimé dans l'Encyclique *Laudato si'*, dont je crois qu'elle vous sera remise à la fin.

4. Pour finir, je voudrais vous dire de nouveau : l'avenir de l'humanité n'est pas uniquement entre les mains des grands dirigeants, des grandes puissances et des élites. Il est fondamentalement entre les mains des peuples ; dans leur capacité à s'organiser et aussi entre vos mains qui arrosent avec humilité et conviction ce processus de changement. Je

vous accompagne. Et que chacun d'entre nous répète de tout cœur : aucune famille sans logement, aucun paysan sans terre, aucun travailleur sans droits, aucun peuple sans souveraineté, aucune personne sans dignité, aucun enfant sans enfance, aucun jeune sans possibilités, aucun vieillard sans une vieillesse vénérable. Continuez votre lutte et, s'il vous plaît, prenez grand soin de la Mère la Terre. Croyez-moi, et je suis sincère, je vous le dis du plus profond de mon cœur : je prie pour vous, je prie avec vous et je veux demander à Dieu notre Père de vous accompagner et de vous bénir, de vous combler de son amour et de vous défendre sur le chemin en vous donnant abondamment cette force qui nous maintient sur pied : cette force, c'est l'espérance. Et une chose importante : l'espérance ne déçoit pas. Et, s'il vous plaît, je vous demande de prier pour moi. Et si quelqu'un parmi vous ne peut pas prier, avec respect, je lui demande qu'il pense à moi en bien et qu'il m'envoie des ondes positives. Merci.

# IIIème Rencontre Mondiale des Mouvements Populaires : Discours du Saint Père

*Salle Paul VI*

*Samedi 5 novembre 2016*

Frères et sœurs, bon après-midi!

A l'occasion de notre troisième rencontre, nous exprimons la même soif, la soif de justice, le même cri : terre, maison et travail pour tous.

Je remercie les délégués qui sont venus des périphéries urbaines, rurales et industrielles des cinq continents, plus de 60 pays, qui sont venus pour discuter une fois de plus de la façon dont défendre ces droits qui rassemblent. Je remercie les évêques qui sont venus vous accompagner. Je remercie les milliers d'Italiens et d'Européens qui se sont unis aujourd'hui au terme de cette rencontre. Je remercie les observateurs et les jeunes engagés dans la vie publique qui sont venus avec humilité écouter et apprendre. Que d'espérance je place dans les jeunes! Je vous remercie également, cardinal Turkson, pour le travail que vous avez accompli au sein du dicastère ; et je voudrais surtout rappeler la contribution de l'ancien président uruguayen, M. José Mujica, ici présent.

Au cours de notre dernière rencontre, en Bolivie, avec une majorité de latino-américains, nous avons parlé de la nécessité d'un changement afin que la vie soit digne, un changement de structures ; et de la façon dont vous, les mouvements populaires, êtes des semeurs de changement, des promoteurs d'un processus dans lequel convergent des millions de petites et grandes actions liées de façon créative, comme dans une poésie ; pour cette raison, j'ai voulu vous appeler les « poètes sociaux » ; et nous avons également énuméré certains devoirs incontournables pour marcher vers une alternative humaine face à la mondialisation de l'indifférence : 1. placer l'économie au service des peuples ; 2. édifier la paix et la justice ; 3. défendre la Mère Terre.

Ce jour-là, à travers la voix d'une « cartonera » et d'un agriculteur, ont été lus, en conclusion, les dix points de Santa Cruz della Sierra, où le mot changement était riche d'un grand contenu, était lié aux choses fondamentales que vous revendiquez : un travail digne pour ceux qui sont exclus du marché du travail ; une terre pour les agriculteurs et les populations autochtones ; un logement pour les familles sans toit ; l'intégration urbaine pour les quartiers populaires ; l'élimination de la discrimination, de la violence contre les femmes et des nouvelles formes d'esclavage ; la fin de toutes les guerres, du crime organisé et de la répression ; la liberté d'expression et de communication démocratique ; la science et la technologie au service des peuples. Nous avons écouté également comment vous vous êtes engagés à adopter un projet de vie qui repousse le consumérisme et retrouve la solidarité, l'amour entre nous et le respect de la nature comme valeurs essentielles. C'est le bonheur de « vivre bien » que vous réclamez, la « vie bonne », et non pas cet idéal égoïste qui renverse de façon trompeuse les mots et propose la « belle vie ».

Nous qui sommes ici aujourd'hui, d'origines, de croyances et d'idées diverses, nous pourrions ne pas être d'accord sur tout, nous avons sans aucun doute un avis différent sur de nombreuses choses, mais nous sommes certainement d'accord sur ces points.

J'ai appris également que des rencontres et des ateliers se sont tenus dans divers pays, où se sont multipliés les débats à la lumière de la réalité de chaque communauté. Cela est très important parce que les solutions réelles aux problématiques actuelles n'apparaîtront pas d'une, de trois ou de mille conférences : elles doivent être le fruit d'un discernement collectif qui mûrit dans les territoires avec nos frères, un discernement qui devienne une action transformatrice « selon les lieux, les temps et les personnes », comme disait saint Ignace. Autrement, nous courrons le risque des abstractions, de « certains nominalismes déclarationistes » (slogans) qui sont de jolies phrases, mais qui ne parviennent pas à soutenir la vie de nos communautés » (*Lettre au président de la Commission pontificale pour l'Amérique latine*, 19 mars 2016). Ce sont des slogans! Le colonialisme idéologique mondialisateur tente d'imposer des recettes supraculturelles qui ne respectent pas l'identité des peuples. Vous marchez sur une autre voie qui est, dans le même temps, locale et universelle. Une voie qui me rappelle que Jésus demanda d'organiser la foule en groupes de cinquante pour distribuer le pain (cf. *Homélie en la solennité du Corpus Domini*, 12 juin 2004).

Il y a quelques instants, nous avons pu voir la vidéo que vous avez présentée en conclusion de cette troisième rencontre. Nous avons vu vos visages dans les débats sur la façon d'affronter « l'inégalité qui engendre la violence ». Tant de propositions, tant de créativité, tant d'espérance dans votre voix qui aurait sans doute davantage de raisons de se plaindre, de demeurer bloquée dans les conflits, de tomber dans la tentation du négatif. Et pourtant, vous regardez de l'avant, vous pensez, vous discutez, vous proposez et vous agissez. Je vous félicite, je vous accompagne et je vous demande de continuer à ouvrir des voies et à lutter. Cela me donne de la force, cela nous donne de la force. Je crois que notre dialogue, qui s'ajoute aux efforts de plusieurs milliers de personnes qui œuvrent chaque jour pour la justice dans le monde entier, est en train de s'enraciner.

Je voudrais aborder des thèmes plus spécifiques, qui sont ceux que j'ai reçus de vous et qui me font réfléchir et que je vous soumetts à présent, en ce moment.

### **La terreur et les murs**

Toutefois, cette germination, qui est lente — celle à laquelle je me réfère —, qui a ses temps comme toutes les gestations, est menacée par la vitesse d'un mécanisme destructeur qui opère en sens contraire. Il y a des forces puissantes qui peuvent neutraliser ce processus de maturation d'un changement qui est en mesure de déplacer le primat de l'argent et placer à nouveau au centre l'être humain, l'homme et la femme. Ce « fil invisible », dont nous avons parlé en Bolivie, cette structure injuste qui relie toutes les exclusions dont vous souffrez, peut se consolider et se transformer en un fouet, un fouet existentiel qui, comme dans l'Égypte de l'Ancien Testament, rend esclaves, vous vole la liberté, frappe sans aucune miséricorde et menace constamment les autres, pour abattre tous comme des bêtes tant que le vaudra le dieu-argent.

Qui gouverne alors? L'argent. Comment gouverne-t-il? Avec le fouet de la peur, de l'inégalité, de la violence économique, sociale, culturelle et militaire qui engendre toujours plus de violence dans une spirale toujours plus grande qui ne semble jamais finir. Que de douleur et que de peur! Il y a — je l'ai dit récemment — un terrorisme de base qui découle du contrôle mondial de l'argent sur la terre et qui menace l'humanité tout entière. Ce terrorisme de base alimente les terrorismes dérivés comme le terrorisme de la drogue, le terrorisme d'Etat et celui que certains appellent à tort terrorisme ethnique ou religieux. Mais aucun peuple, aucune religion n'est terroriste! C'est vrai, il y a des petits groupes fondamentalistes de toute part. Mais le terrorisme commence quand « tu as chassé la merveille de la création, l'homme et la femme, et que tu y a mis l'argent » (*Conférence de presse sur le vol de retour du voyage apostolique en Pologne*, 31 juillet 2016). Ce système est terroriste.

Il y a presque cent ans, Pie XI prédisait l'affirmation d'une dictature économique mondiale qu'il appela « impérialisme international de l'argent » (Lett. enc. *Quadragesimo anno*, 15 maggio 1931, n. 109). Je parle de l'année 1931! La salle dans laquelle nous nous trouvons à présent s'appelle « Paul VI » et ce fut Paul VI qui dénonça, il y a presque cinquante ans, la « nouvelle forme abusive de domination économique sur le plan social, culturel et également politique » (Lett. enc. *Octogesima adveniens*, 14 mai 1971, n. 44). Année 1971. Ce sont des paroles dures, mais justes de mes prédécesseurs qui scrutèrent l'avenir. Depuis des millénaires, l'Église et les prophètes disent ce que le Pape répète et qui scandalise tant à cette époque où tout cela atteint des expressions inédites. Toute la doctrine sociale de l'Église et le magistère de mes prédécesseurs se rebelle contre l'idole de l'argent qui règne au lieu de servir, tyrannise et terrorise l'humanité.

Aucune tyrannie ne s'alimente sans exploiter nos peurs. Cela est une clé! D'où le fait que toute tyrannie est terroriste. Et quand cette terreur, qui a été semée dans les périphéries à travers des massacres, des pillages, l'oppression et l'injustice, explose dans les centres à travers diverses formes de violence, et même à travers des attentats odieux et vils, les citoyens qui conservent encore quelques droits sont tentés par la fausse sécurité des murs physiques ou sociaux. Des murs qui enferment certains et qui exilent d'autres. Des citoyens murés, terrorisés d'un côté ; exclus, exilés, encore plus terrorisés de l'autre. Est-ce là la vie que Dieu notre Père veut pour ses fils?

La peur est alimentée, manipulée... Parce que la peur, en plus d'être une bonne affaire pour les marchands d'armes et de mort, nous affaiblit, nous déstabilise, détruit nos défenses psychologiques et spirituelles, nous anesthésie face à la souffrance des autres et, à la fin, nous rend cruels. Quand nous entendons que l'on célèbre la mort d'un jeune qui s'est sans doute trompé de chemin, quand nous voyons que l'on préfère la guerre à la paix, quand nous voyons que se diffuse la xénophobie, quand nous constatons que les propositions intolérantes gagnent du terrain ; derrière cette cruauté qui semble s'accroître à démesure, il y a le souffle glacial de la peur. Je vous demande de prier pour tous ceux qui ont peur, prions pour que Dieu leur donne le courage et qu'en cette année de la miséricorde, il puisse adoucir nos cœurs. La miséricorde n'est pas facile, elle n'est pas facile... Elle demande du courage. Pour cela, Jésus dit : « N'ayez pas peur » (Mt 14, 27), parce que la miséricorde est le meilleur antidote contre la peur. Elle est bien meilleure que les anti-dépresseurs et les anxiolytiques. Beaucoup plus efficace que les murs, les grillages, les alarmes et les armes. Et elle est gratuite : c'est un don de Dieu.



Chers frères et sœurs, tous les murs tombent. Tous. Ne nous laissons pas tromper. Comme vous l'avez dit : « Continuons de travailler pour édifier des ponts entre les peuples, des ponts qui nous permettent d'abattre les murs de l'exclusion et de l'exploitation » (*Document de conclusion* de la IIe rencontre mondiale des mouvements populaires, 11 juillet 2015, Santa Cruz della Sierra, Bolivie). Affrontons la terreur par l'amour.

### **Le deuxième point que je veux aborder est : l'Amour et les ponts**

Un jour comme celui-ci, un samedi, Jésus fit deux choses qui, nous dit l'Évangile, accélèrent le complot pour le tuer. Il passait avec ses disciples à travers un champ de blé. Les disciples avaient faim et mangèrent les épis. On ne dit rien du « maître » de ce champ... la destination universelle des biens est sous-entendue. Ce qui est certain, c'est que, face à la faim, Jésus a donné la priorité à la dignité des fils de Dieu sur une interprétation formaliste, conciliante et intéressée de la norme. Quand les docteurs de la loi protestèrent avec une indignation hypocrite, Jésus leur rappela que Dieu *veut aimer et non sacrifier*, et que le sabbat est fait pour l'homme et non l'homme pour le sabbat (cf. Mc 2, 27). Il affronta la pensée hypocrite et présomptueuse par l'intelligence humble du cœur (cf. *Homélie*, I, Congreso de Evangelización de la Cultura, Buenos Aires, 3 novembre 2006), qui depuis toujours, donne la priorité à l'homme et n'accepte pas que certaines logiques empêchent sa liberté de vivre, d'aimer et de servir le prochain.

Et après, ce même jour, Jésus fit quelque chose de « pire », quelque chose qui irrita encore plus les hypocrites et les orgueilleux qui l'observaient parce qu'ils cherchaient une excuse pour le capturer. Il guérit la main atrophiée d'un homme. La main, ce signe si fort de l'œuvre, du travail. Jésus redonna à cet homme la capacité de travailler et, à travers cela, lui restitua la dignité. Que de mains atrophiées, que de personnes privées de la dignité du travail! Parce que les hypocrites, pour défendre des systèmes injustes, s'opposent à ceux qui sont guéris. Parfois, je pense que quand vous, les pauvres organisés, vous inventez votre travail, en créant une coopérative, en relevant une usine ayant fait faillite, en recyclant les déchets de la société de consommation, en affrontant l'inclémence du temps pour vendre sur une place, en revendiquant un lopin de terre pour cultiver et nourrir ceux qui ont faim, quand vous faites cela, vous imitez Jésus, parce que vous cherchez à guérir, ne serait-ce qu'un peu, même de façon précaire, cette atrophie du système socio-économique dominante qui est le chômage. Je ne suis pas étonné que vous soyez vous aussi parfois surveillés ou persécutés, et je ne suis pas étonné que les orgueilleux ne s'intéressent pas à ce que vous dites.

Jésus qui, ce samedi, risqua la vie parce que, après avoir guéri cette main, pharisiens et hérوديens (cf. Mc 3, 6), deux partis opposés entre eux, qui craignaient le peuple mais aussi l'empereur, firent leurs calculs et complotèrent pour le tuer. Je sais qu'un grand nombre d'entre vous risquent leur vie. Je sais — et je veux le rappeler, et je veux la rappeler — que certains d'entre vous ne sont pas ici aujourd'hui parce qu'ils ont mis leur vie en jeu... C'est pourquoi il n'y a pas d'amour plus grand que de donner la vie. C'est ce que nous enseigne Jésus.

Les 3-T, votre cri que je fais mien, a quelque chose de cette intelligence humble, mais dans le même temps forte et réparatrice. Un projet-pont des peuples face au projet-mur de l'argent. Un projet qui vise au développement humain intégral. Certains savent que notre

ami le cardinal Turkson préside à présent le dicastère qui porte ce nom : Développement humain intégral. Le contraire du développement, pourrait-on dire, est l'atrophie, la paralysie. Nous devons aider à guérir le monde de son atrophie morale. Ce système atrophié est en mesure de fournir certaines « prothèses » cosmétiques qui ne sont pas le véritable développement : croissance économique, progrès technologiques, meilleure « efficacité » pour produire des choses qui s'achètent, s'utilisent, se jettent en nous englobant tous dans une dynamique vertigineuse du rebut... Mais ce monde ne permet pas le développement de l'être humain dans son intégralité, le développement qui ne se réduit pas à la consommation, qui ne se réduit pas au bien-être de quelques personnes, qui inclut tous les peuples et les personnes dans la plénitude de leur dignité, en jouissant de façon fraternelle de la merveille de la création. Voilà le développement dont nous avons besoin : humain, intégral, respectueux de la création, de cette maison commune.

### **Un autre point est : Banqueroute et sauvetage**

Chers frères, je veux partager avec vous plusieurs réflexions sur deux autres thèmes qui, avec les « 3-T » et l'écologie intégrale, ont été au cœur de vos débats des derniers jours et sont centraux en cette période historique.

Je sais que vous avez consacré une journée au drame des migrants, des réfugiés et des personnes déplacées. Que faire face à cette tragédie? Dans le dicastère dont le cardinal Turkson est responsable, il existe une section qui s'occupe de ces situations. J'ai décidé que, au moins pendant un certain temps, cette section dépendra directement du Pape, car il s'agit d'une situation scandaleuse, que je ne peux décrire que par un mot que j'ai spontanément prononcé à Lampedusa : honte.

Là-bas, ainsi qu'à Lesbos, j'ai pu écouter de près la souffrance de tant de familles expulsées de leurs terres pour des motifs économiques ou des violences en tous genres, des foules exilées — je l'ai dit face aux autorités du monde entier — à cause d'un système socio-économique injuste et des guerres qu'elles n'ont pas cherchées, que n'ont pas suscitées ceux qui souffrent aujourd'hui du douloureux déracinement de leur patrie, mais plutôt un grand nombre de ceux qui se refusent de les recevoir.

Je fais miennes les paroles de mon frère l'archevêque Hiéronymos de Grèce : « Celui qui voit les yeux des enfants que nous rencontrons dans les camps de réfugiés est en mesure de reconnaître immédiatement, dans sa totalité, la “banqueroute” de l'humanité » (*Discours au Camp de réfugiés de Moria, Lesbos, 16 avril 2016*). Comment se fait-il que, dans le monde d'aujourd'hui, quand une banque fait faillite, apparaissent immédiatement des sommes scandaleuses pour la sauver, mais que lorsque se produit cette banqueroute de l'humanité, on ne trouve pas une millième partie de ces sommes pour sauver ces frères qui souffrent tant? Ainsi, la Méditerranée est devenue un cimetière, et pas seulement la Méditerranée... il y a de nombreux cimetières près des murs, des murs tachés d'un sang innocent. Au cours des journées de cette rencontre — vous le dites dans la vidéo — combien y a-t-il eu de morts en Méditerranée?

La peur durcit les cœurs et se transforme en cruauté aveugle qui refuse de voir le sang, la douleur, le visage de l'autre. C'est ce qu'a dit mon frère le patriarche Bartholomée : « Celui qui a peur de vous ne vous a pas regardés dans les yeux. Celui qui a peur de vous n'a pas

vu vos visages. Celui qui a peur de vous ne voit pas vos enfants. Il oublie que la dignité et la liberté transcendent la peur et transcendent la division. Il oublie que la migration n'est pas un problème du Moyen-Orient, de l'Afrique du Nord et de la Grèce. C'est un problème du monde » (*Discours au camp de réfugiés de Moria, Lesbos, 16 avril 2016*).

C'est vraiment un problème du monde. Personne ne devrait être obligé de fuir de sa propre patrie. Mais le mal est double quand, devant ces terribles circonstances, le migrant se voit jeté dans les griffes des trafiquants de personnes pour traverser les frontières ; il est triple si, en arrivant dans la terre où il pense trouver un avenir meilleur, il est méprisé, exploité et même esclavagisé. On peut voir cela dans n'importe quel lieu de centaines de villes. Ou simplement quand on ne les laisse pas rentrer.

Je vous demande de faire tout votre possible ; et de ne jamais oublier que Jésus, Marie et Joseph firent aussi l'expérience de la condition dramatique des réfugiés. Je vous demande d'exercer cette solidarité si particulière qui existe entre ceux qui ont souffert. Vous savez sauver les usines des faillites, recycler ce que les autres jettent, créer des postes de travail, cultiver la terre, construire des logements, intégrer des quartiers isolés et réclamer sans relâche, comme la veuve de l'Évangile qui demande justice avec insistance (cf. Lc 18, 1-8). Peut-être que grâce à votre exemple et votre insistance, certains Etats et organisations internationales ouvriront les yeux et adopteront les mesures appropriées pour accueillir et intégrer pleinement tous ceux qui, pour une raison ou pour une autre, cherchent refuge loin de chez eux. Et également pour affronter les causes profondes en raison desquelles des milliers d'hommes, de femmes et d'enfants sont expulsés chaque jour de leur terre natale.

Donner l'exemple et réclamer est une manière de faire de la politique, et cela m'amène au deuxième thème dont vous avez débattu pendant votre rencontre : la relation entre le peuple et la démocratie. Une relation qui devrait être naturelle et fluide, mais qui court le risque de se dénaturer jusqu'à devenir impossible à reconnaître. L'écart entre les peuples et nos formes actuelles de démocratie s'élargit toujours plus comme conséquence de l'immense pouvoir des groupes économiques et médiatiques qui semblent les dominer. Les mouvements populaires, je le sais, ne sont pas des partis politiques et laissez-moi vous dire que, en grande partie, c'est là que se trouve votre richesse, car vous exprimez une forme différente, dynamique et vitale de participation sociale à la vie publique. Mais n'ayez pas peur d'entrer dans les grandes discussions, dans la politique avec une majuscule, et je cite de nouveau Paul VI : « La politique est une manière exigeante — mais ce n'est pas la seule — de vivre l'engagement chrétien au service des autres » (Lett. ap. *Octogesima adveniens*, 14 mai 1971, n. 46). Ou encore cette phrase que je répète si souvent, et je confonds toujours, je ne sais pas si elle est de Paul VI ou de Pie XII : « La politique est l'une des formes les plus élevées de la charité, de l'amour ».

Je voudrais souligner deux risques qui tournent autour de la relation entre les mouvements populaires et la politique : le risque de se laisser encadrer et le risque de se laisser corrompre.

Tout d'abord ne pas se laisser freiner, car certains disent : la coopérative, la soupe populaire, le potager agro-écologique, les micro-entreprises, les projets des programmes d'assistance... jusque là tout va bien. Tant que vous restez dans la case des « politiques sociales », tant que vous ne remettez pas en discussion la politique économique ou la

politique avec une majuscule, on vous tolère. Cette idée des politiques sociales conçues comme une politique vers les pauvres, mais jamais avec les pauvres, jamais des pauvres, et encore moins insérée dans un projet réunissant les peuples, me semble parfois une espèce de char de carnaval pour contenir les déchets du système. Quand vous osez, à partir de votre attachement au territoire, de votre réalité quotidienne, du quartier, du niveau local, de l'organisation du travail communautaire, des relations de personne à personne, quand vous osez mettre en discussion les « macro-relations », quand vous élevez la voix, quand vous criez, quand vous prétendez indiquer au pouvoir une organisation plus intégrale, alors on ne vous tolère plus, on ne vous tolère plus vraiment parce que vous sortez de votre case, vous vous placez sur le terrain des grandes décisions que certains prétendent monopoliser en petites castes. C'est ainsi que la démocratie s'atrophie, devient un nominalisme, une formalité, perd de sa représentativité, se désincarne car elle laisse le peuple en dehors, dans sa lutte quotidienne pour la dignité, dans la construction de son destin.

Vous, les organisations des exclus et tant d'autres organisations d'autres secteurs de la société, vous êtes appelés à revitaliser, à refonder les démocraties qui traversent une véritable crise. Ne tombez pas dans la tentation de la case qui vous réduit au rôle d'acteurs secondaires ou, pire, à de simples administrateurs de la misère existante. En ces temps de paralysie, de désorientation et de propositions destructrices, la participation en tant que protagonistes des peuples qui recherchent le bien commun peut vaincre, avec l'aide de Dieu, les faux prophètes qui exploitent la peur et le désespoir, qui vendent des formules magiques de haine et de cruauté ou d'un bien-être égoïste et une sécurité illusoire.

Nous savons que « tant que ne seront pas résolus radicalement les problèmes des pauvres, en renonçant à l'autonomie absolue des marchés et de la spéculation financière, et en attaquant les causes structurelles de la disparité sociale, les problèmes du monde ne seront pas résolus, ni en définitive aucun problème. La disparité sociale est la racine des maux de la société » (Exhort. ap. *Evangelii gaudium*, n. 202). C'est pourquoi, je l'ai dit et je le répète, « l'avenir de l'humanité n'est pas uniquement entre les mains des grands dirigeants, des grandes puissances et des élites. Il est fondamentalement entre les mains des peuples ; dans leur capacité à s'organiser et aussi entre vos mains qui arrosent avec humilité et conviction ce processus de changement » (*Discours à la IIe rencontre mondiale des mouvements populaires*, Santa Cruz de la Sierra, 9 juillet 2015). L'Église peut et doit elle aussi, sans prétendre avoir le monopole de la vérité, se prononcer et agir en particulier devant les « situations où l'on touche les plaies et les souffrances dramatiques, dans lesquelles sont impliquées les valeurs, l'éthique, les sciences sociales et la foi » (*Intervention au sommet des juges et des magistrats contre le trafic des personnes et le crime organisé*, Vatican, 3 juin 2016). C'est le premier risque : le risque de se laisser enfermer dans une case et l'invitation à se lancer dans la grande politique.

Le deuxième risque, vous disais-je, est de se laisser corrompre. De même que la politique n'est pas une question d'« hommes politiques », la corruption n'est pas un vice exclusif de la politique. La corruption existe dans la politique, la corruption existe dans les entreprises, la corruption existe dans les moyens de communication, la corruption existe dans les églises et également dans les organisations sociales et dans les mouvements populaires. Il est juste de dire qu'il existe une corruption enracinée dans certains domaines de la vie économique, en particulier dans l'activité financière, et qui fait moins la une que la corruption directement liée au domaine politique et social. Il est juste de dire que, très souvent, on utilise les cas de

corruption avec de mauvaises intentions. Mais il est également juste de préciser que ceux qui ont choisi une vie de service ont une obligation supplémentaire, qui s'ajoute à l'honnêteté avec laquelle toute personne doit agir dans la vie. La mesure est très élevée : il faut vivre la vocation de service avec un grand sens d'austérité et d'humilité. Cela vaut pour les hommes politiques, mais également pour les responsables sociaux et pour nous, pasteurs. J'ai dit « austérité » et je voudrais préciser ce à quoi je me réfère par le terme d'austérité, parce que cela peut être un terme équivoque. J'entends l'austérité morale, l'austérité dans la manière de vivre, l'austérité dans la manière dont je conduis ma vie, ma famille. Austérité morale et humaine. Parce que dans le domaine plus scientifique, scientifique et économique, si vous voulez, ou des sciences du marché, l'austérité est synonyme d'ajustement... Je ne me réfère pas à cela, je ne parle pas de cela.

A toute personne qui est trop attachée aux choses matérielles ou à son miroir, à celui qui aime l'argent, les banquets abondants, les maisons somptueuses, les habits raffinés, les voitures de luxe, je conseillerais de comprendre ce qui se passe dans son cœur et de prier Dieu de le libérer de ces liens. Mais en paraphrasant l'ancien président latino-américain qui se trouve ici, que celui qui est attaché à toutes ces choses, je vous en prie, n'entre pas dans la politique, qu'il n'entre pas dans une organisation sociale ou dans un mouvement populaire, car il ferait beaucoup de mal à lui-même, à son prochain, et il salirait la noble cause qu'il a entreprise. Et qu'il n'entre pas non plus au séminaire!

Devant la tentation de la corruption, il n'y a pas de meilleur remède que l'austérité, cette austérité morale, personnelle ; et pratiquer l'austérité signifie également prêcher par l'exemple. Je vous demande de ne pas sous-évaluer la valeur de l'exemple, parce qu'il a plus de force que mille mots, que mille prospectus, que mille « j'aime », que mille retweets, que mille vidéos sur youtube. L'exemple d'une vie austère au service du prochain est la meilleure façon de promouvoir le bien commun et le projet-pont des "3-T". Je vous demande, à vous dirigeants, de ne pas vous lasser de pratiquer cette austérité morale, personnelle, et je demande à tout le monde d'exiger des dirigeants cette austérité, qui — du reste — les rendra très heureux.

Chers sœurs et chers frères, la corruption, l'orgueil et l'exhibitionnisme des dirigeants augmente le discrédit collectif, la sensation d'abandon et alimente le mécanisme de la peur qui soutient ce système inique.

Je voudrais, pour conclure, vous demander de continuer à combattre la peur par une vie de service, de solidarité et d'humilité en faveur des peuples et en particulier de ceux qui souffrent. Vous pourrez vous tromper très souvent, tout le monde se trompe, mais si nous persévérons sur ce chemin, tôt ou tard, nous verrons les fruits. Et j'insiste : contre la terreur, le meilleur remède est l'amour. L'amour guérit tout. Certains savent que, après le synode sur la famille, j'ai écrit un document qui a pour titre « *Amoris laetitia* » — la « joie de l'amour » — un document sur l'amour dans chaque famille, mais également dans cette autre famille qu'est le quartier, la communauté, le peuple, l'humanité. L'un de vous m'a demandé de distribuer un fascicule qui contient un fragment du chapitre quatre de ce document. Je pense qu'on vous le remettra à la sortie. Et donc avec ma bénédiction. On y trouve quelques « conseils utiles » pour pratiquer le plus important des commandements de Jésus.

Dans *Amoris laetitia*, je cite un regretté leader afro-américain, Martin Luther King, qui savait toujours choisir l'amour fraternel, même face aux pires persécutions et humiliations. Je veux le rappeler aujourd'hui avec vous ; il disait : « Quand tu t'élèves au niveau de l'amour, de sa grande beauté et de son grand pouvoir, l'unique chose que tu cherches à vaincre sont les mauvais systèmes. Les personnes qui sont prisonnières de ces systèmes tu les aimes, mais tu cherches à vaincre ce système [...] La haine pour la haine ne fait qu'intensifier l'existence de la haine et du mal dans l'univers. Si je te frappe et que tu me frappes, que je te rends le coup et que tu me rends le coup, et ainsi de suite, il est évident que cela se poursuivra à l'infini. Cela ne finira simplement jamais. Quelque part, quelqu'un doit avoir un peu de bon sens, et c'est cette personne qui est forte. La personne forte est la personne qui est capable de briser la chaîne de la haine, la chaîne du mal » (n. 118 ; *Sermon dans l'église baptiste de Dexter Avenue*, Montgomery, Alabama, 17 novembre 1957). Il a dit cela en 1957.

Je vous remercie à nouveau pour votre travail, pour votre présence. Je désire demander à Dieu notre Père de vous accompagner et de vous bénir, qu'il vous remplisse de son amour et qu'il vous défende sur votre chemin, en vous donnant en abondance la force qui nous maintient debout et nous donne le courage de rompre la chaîne de la haine : cette force est l'espérance. Je vous demande s'il vous plaît de prier pour moi, et ceux qui ne peuvent pas prier, vous le savez, pensez à moi avec bienveillance et envoyez-moi de bonnes ondes. Merci.

## Lettre du Saint-Père aux Mouvements Populaires

*Cité du Vatican, dimanche de Pâques, le 12 avril 2020*

Aux frères et aux sœurs  
des mouvements et organisations populaires

Chers amis,

Je pense souvent à nos rencontres : deux au Vatican et une à Santa Cruz de la Sierra et je vous avoue que ce « souvenir » me fait du bien, me rapproche de vous, me fait repenser à tant de discussions partagées durant ces rencontres et aux nombreux projets qui en sont nés et y ont mûri, et dont beaucoup sont devenus réalité. Aujourd'hui, en pleine pandémie, je pense particulièrement à vous et je tiens à vous dire que je suis à vos côtés.

En ces jours de grande angoisse et de difficultés, nombreux sont ceux qui ont parlé de la pandémie dont nous souffrons en utilisant des métaphores guerrières. Si la lutte contre le COVID-19 est une guerre, alors vous êtes une véritable armée invisible qui combattez dans les tranchées les plus périlleuses. Une armée sans autres armes que la solidarité, l'espoir et le sens de la communauté qui renaissent en ces jours où personne ne peut s'en sortir seul. Vous êtes pour moi, comme je vous l'ai dit lors de nos rencontres, de véritables poètes sociaux qui, depuis les périphéries oubliées, apportez des solutions dignes aux problèmes les plus graves de ceux qui sont exclus.

Je sais que très souvent vous n'êtes pas reconnus comme il se doit, car dans ce système vous êtes véritablement invisibles. Les solutions prônées par le marché n'atteignent pas les périphéries, pas plus que la présence protectrice de l'État. Vous n'avez pas non plus les ressources nécessaires pour remplir sa fonction. Vous êtes considérés avec méfiance parce que vous dépassez la simple philanthropie à travers l'organisation communautaire, ou parce que vous revendiquez vos droits au lieu de vous résigner et d'attendre que tombent les miettes de ceux qui détiennent le pouvoir économique. Vous éprouvez souvent de la colère et de l'impuissance face aux inégalités qui persistent, même lorsqu'il n'y a plus d'excuses pour maintenir les privilèges. Toutefois, vous ne vous renfermez pas dans la plainte : vous retrouvez vos manches et vous continuez à travailler pour vos familles, pour vos quartiers, pour le bien commun. Votre attitude m'aide, m'interroge et m'apprend beaucoup.

Je pense aux personnes, surtout des femmes, qui multiplient le pain dans les cantines communautaires, en préparant avec deux oignons et un paquet de riz un délicieux ragoût pour des centaines d'enfants ; je pense aux malades, je pense aux personnes âgées. Les grands médias les ignorent. Pas plus qu'on ne parle des paysans ou des petits agriculteurs qui continuent à travailler pour produire de la nourriture sans détruire la nature, sans l'accaparer ni spéculer avec les besoins du peuple. Je veux que vous sachiez que notre Père céleste vous regarde, vous apprécie, vous reconnaît et vous soutient dans votre choix.

Comme il est difficile de rester chez soi pour ceux qui vivent dans un petit logement précaire ou qui sont directement sans toit. Comme cela est difficile pour les migrants, pour les

personnes privées de liberté ou pour celles qui se soignent d'une addiction. Vous êtes là, physiquement présents auprès d'eux, pour rendre les choses plus faciles et moins douloureuses. Je vous félicite et je vous remercie de tout mon cœur. J'espère que les gouvernements comprendront que les paradigmes technocratiques (qu'ils soient étatistes ou fondés sur le marché) ne suffisent pas pour affronter cette crise, ni d'ailleurs les autres grands problèmes de l'humanité. Aujourd'hui plus que jamais, ce sont les personnes, les communautés, les peuples qui doivent être au centre de tout, unis pour soigner, pour sauvegarder, pour partager.

Je sais que vous avez été privés des bénéfices de la mondialisation. Vous ne jouissez pas de ces plaisirs superficiels qui anesthésient tant de consciences. Et pourtant, vous en subissez toujours les préjudices. Les maux qui affligent tout un chacun vous frappent doublement. Beaucoup d'entre vous vivent au jour le jour sans aucune garantie juridique pour vous protéger. Les vendeurs ambulants, les recycleurs, les forains, les petits paysans, les bâtisseurs, les couturiers, ceux qui accomplissent différents travaux de soins. Vous, les travailleurs informels, indépendants ou de l'économie populaire, n'avez pas de salaire fixe pour résister à ce moment... et les quarantaines vous deviennent insupportables. Sans doute est-il temps de penser à un salaire universel qui reconnaisse et rende leur dignité aux nobles tâches irremplaçables que vous effectuez, un salaire capable de garantir et de faire de ce slogan, si humain et chrétien, une réalité: pas de travailleur sans droits.

Je voudrais aussi vous inviter à penser à « l'après », car cette tourmente va s'achever et ses graves conséquences se font déjà sentir. Vous ne vivez pas dans l'improvisation, vous avez une culture, une méthodologie, mais surtout la sagesse pétrie du ressenti de la souffrance de l'autre comme la vôtre. Je veux que nous pensions au projet de développement humain intégral auquel nous aspirons, fondé sur le rôle central des peuples dans toute leur diversité et sur l'accès universel aux trois T que vous défendez : terre, toit et travail. J'espère que cette période de danger nous fera abandonner le pilotage automatique, secouera nos consciences endormies et permettra une conversion humaniste et écologique pour mettre fin à l'idolâtrie de l'argent et pour placer la dignité et la vie au centre de l'existence. Notre civilisation, si compétitive et individualiste, avec ses rythmes frénétiques de production et de consommation, ses luxes excessifs et des profits démesurés pour quelques-uns, doit être freinée, se repenser, se régénérer. Vous êtes des bâtisseurs indispensables à ce changement inéluctable. Je dirais même plus, vous avez une voix qualifiée pour témoigner que cela est possible. Vous connaissez bien les crises et les privations... que vous parvenez à transformer avec pudeur, dignité, engagement, effort et solidarité, en promesse de vie pour vos familles et vos communautés.

Continuez à lutter et à prendre soin de chacun de vous comme des frères et sœurs. Je prie pour vous, je prie avec vous et je demande à Dieu, notre Père, de vous bénir, de vous combler de son amour et de vous protéger sur ce chemin, en vous donnant la force qui nous permet de rester debout et qui ne nous déçoit pas : l'espoir. Veuillez aussi prier pour moi, car j'en ai besoin.

Fraternellement,  
François



# IVème Rencontre Mondiale des Mouvements Populaires : Message vidéo du Saint Père

16 octobre 2021

*Sœurs, frères, chers poètes sociaux!*

## 1. Chers poètes sociaux

C'est ainsi que j'aime vous appeler, «poètes sociaux». Parce que vous êtes des poètes sociaux, dans la mesure où vous avez la capacité et le courage de susciter l'espérance là où n'apparaissent que le rejet et l'exclusion. Poésie veut dire créativité, et vous, vous créez l'espérance. Avec vos mains, vous savez forger la dignité de chacun, celle des familles et de toute la société avec la terre, le toit et le travail, le soin et la communauté. Merci parce que votre dévouement est une parole faisant autorité, capable de démentir les renvois silencieux et très souvent «éduqués» auxquels vous avez été soumis, ou auxquels sont soumis un grand nombre de nos frères. Mais en pensant à vous, je crois que votre dévouement est surtout une annonce d'espérance. Vous voir me rappelle que nous ne sommes pas condamnés à répéter ni à édifier un avenir fondé sur l'exclusion et l'inégalité, sur le rejet ou sur l'indifférence; où la culture du privilège soit un pouvoir invisible et incontournable et l'exploitation et l'abus soient comme une méthode habituelle de survie. Non! Cela, vous savez très bien l'annoncer. Merci.

Merci pour la vidéo que nous venons de partager. J'ai lu les réflexions de la rencontre, le témoignage de ce que vous avez vécu en ces temps de désarroi et d'angoisse, la synthèse de vos propositions et de vos aspirations. Merci. Merci de me faire participer au processus historique que vous traversez et merci de partager avec moi ce dialogue fraternel, qui cherche à voir le grand dans le petit et le petit dans le grand, un dialogue qui naît dans les périphéries, un dialogue qui arrive à Rome et dans lequel nous pouvons tous nous sentir invités et interpellés. «Pour nous rencontrer et nous entraider, nous avons besoin de dialogue» (Enc. *Fratelli tutti*, n. 198), et ô combien!

Vous avez senti que la situation actuelle méritait une nouvelle rencontre. J'ai ressenti la même chose. Même si nous n'avons jamais perdu le contact — six ans se sont déjà écoulés, je crois, depuis la dernière rencontre générale —. Au cours de cette période, il s'est passé beaucoup de choses, il y a eu beaucoup de changements. Il s'agit de changements qui marquent des points de non retour, des tournants, des carrefours où l'humanité est appelée à choisir. Il faut de nouveaux moments de rencontre, un discernement et une action commune. Chaque personne, chaque organisation, chaque pays, ainsi que le monde entier, a besoin de chercher ces moments pour réfléchir, discerner et choisir. Parce que revenir aux schémas précédents serait véritablement un suicide et, si vous me permettez de forcer un peu sur les mots, un écocide et un génocide. Je force un peu!

Au cours de ces mois, un grand nombre des choses que vous dénoncez sont apparues véritablement évidentes. La pandémie a dévoilé les inégalités sociales qui frappent nos peuples et a exposé — sans demander la permission ni pardon — la situation déchirante de

nombreux frères et sœurs, la situation que de nombreux mécanismes de post-vérité n'ont pas pu occulter.

Un grand nombre des choses que nous pensions évidentes se sont écroulées comme un château de cartes. Nous avons vu comment, d'un jour à l'autre, notre mode de vie peut changer dramatiquement, en nous empêchant, par exemple, de voir nos familles, nos collègues et nos amis. Dans de nombreux pays, les Etats ont réagi. Ils ont écouté la science et ont réussi à placer des limites pour garantir le bien commun et ont freiné au moins pendant quelque temps ce «mécanisme gigantesque» qui œuvre de façon quasi-automatique, où les peuples et les personnes sont de -simples engrenages (cf. Saint Jean-Paul II, Enc. *Sollicitudo rei socialis*, n. 22).

Nous avons tous subi la douleur de la fermeture, mais comme toujours, c'est vous qui en avez subi le plus les conséquences. Dans les quartiers privés d'infrastructures de base (où vivent un grand nombre d'entre vous et des millions et des millions de personnes), il est difficile de rester chez soi; pas seulement parce que l'on ne dispose pas de tout le nécessaire pour appliquer les mesures minimum de soin et de protection, mais simplement parce que la maison est le quartier. Les migrants, les personnes privées de pièces d'identité, les travailleurs au noir sans revenu fixe se sont vus privés, dans de nombreux cas, de toute aide de l'Etat et dans l'impossibilité d'accomplir leurs tâches habituelles, aggravant ainsi leur pauvreté déjà déchirante. L'une des expressions de cette culture de l'indifférence est qu'il semblerait que ce «tiers» souffrant de notre monde ne revêt pas suffisamment d'intérêt pour les grands médias et pour les commentateurs. Il n'apparaît pas. Il reste caché, «recroquevillé».

Je voudrais mentionner également une pandémie silencieuse qui, depuis des années, frappe les enfants, les adolescents et les jeunes de toutes les classes sociales; et je crois que, en ce temps d'isolement, elle s'est accrue encore plus. Il s'agit du stress et de l'angoisse chronique, liée à divers facteurs comme l'hyperconnexion, l'égarement et le manque de perspectives d'avenir, qui s'aggrave sans un véritable contact avec les autres — familles, écoles, centres spirituels, aumôneries —; en somme, qui s'aggrave par manque de véritable contact avec les amis, parce que l'amitié est la forme sous laquelle l'amour ressuscite toujours.

Il est évident que la technologie peut être un instrument de bien, et est un instrument de bien, qui permet des dialogues comme celui-ci et tant d'autres, mais il ne peut jamais substituer le contact entre nous, il ne peut jamais substituer une communauté dans laquelle nous enraciner et dans laquelle faire en sorte que notre vie devienne féconde.

Et, en parlant de pandémie, nous ne pouvons pas manquer de nous interroger sur le fléau de la crise alimentaire. En dépit des progrès de la biotechnologie, des millions de personnes ont été privées de nourriture, bien qu'elle soit disponible. Cette année, vingt millions de personnes supplémentaires ont été entraînées dans des niveaux extrêmes d'insécurité alimentaire, ce qui a porté ce chiffre à [plusieurs] millions de personnes. L'indigence extrême s'est multipliée. Le prix de la nourriture a beaucoup augmenté. Les chiffres liés à la faim sont horribles, et je pense, par exemple, à des pays comme la Syrie, Haïti, le Congo, le Sénégal, le Yémen, le Sud Soudan; mais la faim se fait sentir également dans de nombreux autres pays du monde pauvre, et souvent, également dans le monde riche. Il est probable

que les morts annuelles liées à la faim dépassent celles du Covid<sup>32</sup>. Mais cela ne fait pas la une des journaux, cela ne suscite pas d'empathie.

Je désire vous remercier parce que vous avez ressenti comme vôtre la douleur des autres. Vous savez montrer le visage de la véritable humanité, celle qui ne se construit pas en tournant le dos à ceux qui sont proches de nous, mais dans la reconnaissance patiente, engagée et souvent même douloureuse du fait que l'autre est mon frère (cf. Lc 101, 25-37) et que ses douleurs, ses joies et ses souffrances sont également les miennes cf. Conc. œcum. Vat. II, Const. past. *Gaudium et spes*, n. 1). Ignorer celui qui est tombé signifie ignorer notre humanité même qui crie dans chacun de nos frères.

Chrétiens et non-chrétiens, vous avez répondu à Jésus qui a dit à ses disciples devant les gens affamés: «Donnez-leur vous-mêmes à manger» (Mt 14, 16). Et là où il y avait des manques, le miracle de la multiplication s'est répété en vous qui avez lutté inlassablement afin que personne ne manque de pain (cf. Mt 14, 13-21). Merci!

Comme les médecins, les infirmiers et le personnel médical dans les tranchées de la santé, vous avez placé votre corps dans la tranchée des quartiers marginalisés. Je connais beaucoup de «martyrs» entre guillemets de cette solidarité, dont j'ai entendu parler grâce à vous. Le Seigneur en tiendra compte.

Si tous ceux qui ont lutté ensemble par amour contre la pandémie pouvaient également rêver d'un monde nouveau, comme tout serait différent! Rêver ensemble.

## 2. Bienheureux

Vous êtes, comme je vous l'ai dit dans la lettre que je vous ai envoyée l'an dernier<sup>33</sup>, une véritable armée invisible; vous êtes une partie fondamentale de l'humanité qui lutte pour la vie face à un système de mort. Dans ce dévouement, je vois le Seigneur qui se fait présent parmi nous pour nous donner son Royaume. Jésus, quand il nous a présenté le «protocole» par lequel nous serons jugés — cf. Mt 25 —, nous a dit que le salut consistait à prendre soin de ceux qui ont faim, des malades, des prisonniers, des étrangers, en somme, à le reconnaître et le servir dans toute l'humanité souffrante. C'est pourquoi je voudrais dire: «Heureux les affamés et assoiffés de justice, car ils seront rassasiés» (Mt 5, 6); «Heureux les artisans de paix, car ils seront appelés fils de Dieu» (Mt 5, 9).

Nous voulons que cette béatitude s'étende, imprègne et oigne tout angle et tout espace où la vie est menacée. Mais il nous arrive, en tant que peuple, que communauté, que famille et même qu'individu, de devoir affronter des situations qui nous paralysent, où l'horizon disparaît et l'égaré, la crainte, l'impuissance et l'injustice semblent s'emparer du présent. Nous constatons également des résistances face aux changements dont nous avons besoin et auxquels nous aspirons, des résistances qui sont profondes, enracinées, qui vont au-delà de nos forces et décisions. C'est ce que la doctrine sociale de l'Eglise a appelé les «structures de péché» que nous sommes appelés nous aussi à convertir et que nous ne pouvons pas ignorer au moment où nous pensons à la façon d'agir. Le changement

---

<sup>32</sup> «Le virus de la faim se multiplie», rapport d'Oxfam du 9 juillet 2021, basé sur le Global Report on Food Crises (GRFC) du Programme alimentaire mondial des Nations unies.

<sup>33</sup> *Lettre aux mouvements populaires*, 12 avril 2020.

personnel est nécessaire, mais il est également indispensable d'adapter nos modèles socio-économiques afin qu'ils revêtent un visage humain, car de nombreux modèles l'ont perdu. Et en pensant à ces situations, je demande avec insistance. Et je commence à demander. A demander à tous. Et à tous, je veux demander au nom de Dieu.

Je veux demander, au nom de Dieu, aux grands laboratoires, qu'ils libéralisent les brevets. Qu'ils fassent un geste d'humanité et permettent à chaque pays, chaque peuple, chaque être humain, d'avoir accès au vaccin. Il y a des pays où seulement 3 ou 4% des habitants ont été vaccinés.

Je veux demander, au nom de Dieu, aux groupes financiers et aux organismes internationaux de crédit de permettre aux pays pauvres de garantir les besoins fondamentaux de leurs populations et d'effacer ces dettes si souvent contractées contre les intérêts de ces mêmes populations.

Je veux demander, au nom de Dieu, aux grandes entreprises d'extraction — minières, pétrolières —, forestières, immobilières et agroalimentaires d'arrêter de détruire les forêts, les zones humides et les montagnes, d'arrêter de polluer les rivières et les mers, d'arrêter d'intoxiquer les gens et les aliments.

Je veux demander, au nom de Dieu, aux grandes entreprises alimentaires de cesser d'imposer des structures monopolistiques de production et de distribution qui gonflent les prix et finissent par garder pour elles le pain de ceux qui ont faim.

Je veux demander, au nom de Dieu, aux fabricants et aux trafiquants d'armes de cesser totalement leurs activités, qui fomentent la violence et la guerre, souvent dans le cadre de jeux géopolitiques dont le coût se chiffre en millions de vies et de déplacements.

Je veux demander, au nom de Dieu, aux géants de la technologie de cesser d'exploiter la fragilité humaine, les vulnérabilités des personnes, pour obtenir des gains, sans considération pour la façon dont augmentent les discours de haine, le grooming [harcèlement des mineurs en ligne], les fake news, les théories de complot, la manipulation politique.

Je veux demander, au nom de Dieu, aux géants des télécommunications de libéraliser l'accès aux contenus éducatifs et l'échange avec les enseignants à travers internet, afin que les enfants pauvres puissent recevoir une éducation dans des situations de quarantaine.

Je veux demander, au nom de Dieu, aux moyens de communication de mettre fin à la logique de la post-vérité, de la désinformation, de la diffamation, de la calomnie et de cette attirance malade pour le scandale et ce qui est louche; qu'ils cherchent à contribuer à la fraternité humaine et à l'empathie avec les personnes les plus blessées.

Je veux demander, au nom de Dieu, aux pays puissants de cesser les agressions, les embargos et les sanctions unilatérales contre tout pays, en tout lieu de la planète. Non au néo-colonialisme. Les conflits doivent être résolus dans le cadre d'organismes multilatéraux tels que les Nations unies. Nous avons déjà vu comment se terminent les interventions

unilatérales, les invasions et les occupations, même si elles sont menées avec les motifs ou sous les couvertures les plus nobles.

Ce système, avec sa logique implacable du profit, est en train d'échapper à tout contrôle humain. Il est temps de freiner la locomotive, une locomotive hors de contrôle qui nous conduit vers l'abîme. Il est encore temps.

Aux gouvernements en général, et aux responsables politiques de tous les partis, je demande, avec les pauvres de la Terre, de représenter leur peuple et d'œuvrer pour le bien commun. Je veux leur demander le courage de regarder leurs peuples, de regarder les gens dans les yeux, et le courage de savoir que le bien d'un peuple est de loin supérieur à un accord entre les parties (cf. Exhort. ap. *Evangelii gaudium*, n. 218). Qu'ils évitent d'écouter uniquement les élites économiques qui sont si souvent le porte-parole d'idéologies superficielles qui éludent les véritables questions de l'humanité. Qu'ils soient au service des peuples qui demandent une terre, une maison, un travail et une bonne vie. Cette «bonne vie» aborigène qui n'est pas une «douce vie» ou un «doux farniente», non. Cette bonne vie humaine qui nous met en harmonie avec toute l'humanité, avec toute la création.

Je veux demander également à nous tous, chefs religieux, de ne jamais utiliser le nom de Dieu pour fomenter des guerres ou des coups d'Etat. Nous sommes aux côtés des peuples, des travailleurs, des humbles, et nous luttons avec eux afin que le développement humain intégral soit une réalité. Jetons des ponts d'amour afin que la voix de la périphérie, avec ses pleurs mais également avec son chant et sa joie, ne provoque jamais la peur, mais une empathie dans le reste de la société.

C'est ce que je demande avec insistance.

Il est nécessaire que nous affrontions ensemble les discours populistes d'intolérance, de xénophobie, d'aporophobie — qui est la haine des pauvres — ainsi que tous ceux qui nous conduisent à l'indifférence, à la méritocratie, ces discours n'ont servi qu'à diviser nos peuples et à miner et neutraliser notre capacité poétique, la capacité de rêver ensemble.

### **3. Rêvons ensemble!**

Sœurs et frères, rêvons ensemble! Et puisque je vous demande cela, avec vous, à vos côtés, je veux également vous transmettre certaines réflexions sur l'avenir que nous devons construire et rêver. J'ai dit réflexions, mais il faudrait sans doute dire rêves, parce qu'en ce moment, le cerveau et les mains ne suffisent pas, nous avons besoin aussi du cœur et de l'imagination: nous avons besoin de rêver pour ne pas revenir en arrière. Nous avons besoin d'utiliser la faculté si excellente de l'être humain qu'est l'imagination, ce lieu où l'intelligence, l'intuition, l'expérience, la mémoire historique se rencontrent pour créer, composer, s'aventurer et risquer. Rêvons ensemble, parce que ce sont précisément les rêves de liberté et d'égalité, de justice et de dignité, les rêves de fraternité qui améliorent le monde. Et je suis convaincu que c'est à travers ces rêves que passe le rêve de Dieu pour nous tous, qui sommes ses fils.

Rêvons ensemble, rêvez entre vous, rêvez avec les autres. Sachez que vous êtes appelés à participer aux grands processus de changement, comme je vous l'ai dit en Bolivie: «L'avenir

de l'humanité est en grande partie entre vos mains, dans votre capacité à organiser, promouvoir des alternatives créatives» (*Discours aux mouvements populaires*, Santa Cruz de la Sierra, 9 juillet 2015). Il est entre vos mains.

«Mais ce sont des choses impossibles à réaliser», diront certains. Oui, mais elles ont la capacité de nous mettre en mouvement, de nous mettre en chemin. Et c'est précisément là que réside toute votre force, toute votre valeur. Parce que vous êtes capables d'aller au-delà des auto-justifications myopes et des conventionnalismes humains qui ne font que continuer à justifier les choses dans leur état actuel. Rêvez! Rêvez ensemble. Ne tombez pas dans cette résignation dure et perdante... Le Tango l'exprime bien: «Allez, tout va bien! De toute façon, c'est la même chose. On se rencontrera en enfer!». Non, non, s'il vous plaît, ne tombez pas dans ce piège. Les rêves sont toujours dangereux même s'ils défendent le statu quo, parce qu'ils remettent en question la paralysie que l'égoïsme du fort et le conformisme du faible veulent imposer. Et ici, il y a une sorte de pacte non-dit, mais inconscient: celui entre l'égoïsme des forts et le conformisme des faibles. Mais cela ne peut pas fonctionner ainsi. Les rêves transcendent les limites étroites qui nous sont imposées et nous proposent de nouveaux mondes possibles. Et je ne parle pas de basses rêveries qui confondent le bien vivre avec le divertissement, qui n'est rien d'autre que passer le temps pour remplir le vide de sens et rester ainsi à la merci de la première idéologie venue. Non, ce n'est pas cela, c'est plutôt rêver la bonne vie en harmonie avec toute l'humanité et la création.

Mais quel est l'un des dangers les plus grands que nous devons affronter aujourd'hui? Dans ma vie — je n'ai plus quinze ans j'ai une certaine expérience — j'ai pu me rendre compte que l'on ne sort jamais pareils d'une crise. Nous ne sortirons pas pareils de cette crise de la pandémie: nous en sortirons meilleurs ou nous en sortirons pires, mais pas comme avant.

Et aujourd'hui, nous devons affronter ensemble, toujours ensemble, cette question: «Comment sortirons-nous de cette crise? Meilleurs ou pires? Bien sûr, nous voulons en sortir meilleurs, mais pour cela nous devons rompre les liens de ce qui est facile et de l'acceptation passive du «il n'y a pas d'alternative», de «c'est le seul système possible», cette résignation qui nous anéantit, qui nous conduit à nous réfugier uniquement dans le «sauve qui peut». Et pour cela, il faut rêver. Je suis préoccupé par le fait que, alors que nous sommes encore paralysés, il y a déjà des projets lancés pour réarmer la même structure socio-économique qu'avant. Choisissons le chemin difficile, sortons-en meilleurs.

Dans Fratelli tutti, j'ai utilisé la parabole du Bon Samaritain comme la représentation la plus claire de ce choix engagé dans l'Évangile. Un ami me disait que la figure du Bon Samaritain est associé par une certaine industrie culturelle à un personnage à moitié idiot. C'est la distorsion que provoque l'hédonisme dépressif par lequel on veut neutraliser la force-transformatrice des peuples, et en particulier de la jeunesse.

Savez-vous ce qui me vient à l'esprit à présent, avec les mouvements populaires quand je pense au Bon Samaritain? Les protestations pour la mort de George Floyd. Il est clair que ce type de réaction contre l'injustice sociale, raciale ou sexiste peut être manipulé ou instrumentalisé par des machinations politiques ou des choses de ce genre; mais l'essentiel est que là, dans cette manifestation contre cette mort, il y a le «samaritain collectif» (qui n'était absolument pas idiot!). Ce mouvement ne passa pas son chemin, quand il vit la

blesse de la dignité humaine frappée par un tel abus de pouvoir. Les mouvements populaires sont non seulement des poètes sociaux, mais des «samaritains collectifs».

Dans ces processus, il y a de nombreux jeunes que je ressens comme une espérance...; mais il y a de nombreux autres jeunes qui sont tristes, qui, pour sentir quelque chose dans ce monde, ont peut-être besoin d'avoir recours aux consolations à bon marché qu'offre le système con-sumériste et anesthésiant. Et d'autres — c'est triste — choisissent précisément de sortir du système. Les statistiques de suicides de jeunes ne sont pas publiées dans leur entière réalité. Ce que vous faites est très important, mais il est également important que vous réussissiez à contaminer les générations présentes et futures avec ce qui fait vibrer votre cœur. En cela, vous avez un double travail ou res-ponsabilité. Rester attentifs, comme le Bon Samaritain, à tous ceux qui sont blessés le long de la route, mais dans le même temps, faire en sorte que beaucoup plus de personnes rejoignent cette attitude: les pauvres et les opprimés de la terre le méritent, et notre maison commune nous le demande.

Je voudrais offrir certaines pistes. La Doctrine sociale de l'Eglise ne contient pas toutes les réponses, mais elle possède certains principes qui peuvent aider ce chemin à concrétiser les réponses et aider tant les chrétiens que les non-chrétiens. Je suis parfois surpris de voir qu'à chaque fois que je parle de ces principes, certains s'étonnent, et le Pape est alors catalogué à travers toute une série d'adjectifs que l'on utilise pour réduire toute réflexion à une simple qualification dénigrante. Cela ne me met pas en colère, mais cela m'attriste. Cela fait partie de la trame de la post-vérité qui cherche à annihiler toute recherche humaniste alternative à la mondialisation capitaliste; cela fait partie de la culture du rejet et cela fait partie du paradigme technocratique.

Les principes que j'expose sont mesurés, humains, chrétiens, établis dans le Compendium préparé par l'ancien Conseil pontifical «justice et paix»<sup>34</sup>. C'est un petit manuel de la Doctrine sociale de l'Eglise. Et parfois, quand les Papes, que ce soit moi, Benoît, ou Jean-Paul II, disons quelque chose, il y a des gens qui s'étonnent: «Mais où a-t-il pris cela?». C'est la doctrine traditionnelle de l'Eglise. Il y a beaucoup d'ignorance à propos de cela. Les principes que j'expose figurent dans ce livre, au chapitre quatre. Je voudrais éclaircir une chose: ils sont inscrits dans ce Compendium, et ce Compendium a été voulu par saint Jean-Paul II. Je vous recommande, et je recommande à tous les responsables sociaux, syndicaux, religieux, politiques et chefs d'entreprise de le lire.

Dans le chapitre quatre de ce document, nous trouvons des principes tels que l'option préférentielle pour les pauvres, la destination universelle des biens, la solidarité, la subsidiarité, la participation, le bien commun, qui sont des médiations concrètes pour réaliser au niveau social et culturel la Bonne Nouvelle de l'Evangile. Et je suis triste que cela dérange certains frères de l'Eglise si nous rappelons ces orientations qui appartiennent à toute la tradition de l'Eglise. Mais le Pape ne peut manquer de rappeler cette doctrine, même si très souvent, elle gêne les gens, parce que ce n'est pas le Pape qui est en jeu, mais l'Evangile.

Et dans ce contexte, je voudrais reprendre brièvement certains principes sur lesquels nous comptons pour mener notre mission. J'en mentionnerai deux ou trois, pas plus. L'un deux

---

<sup>34</sup> Dicastère pour le service du développement humain intégral, *Compendium de la doctrine sociale de l'Eglise*, 2004.

est le principe de solidarité. La solidarité pas seulement comme vertu morale, mais comme principe social, un principe qui cherche à affronter les systèmes injustes dans le but de construire une culture de la solidarité qui exprime — dit littéralement le Compendium — «la détermination ferme et persévérante de travailler pour le bien commun» (n. 193).

Un autre principe est celui de stimuler et de promouvoir la participation et la subsidiarité entre les mouvements et entre les peuples, capable de limiter tout schéma autoritaire, tout collectivisme forcé ou tout schéma centré sur l'Etat. On ne peut utiliser le bien commun comme excuse pour écraser l'initiative privée, l'identité locale ou les projets communautaires. C'est pourquoi ces principes promeuvent une économie et une politique qui reconnaissent le rôle des mouvements populaires «de la famille, des groupes, des associations, des réalités territoriales locales, bref de toutes les expressions associatives de type économique, social, culturel, sportif, récréatif, professionnel, politique, auxquelles les personnes donnent spontanément vie et qui rendent possible leur croissance sociale effective». C'est ce que dit le numéro 185 du Compendium.

Comme vous le voyez, chers frères, ce sont des principes équilibrés et bien établis dans la Doctrine sociale de l'Eglise. Avec ces deux principes, je crois que nous pouvons accomplir le prochain pas du rêve à l'action. Parce qu'il est temps d'agir.

#### **4. Temps d'agir**

On me dit souvent: «Père, nous sommes d'accord, mais concrètement, que devons-nous faire?». Je n'ai pas la réponse, c'est pourquoi nous devons rêver ensemble et la trouver ensemble. Toutefois, il y a des mesures concrètes qui peuvent peut-être permettre des changements significatifs. Ce sont des mesures qui se trouvent dans vos documents, dans vos interventions, et dont j'ai tenu beaucoup compte, sur lesquelles j'ai médité et j'ai consulté des experts. Au cours de rencontres passées, nous avons parlé de l'intégration urbaine, de l'agriculture familiale, de l'économie populaire. A celles-ci, qui exigent encore de continuer à travailler ensemble pour les concrétiser, je voudrais en ajouter deux autres: le salaire universel et la réduction de la journée de travail.

Un revenu minimum (RMU) ou salaire universel, afin que chaque personne dans ce monde puisse accéder aux biens les plus élémentaires de la vie. Il est juste de lutter pour une distribution humaine de ces ressources. Et c'est le devoir des gouvernements d'établir des programmes fiscaux et de redistribution pour que la richesse d'une partie soit partagée avec égalité, sans que cela présuppose un poids insurmontable, surtout pour la classe moyenne — généralement, quand il y a ces conflits, c'est généralement celle qui souffre le plus —. N'oublions pas que les grandes fortunes d'aujourd'hui sont le fruit du travail, de la recherche scientifique et de l'innovation technique de milliers d'hommes et de femmes pendant plusieurs générations.

La réduction de la journée de travail est une autre possibilité. Le revenu minimum est une possibilité, l'autre est la réduction de la journée de travail. Et il faut l'analyser sérieusement. Au XIXe siècle, les ouvriers travaillaient douze, quatorze, seize heures par jour. Quand ils ont réussi à obtenir la journée de huit heures, rien ne s'écroula, comme l'avaient prédit en revanche certains secteurs. Alors — j'insiste — travailler moins afin que davantage de personnes aient accès au marché du travail est un aspect que nous devons explorer avec



une certaine urgence. Il ne peut y avoir de nombreuses personnes qui souffrent par excès de travail et beaucoup d'autres qui souffrent par manque de travail.

Je pense que ce sont des mesures nécessaires, mais naturellement pas suffisantes. Elles ne résolvent pas le problème de fond, et ne garantissent pas non plus l'accès à la terre, au toit et au travail dans la quantité et la qualité que méritent les agriculteurs sans terre, les familles sans un toit sûr et les travailleurs précaires. Elles ne résoudront pas non plus les immenses défis environnementaux que nous devons affronter. Mais j'ai voulu les mentionner parce que ce sont des mesures possibles qui marqueraient un changement de cap positif.

Il est bon de savoir que nous ne sommes pas seuls dans cela. Les Nations unies ont cherché à établir certains buts à travers les objectifs de développement durable (ODD), mais malheureusement pas connus de nos peuples et des périphéries; et cela nous rappelle l'importance de partager et d'impliquer tout le monde dans cette recherche commune.

Sœurs et frères, je suis convaincu que le monde se voit plus clairement à partir des périphéries. Il faut écouter les périphéries, leur ouvrir les portes et leur permettre de participer. La souffrance du monde se comprend mieux aux côtés de ceux qui souffrent. Dans mon expérience, je vois que les personnes, hommes et femmes, qui ont subi dans leur chair l'injustice, l'inégalité, l'abus de pouvoir, les privations, la xénophobie comprennent mieux ce que vivent les autres et ils sont capables de les aider à ouvrir, de façon réaliste, des voies d'espérance. Comme il est important que votre voix soit écoutée et représentée dans tous les lieux où l'on prend des décisions! L'offrir comme collaboration, l'offrir comme la certitude morale de ce qu'il faut faire. Efforcez-vous de faire entendre votre voix, et également en ces lieux, s'il vous plaît, ne vous laissez pas mettre dans une case et ne vous laissez pas corrompre. Deux mots qui ont une signification très importante, dont je ne parlerai pas ici.

Réaffirmons l'engagement que nous avons pris en Bolivie: placer l'économie au service des peuples pour construire une paix durable, fondée sur la justice sociale et sur la sauvegarde de la maison commune. Continuez à faire avancer votre agenda de terre, toit et travail. Continuer à rêver ensemble. Et merci, merci vraiment, parce que vous me laissez rêver avec vous.

Demandons à Dieu de déverser ses bénédictions sur nos rêves. Ne perdons pas les espérances. Rappelons-nous la promesse que Jésus a faite à ses disciples: «Je serai toujours avec vous» (cf. Mt 28, 20); et, en la rappelant, je veux vous dire que moi aussi je serai avec vous. L'important est que vous soyez conscients qu'Il est avec vous. Merci!

## Message du Saint Père à l'occasion du Xème anniversaire d'*Evangelii Gaudium*

24 novembre 2023

Je remercie le dicastère pour le développement humain intégral d'avoir organisé ce symposium de réflexion sur *Evangelii gaudium* à dix ans de sa publication.

A cette occasion, je m'étais adressé aux chrétiens pour les inviter à une nouvelle étape dans l'annonce de l'Évangile. J'ai proposé de retrouver la joie missionnaire des premiers chrétiens, «pleins de courage, infatigables dans l'annonce, et capables d'une grande résistance active»<sup>35</sup>, même dans des circonstances qui, certes, «n'étaient pas favorables à l'annonce de l'Évangile, ni à la lutte pour la justice, ni à la défense de la dignité humaine»<sup>36</sup>. Ils furent diffamés, persécutés, torturés, assassinés... et pourtant, au lieu de s'enfermer, c'était le paradigme d'une Église en sortie, qui «sorte pour annoncer l'Évangile à tous, en tous lieux, en toutes occasions, sans hésitation, sans répulsion et sans peur. La joie de l'Évangile est pour tout le peuple, personne ne peut en être exclu»<sup>37</sup>.

A notre époque aussi, il existe des difficultés, moins explicites mais peut-être plus insidieuses. Comme elles ne sont pas si visibles, elles opèrent comme une anesthésie ou comme le monoxyde de carbone des vieux poêles qui tuent silencieusement. «A tous les moments de l'histoire, la fragilité humaine est présente, ainsi que la recherche malade de soi-même, l'égoïsme confortable et, en définitive, la concupiscence qui nous guette tous. Cela arrive toujours, sous une forme ou sous une autre»<sup>38</sup>.

L'annonce de l'Évangile dans le monde d'aujourd'hui requiert toujours de nous «une résistance prophétique, comme alternative culturelle, contre l'individualisme hédoniste païen»<sup>39</sup>, comme celle des Pères de l'Église, une résistance face à un système qui tue, exclut, détruit la dignité humaine; une résistance face à une mentalité qui isole, aliène, enferme la vie intérieure dans ses propres intérêts, nous éloigne du prochain, nous éloigne de Dieu.

Dans *Evangelii gaudium*, j'ai voulu montrer clairement, qu'appelés à avoir «les mêmes sentiments que Jésus Christ», notre mission d'évangélisation et notre vie chrétienne «ne peuvent ignorer les pauvres»<sup>40</sup>. «Tout le chemin de notre rédemption est marqué par les pauvres. Ce salut est venu jusqu'à nous à travers le "oui" d'une humble jeune fille d'un petit village perdu dans la périphérie d'un grand empire. Le Sauveur est né dans une mangeoire, parmi les animaux, comme cela arrivait pour les enfants des plus pauvres; il a été présenté au temple avec deux colombes, l'offrande de ceux qui ne pouvaient pas se permettre de payer un agneau (cf. Lc 2, 24 ; Lv 5, 7); il a grandi dans une maison de simples travailleurs et a travaillé de ses mains pour gagner son pain. Quand il commença à annoncer le

---

<sup>35</sup> Exhortation apostolique *Evangelii gaudium* (24 novembre 2013), n. 263.

<sup>36</sup> Ibid.

<sup>37</sup> Ibid , n. 24.

<sup>38</sup> Ibid , n. 263.

<sup>39</sup> Ibid , n. 193.

<sup>40</sup> Ibid , n. 197.

Royaume, des foules de déshérités le suivaient, et ainsi il manifesta ce que lui-même avait dit: "L'Esprit du Seigneur est sur moi, parce qu'il m'a consacré par l'onction, pour porter la bonne nouvelle aux pauvres" (Lc 4, 18). A ceux qui étaient accablés par la souffrance, opprimés par la pauvreté, il assura que Dieu les portait dans son cœur: "Heureux, vous les pauvres, car le Royaume de Dieu est à vous" (Lc 6, 20); il s'est identifié à eux: "J'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger", enseignant que la miséricorde envers eux est la clef du ciel (cf. Mt 25, 35s)<sup>41</sup>.

«C'est un message si clair, si direct, si simple et éloquent qu'aucune herméneutique ecclésiale n'a le droit de le relativiser»<sup>42</sup>, parce que notre salut est aussi en jeu. C'est pourquoi le Pape ne peut pas ne pas mettre les pauvres au centre. Ce n'est pas de la politique, ni de la sociologie, ni de l'idéologie, c'est purement et simplement l'exigence de l'Évangile. Les implications pratiques que ce principe non négociable peut avoir pour chaque contexte, société, personne et institution — dans les organismes internationaux et les gouvernements, dans les syndicats et les mouvements populaires, dans les entreprises et les institutions financières, chez les hommes politiques, les juges et les médias — peuvent et doivent varier, mais personne ne peut se soustraire ou s'excuser de la dette d'amour que tout chrétien — et j'ose dire, tout être humain — a envers les pauvres.

L'Église peut trouver dans les pauvres le vent qui ravive la flamme d'une ferveur déclinante, comme ce liquide épais avec lequel les anciens prêtres du temps de Néhémie ravivaient le feu de l'autel après l'exil pour qu'il brille comme «un grand brasier qui suscite l'admiration de tout le monde»<sup>43</sup>. Dans l'amour actif que nous leur devons se trouve le remède «au grand risque du monde d'aujourd'hui, avec son offre de con-sommation multiple et écrasante, est une tristesse individualiste qui vient du cœur bien installé et avare, de la recherche malade de plaisirs superficiels, de la conscience isolée»<sup>44</sup>.

Dans *Evangelii gaudium*, sans prétendre au monopole de l'interprétation de la réalité sociale, j'ai affirmé que pour résoudre radicalement les problèmes des pauvres, condition nécessaire pour résoudre tout autre problème car l'iniquité est à la racine des maux sociaux, nous avons besoin d'un changement profond de mentalités et de structures. Je voudrais me référer brièvement à ces deux aspects en reprenant quelques paragraphes de l'exhortation.

### **Une nouvelle mentalité**

«Il demande de créer une nouvelle mentalité qui pense en termes de communauté, de priorité de la vie de tous sur l'appropriation des biens par quelques-uns»<sup>45</sup>.

«La solidarité est une réaction spontanée de celui qui reconnaît la fonction sociale de la propriété et la destination universelle des biens comme réalités antérieures à la propriété privée. La possession privée des biens se justifie pour les garder et les accroître de manière à ce qu'ils servent mieux le bien commun, c'est pourquoi la solidarité doit être vécue comme la décision de rendre au pauvre ce qui lui revient. Ces convictions et pratiques de solidarité, quand elles prennent chair, ouvrent la route à d'autres transformations structurelles et les

---

<sup>41</sup> Ibid, n. 197.

<sup>42</sup> Ibid, n. 194.

<sup>43</sup> 2 Mac 1, 22.

<sup>44</sup> Exhortation apostolique *Evangelii gaudium* (24 novembre 2013), n. 2.

<sup>45</sup> Ibid, n. 188.

rendent possibles. Un changement des structures qui ne génère pas de nouvelles convictions et attitudes fera que ces mêmes structures tôt ou tard deviendront corrompues, pesantes et inefficaces»<sup>46</sup>.

«Parfois il s'agit d'écouter le cri de peuples entiers, des peuples les plus pauvres de la terre, parce que "la paix se fonde non seulement sur le respect des droits de l'homme mais aussi sur celui des droits des peuples". Il est à déplorer que même les droits humains puissent être utilisés comme justification d'une défense exagérée des droits individuels ou des droits des peuples les plus riches. Respectant l'indépendance et la culture de chaque nation, il faut rappeler toujours que la planète appartient à toute l'humanité et est pour toute l'humanité, et que le seul fait d'être nés en un lieu avec moins de ressources ou moins de développement ne justifie pas que des personnes vivent dans une moindre dignité. Il faut répéter que "les plus favorisés doivent renoncer à certains de leurs droits, pour mettre avec une plus grande libéralité leurs biens au service des autres". Pour parler de manière correcte de nos droits, il faut élargir le regard et ouvrir les oreilles au cri des autres peuples et des autres régions de notre pays. Nous avons besoin de grandir dans une solidarité qui "doit permettre à tous les peuples de devenir eux-mêmes les artisans de leur destin", de même que "chaque homme est appelé à se développer"»<sup>47</sup>.

### **Nouvelles structures sociales**

Les nouvelles structures, fondées sur cette nouvelle mentalité, doivent renoncer «à l'autonomie absolue des marchés et à la spéculation financière, en attaquant les causes structurelles de la disparité sociale»<sup>48</sup>.

«La dignité de chaque personne humaine et le bien commun sont des questions qui devraient structurer toute la politique économique, or parfois elles semblent être des appendices ajoutés de l'extérieur pour compléter un discours politique sans perspectives ni programmes d'un vrai développement intégral. Beaucoup de paroles dérangent dans ce système! C'est gênant de parler d'éthique, c'est gênant de parler de solidarité mondiale, c'est gênant de parler de distribution des biens, c'est gênant de parler de défendre les emplois, c'est gênant de parler de la dignité des faibles, c'est gênant de parler d'un Dieu qui exige un engagement pour la justice. D'autres fois, il arrive que ces paroles deviennent objet d'une manipulation opportuniste qui les déshonore. La commode indifférence à ces questions rend notre vie et nos paroles vides de toute signification. La vocation d'entrepreneur est un noble travail, il doit se laisser toujours interroger par un sens plus large de la vie ; ceci lui permet de servir vraiment le bien commun, par ses efforts de multiplier et rendre plus accessibles à tous les biens de ce monde»<sup>49</sup>.

«Nous ne pouvons plus avoir confiance dans les forces aveugles et dans la main invisible du marché. La croissance dans l'équité exige quelque chose de plus que la croissance économique, bien qu'elle la suppose; elle demande des décisions, des programmes, des mécanismes et des processus spécifiquement orientés vers une meilleure distribution des revenus, la création d'opportunités d'emplois, une promotion intégrale des pauvres qui

---

<sup>46</sup> Ibid , n. 189.

<sup>47</sup> Ibid , n. 190.

<sup>48</sup> Ibid , n. 202.

<sup>49</sup> Ibid , n. 203.

dépasse le simple assistanat. Loin de moi la proposition d'un populisme irresponsable, mais l'économie ne peut plus recourir à des remèdes qui sont un nouveau venin, comme lorsqu'on prétend augmenter la rentabilité en réduisant le marché du travail, mais en créant de cette façon de nouveaux exclus»<sup>50</sup>.

Si nous ne parvenons pas à ce changement de mentalité et de structures, nous sommes condamnés à voir s'aggraver la crise climatique, sanitaire, migratoire et plus particulièrement la violence et les guerres, mettant en péril l'ensemble de la famille humaine, pauvres et non pauvres, intégrés et exclus, parce que «nous sommes tous dans la même barque et nous sommes appelés à ramer ensemble».

Dans *Evangelii gaudium*, j'ai tenté de mettre en garde contre cela:

«De nos jours, de toutes parts on demande une plus grande sécurité. Mais, tant que ne s'éliminent pas l'exclusion sociale et la disparité sociale, dans la société et entre les divers peuples, il sera impossible d'éradiquer la violence. On accuse les pauvres et les populations les plus pauvres de la violence, mais, sans égalité de chances, les différentes formes d'agression et de guerre trouveront un terrain fertile qui tôt ou tard provoquera l'explosion. Quand la société — locale, nationale ou mondiale — abandonne dans la périphérie une partie d'elle-même, il n'y a ni programmes politiques, ni forces de l'ordre ou d'intelligence qui puissent assurer sans fin la tranquillité. Cela n'arrive pas seulement parce que la disparité sociale provoque la réaction violente de ceux qui sont exclus du système, mais parce que le système social et économique est injuste à sa racine. De même que le bien tend à se communiquer, de même le mal auquel on consent, c'est-à-dire l'injustice, tend à répandre sa force nuisible et à démolir silencieusement les bases de tout système politique et social, quelle que soit sa solidité. Si toute action a des conséquences, un mal niché dans les structures d'une société comporte toujours un potentiel de dissolution et de mort. C'est le mal cristallisé dans les structures sociales injustes, dont on ne peut pas attendre un avenir meilleur. Nous sommes loin de ce qu'on appelle la "fin de l'histoire", puisque les conditions d'un développement durable et pacifique ne sont pas encore adéquatement implantées et réalisées»<sup>51</sup>.

«Les mécanismes de l'économie actuelle promeuvent une exagération de la consommation, mais il résulte que l'esprit de consommation effréné, uni à la disparité sociale, dégrade doublement le tissu social. De cette manière, la disparité sociale engendre tôt ou tard une violence que la course aux armements ne résout ni résoudra jamais. Elle sert seulement à chercher à tromper ceux qui réclament une plus grande sécurité, comme si aujourd'hui nous ne savions pas que les armes et la répression violente, au lieu d'apporter des solutions, créent des conflits nouveaux et pires. Certains se satisfont simplement en accusant les pauvres et les pays pauvres de leurs maux, avec des généralisations indues, et prétendent trouver la solution dans une "éducation" qui les rassure et les transforme en êtres apprivoisés et inoffensifs. Cela devient encore plus irritant si ceux qui sont exclus voient croître ce cancer social qui est la corruption profondément enracinée dans de nombreux pays — dans les gouvernements, dans l'entreprise et dans les institutions — quelle que soit l'idéologie politique des gouvernants»<sup>52</sup>.

---

<sup>50</sup> Ibid , n. 204.

<sup>51</sup> bid , n. 59.

<sup>52</sup> Ibid , n. 60.

De même, les crises climatiques, sanitaires et migratoires trouvent la même racine dans l'iniquité de cette économie qui tue, rejette et détruit la Terre notre sœur mère, dans la mentalité égoïste qui la soutient, auxquelles je me suis référé plus en profondeur dans *Laudato si'* . Celui qui pense qu'il peut se sauver seul, dans ce monde ou dans l'autre, se trompe.

Dix ans après la publication d'*Evangelii gaudium*, nous réaffirmons que ce n'est qu'en écoutant le cri si souvent réduit au silence de la terre et des pauvres que nous pourrons accomplir notre mission d'évangélisation, vivre la vie que Jésus nous propose et contribuer à résoudre les graves problèmes de l'humanité.

Je vous remercie à nouveau pour ce symposium.

Merci pour ce que vous faites. Je vous bénis et vous accompagne par la prière. Et vous, s'il vous plaît, n'oubliez pas de prier pour moi.

François

## **Autres documents de la pensée sociale du Pape François**

### Quelques éléments de l'Exhortation Apostolique *Evangelii Gaudium* (2013)

52. L'humanité vit en ce moment un tournant historique que nous pouvons voir dans les progrès qui se produisent dans différents domaines. On doit louer les succès qui contribuent au bien-être des personnes, par exemple dans le cadre de la santé, de l'éducation et de la communication. Nous ne pouvons cependant pas oublier que la plus grande partie des hommes et des femmes de notre temps vivent une précarité quotidienne, aux conséquences funestes. Certaines pathologies augmentent. La crainte et la désespérance s'emparent du cœur de nombreuses personnes, jusque dans les pays dits riches. Fréquemment, la joie de vivre s'éteint, le manque de respect et la violence augmentent, la disparité sociale devient toujours plus évidente. Il faut lutter pour vivre et, souvent, pour vivre avec peu de dignité. Ce changement d'époque a été causé par des bonds énormes qui, en qualité, quantité, rapidité et accumulation, se vérifient dans le progrès scientifique, dans les innovations technologiques et dans leurs rapides applications aux divers domaines de la nature et de la vie. Nous sommes à l'ère de la connaissance et de l'information, sources de nouvelles formes d'un pouvoir très souvent anonyme.

#### **Non à une économie de l'exclusion**

53. De même que le commandement de "ne pas tuer" pose une limite claire pour assurer la valeur de la vie humaine, aujourd'hui, nous devons dire "non à une économie de l'exclusion et de la disparité sociale". Une telle économie tue. Il n'est pas possible que le fait qu'une personne âgée réduite à vivre dans la rue, meure de froid ne soit pas une nouvelle, tandis que la baisse de deux points en bourse en soit une. Voilà l'exclusion. On ne peut plus tolérer le fait que la nourriture se jette, quand il y a des personnes qui souffrent de la faim. C'est la disparité sociale. Aujourd'hui, tout entre dans le jeu de la compétitivité et de la loi du plus fort, où le puissant mange le plus faible. Comme conséquence de cette situation, de grandes masses de population se voient exclues et marginalisées : sans travail, sans perspectives, sans voies de sortie. On considère l'être humain en lui-même comme un bien de consommation, qu'on peut utiliser et ensuite jeter. Nous avons mis en route la culture du "déchet" qui est même promue. Il ne s'agit plus simplement du phénomène de l'exploitation et de l'oppression, mais de quelque chose de nouveau : avec l'exclusion reste touchée, dans sa racine même, l'appartenance à la société dans laquelle on vit, du moment qu'en elle on ne se situe plus dans les bas-fonds, dans la périphérie, ou sans pouvoir, mais on est dehors. Les exclus ne sont pas des 'exploités', mais des déchets, 'des restes'.

54. Dans ce contexte, certains défendent encore les théories de la "rechute favorable", qui supposent que chaque croissance économique, favorisée par le libre marché, réussit à produire en soi une plus grande équité et inclusion sociale dans le monde. Cette opinion, qui n'a jamais été confirmée par les faits, exprime une confiance grossière et naïve dans la bonté de ceux qui détiennent le pouvoir économique et dans les mécanismes sacralisés du système économique dominant. En même temps, les exclus continuent à attendre. Pour pouvoir soutenir un style de vie qui exclut les autres, ou pour pouvoir s'enthousiasmer avec

cet idéal égoïste, on a développé une mondialisation de l'indifférence. Presque sans nous en apercevoir, nous devenons incapables d'éprouver de la compassion devant le cri de douleur des autres, nous ne pleurons plus devant le drame des autres, leur prêter attention ne nous intéresse pas, comme si tout nous était une responsabilité étrangère qui n'est pas de notre ressort. La culture du bien-être nous anesthésie et nous perdons notre calme si le marché offre quelque chose que nous n'avons pas encore acheté, tandis que toutes ces vies brisées par manque de possibilités nous semblent un simple spectacle qui ne nous trouble en aucune façon.

### **Non à la nouvelle idolâtrie de l'argent**

55. Une des causes de cette situation se trouve dans la relation que nous avons établie avec l'argent, puisque nous acceptons paisiblement sa prédominance sur nous et sur nos sociétés. La crise financière que nous traversons nous fait oublier qu'elle a à son origine une crise anthropologique profonde : la négation du primat de l'être humain ! Nous avons créé de nouvelles idoles. L'adoration de l'antique veau d'or (cf. Ex 32, 1-35) a trouvé une nouvelle et impitoyable version dans le fétichisme de l'argent et dans la dictature de l'économie sans visage et sans un but véritablement humain. La crise mondiale qui investit la finance et l'économie manifeste ses propres déséquilibres et, par-dessus tout, l'absence grave d'une orientation anthropologique qui réduit l'être humain à un seul de ses besoins : la consommation.

56. Alors que les gains d'un petit nombre s'accroissent exponentiellement, ceux de la majorité se situent d'une façon toujours plus éloignée du bien-être de cette heureuse minorité. Ce déséquilibre procède d'idéologies qui défendent l'autonomie absolue des marchés et la spéculation financière. Par conséquent, ils nient le droit de contrôle des États chargés de veiller à la préservation du bien commun. Une nouvelle tyrannie invisible s'instaure, parfois virtuelle, qui impose ses lois et ses règles, de façon unilatérale et implacable. De plus, la dette et ses intérêts éloignent les pays des possibilités praticables par leur économie et les citoyens de leur pouvoir d'achat réel. S'ajoutent à tout cela une corruption ramifiée et une évasion fiscale égoïste qui ont atteint des dimensions mondiales. L'appétit du pouvoir et de l'avoir ne connaît pas de limites. Dans ce système, qui tend à tout phagocytter dans le but d'accroître les bénéfices, tout ce qui est fragile, comme l'environnement, reste sans défense par rapport aux intérêts du marché divinisé, transformés en règle absolue.

### **Non à l'argent qui gouverne au lieu de servir**

57. Derrière ce comportement se cachent le refus de l'éthique et le refus de Dieu. Habituellement, on regarde l'éthique avec un certain mépris narquois. On la considère contreproductive, trop humaine, parce qu'elle relativise l'argent et le pouvoir. On la perçoit comme une menace, puisqu'elle condamne la manipulation et la dégradation de la personne. En définitive, l'éthique renvoie à un Dieu qui attend une réponse exigeante, qui se situe hors des catégories du marché. Pour celles-ci, si elles sont absolutisées, Dieu est incontrôlable, non-manipulable, voire dangereux, parce qu'il appelle l'être humain à sa pleine réalisation et à l'indépendance de toute sorte d'esclavage. L'éthique – une éthique non idéologisée – permet de créer un équilibre et un ordre social plus humain. En ce sens, j'exhorte les experts financiers et les gouvernants des différents pays à considérer les



paroles d'un sage de l'antiquité : « Ne pas faire participer les pauvres à ses propres biens, c'est les voler et leur enlever la vie. Ce ne sont pas nos biens que nous détenons, mais les leurs ». <sup>53</sup>

58. Une réforme financière qui n'ignore pas l'éthique demanderait un changement vigoureux d'attitude de la part des dirigeants politiques, que j'exhorte à affronter ce défi avec détermination et avec clairvoyance, sans ignorer, naturellement, la spécificité de chaque contexte. L'argent doit servir et non pas gouverner ! Le Pape aime tout le monde, riches et pauvres, mais il a le devoir, au nom du Christ, de rappeler que les riches doivent aider les pauvres, les respecter et les promouvoir. Je vous exhorte à la solidarité désintéressée et à un retour de l'économie et de la finance à une éthique en faveur de l'être humain.

### **Non à la disparité sociale qui engendre la violence**

59. De nos jours, de toutes parts on demande une plus grande sécurité. Mais, tant que ne s'éliminent pas l'exclusion sociale et la disparité sociale, dans la société et entre les divers peuples, il sera impossible d'éradiquer la violence. On accuse les pauvres et les populations les plus pauvres de la violence, mais, sans égalité de chances, les différentes formes d'agression et de guerre trouveront un terrain fertile qui tôt ou tard provoquera l'explosion. Quand la société – locale, nationale ou mondiale – abandonne dans la périphérie une partie d'elle-même, il n'y a ni programmes politiques, ni forces de l'ordre ou d'intelligence qui puissent assurer sans fin la tranquillité. Cela n'arrive pas seulement parce que la disparité sociale provoque la réaction violente de ceux qui sont exclus du système, mais parce que le système social et économique est injuste à sa racine. De même que le bien tend à se communiquer, de même le mal auquel on consent, c'est-à-dire l'injustice, tend à répandre sa force nuisible et à démolir silencieusement les bases de tout système politique et social, quelle que soit sa solidité. Si toute action a des conséquences, un mal niché dans les structures d'une société comporte toujours un potentiel de dissolution et de mort. C'est le mal cristallisé dans les structures sociales injustes, dont on ne peut pas attendre un avenir meilleur. Nous sommes loin de ce qu'on appelle la "fin de l'histoire", puisque les conditions d'un développement durable et pacifique ne sont pas encore adéquatement implantées et réalisées.

60. Les mécanismes de l'économie actuelle promeuvent une exagération de la consommation, mais il résulte que l'esprit de consommation effréné, uni à la disparité sociale, dégrade doublement le tissu social. De cette manière, la disparité sociale engendre tôt ou tard une violence que la course aux armements ne résout ni résoudra jamais. Elle sert seulement à chercher à tromper ceux qui réclament une plus grande sécurité, comme si aujourd'hui nous ne savions pas que les armes et la répression violente, au lieu d'apporter des solutions, créent des conflits nouveaux et pires. Certains se satisfont simplement en accusant les pauvres et les pays pauvres de leurs maux, avec des généralisations indues, et prétendent trouver la solution dans une "éducation" qui les rassure et les transforme en êtres apprivoisés et inoffensifs. Cela devient encore plus irritant si ceux qui sont exclus voient croître ce cancer social qui est la corruption profondément enracinée dans de nombreux pays – dans les gouvernements, dans l'entreprise et dans les institutions – quelle que soit l'idéologie politique des gouvernants.

---

<sup>53</sup> Saint Jean Chrysostome, *De Lazaro Concio*, II, 6 : PG 48, 992 D.

## Homélie du Saint-Père : « Le travail est la vocation de l'homme »

*Chapelle de la Maison Sainte-Marthe (Vatican)*

*Vendredi 1er mai 2020*

«Et Dieu créa» (Gn 1, 27). Un Créateur. Il créa le monde, il créa l'homme et il donna une mission à l'homme: gérer, travailler, faire avancer la création. Et le mot travail est celui qu'utilise la Bible pour décrire cette activité de Dieu: «Dieu conclut au septième jour le travail qu'il avait fait et il chôma, après tout le travail qu'il avait fait» (Gn 2, 2). Et il confie cette activité à l'homme: "Tu dois faire cela, garder cela, cela aussi, tu dois travailler pour créer avec moi – c'est comme s'il disait ainsi – ce monde, pour qu'il aille de l'avant" (cf. Gn 2, 15.19-20). Au point que le travail n'est que la poursuite du travail de Dieu: le travail humain est la vocation de l'homme reçue de Dieu, à la fin de la création de l'univers.

Et le travail est ce qui rend l'homme semblable à Dieu, car avec le travail l'homme est créateur, il est capable de créer, de créer tant de choses ; également de créer une famille pour aller de l'avant. L'homme est un créateur et il crée avec le travail. C'est sa vocation. Et la Bible dit que «Dieu vit tout ce qu'il avait fait : cela était très bon» (Gn 1,31). C'est-à-dire que le travail possède en lui la bonté et qu'il crée l'harmonie des choses – beauté, bonté – et il concerne l'homme dans sa totalité: dans sa pensée, dans son action, dans tout. L'homme est impliqué dans le travail. C'est la première vocation de l'homme: travailler. Et cela confère sa dignité à l'homme. La dignité qui le fait ressembler à Dieu. La dignité du travail.

Une fois, dans une Caritas, à un homme qui n'avait pas de travail et qui allait chercher quelque chose pour sa famille, un employé de la Caritas [a donné quelque chose à manger] et a dit: "Au moins vous pouvez apporter du pain à la maison" – "Mais cela n'est pas assez, ce n'est pas suffisant", a été la réponse: "Je veux gagner du pain pour l'apporter à la maison". Il lui manquait la dignité, la dignité de "faire" lui-même le pain, avec son travail, et de l'apporter à la maison. La dignité du travail, qui est malheureusement tant piétinée.

Au cours de l'histoire, nous avons vu les brutalités que l'on infligeait aux esclaves: on les amenait d'Afrique en Amérique – je pense à cette histoire qui touche ma terre – et nous disons: "Que de barbarie!". Mais aujourd'hui aussi, il y a beaucoup d'esclaves, beaucoup d'hommes et de femmes qui ne sont pas libres de travailler: ils sont obligés de travailler pour survivre, rien de plus. Ils sont esclaves: les travaux forcés... Il y a des travaux forcés, injustes, mal payés et qui conduisent l'homme à vivre avec sa dignité piétinée. Ils sont très, très nombreux dans le monde. Très nombreux. Dans les journaux, il y a quelques mois, nous avons lu que dans un pays d'Asie un homme avait tué à coups de bâtons un employé qui gagnait moins d'un demi-dollar par jour, parce qu'il avait mal fait quelque chose. L'esclavage d'aujourd'hui est notre "in-dignité", parce qu'il ôte sa dignité à l'homme, à la femme, à nous tous. "Non, je travaille, moi j'ai ma dignité". Oui, mais tes frères, non. "Oui, Père, c'est vrai, mais comme c'est très loin, j'ai du mal à le comprendre. Mais ici, chez nous...". Ici aussi, chez nous. Ici, chez nous. Je pense aux travailleurs, aux journaliers, qu'on fait travailler pour une rétribution minimale et pas seulement huit heures, mais douze, quatorze heures par jour: cela arrive aujourd'hui, ici. Dans le monde entier, mais ici aussi. Je

pense à la domestique qui n'a pas une juste rétribution, qui n'a pas la sécurité sociale, qui ne verse pas pour sa retraite: cela n'arrive pas seulement en Asie. Ici aussi.

Toute injustice qui touche une personne qui travaille revient à piétiner la dignité humaine; même la dignité de celui qui commet l'injustice: le niveau baisse et on finit dans cette tension dictateur-esclave. En revanche, la vocation que nous donne Dieu est très belle: créer, re-crée, travailler. Mais on peut faire cela quand les conditions sont justes et que l'on respecte la dignité de la personne.

Aujourd'hui, nous nous unissons aux nombreux hommes et femmes, croyants et non croyants, qui commémorent la journée du travailleur, la journée du travail, pour ceux qui luttent pour avoir une justice dans le travail, pour ceux – les bons entrepreneurs – qui font accomplir le travail avec justice, même s'ils y perdent. Il y a deux mois, j'ai eu un entrepreneur au téléphone, ici, en Italie, qui me demandait de prier pour lui parce qu'il ne voulait licencier personne et il a dit cela: "Parce que licencier l'un d'eux, c'est me licencier". Cette conscience de tant de bons entrepreneurs, qui protègent les travailleurs comme si c'était leurs enfants. Prions aussi pour eux. Et demandons à saint Joseph – avec cette icône [une statue placée près de l'autel] si belle, avec les instruments de travail à la main – qu'il nous aide à lutter pour la dignité du travail, pour qu'il y ait du travail pour tous et que ce soit un travail digne. Pas un travail d'esclave. Que ce soit aujourd'hui notre prière.

## Quelques éléments de la Lettre Encyclique *Fratelli Tutti* (2020)

116. En général, les laissés-pour-compte « pratiquent la solidarité si spéciale qui existe entre ceux qui souffrent, entre les pauvres, et que notre civilisation semble avoir oublié, ou tout au moins a très envie d'oublier. La solidarité est un mot qui ne plaît pas toujours ; je dirais que parfois, nous l'avons transformé en un gros mot, on ne peut pas le prononcer ; mais c'est un mot qui exprime beaucoup plus que certains gestes de générosité ponctuels. C'est penser et agir en termes de communauté, de priorité de la vie de tous sur l'appropriation des biens de la part de certains. C'est également lutter contre les causes structurelles de la pauvreté, de l'inégalité, du manque de travail, de terre et de logement, de la négation des droits sociaux et du travail. C'est faire face aux effets destructeurs de l'Empire de l'argent. [...] La solidarité, entendue dans son sens le plus profond, est une façon de faire l'histoire et c'est ce que font les mouvements populaires ». <sup>54</sup>

118. Le monde existe pour tous, car nous tous, en tant qu'êtres humains, nous naissons sur cette terre avec la même dignité. Les différences de couleur, de religion, de capacités, de lieu de naissance, de lieu de résidence, et tant d'autres différences, ne peuvent pas être priorisées ou utilisées pour justifier les privilèges de certains sur les droits de tous. Par conséquent, en tant que communauté, nous sommes appelés à veiller à ce que chaque personne vive dans la dignité et ait des opportunités appropriées pour son développement intégral.

162. La grande question, c'est le travail. Ce qui est réellement populaire – parce qu'il contribue au bien du peuple –, c'est d'assurer à chacun la possibilité de faire germer les semences que Dieu a mises en lui, ses capacités, son sens d'initiative, ses forces. C'est la meilleure aide que l'on puisse apporter à un pauvre, c'est le meilleur chemin vers une existence digne. C'est pourquoi j'insiste sur le fait qu'« aider les pauvres avec de l'argent doit toujours être une solution provisoire pour affronter des urgences. Le grand objectif devrait toujours être de leur permettre d'avoir une vie digne par le travail ». [136] Les mécanismes de production ont beau changer, la politique ne peut pas renoncer à l'objectif de faire en sorte que l'organisation d'une société assure à chacun quelque moyen d'apporter sa contribution et ses efforts. En effet, « il n'existe pas pire pauvreté que celle qui prive du travail et de la dignité du travail ». <sup>55</sup> Dans une société réellement développée, le travail est une dimension inaliénable de la vie sociale, car il n'est pas seulement un moyen de gagner sa vie, mais aussi une voie pour l'épanouissement personnel, en vue d'établir des relations saines, de se réaliser, de partager des dons, de se sentir coresponsable de l'amélioration du monde et en définitive de vivre comme peuple.

168. Le marché à lui seul ne résout pas tout, même si, une fois encore, l'on veut nous faire croire à ce dogme de foi néolibéral. Il s'agit là d'une pensée pauvre, répétitive, qui propose toujours les mêmes recettes face à tous les défis qui se présentent. Le néolibéralisme ne fait que se reproduire lui-même, en recourant aux notions magiques de "ruissellement" ou de

---

<sup>54</sup> *Discours aux participants à la rencontre mondiale des mouvements populaires* (28 octobre 2014) : L'Osservatore Romano, éd. en langue française (6 novembre 2014), p. 4.

<sup>55</sup> *Discours au Corps diplomatique accrédité près le Saint-Siège* (12 janvier 2015) : L'Osservatore Romano, éd. en langue française (15 janvier 2015), p. 8 ; cf. *Discours aux participants à la rencontre mondiale des mouvements populaires* (28 octobre 2014) : L'Osservatore Romano, éd. en langue française (6 novembre 2014), p. 5.

“retombées” – sans les nommer – comme les seuls moyens de résoudre les problèmes sociaux. Il ne se rend pas compte que le prétendu ruissellement ne résorbe pas l’inégalité, qu’il est la source de nouvelles formes de violence qui menacent le tissu social. D’une part, une politique économique active visant à « promouvoir une économie qui favorise la diversité productive et la créativité entrepreneuriale »<sup>56</sup> s’impose, pour qu’il soit possible d’augmenter les emplois au lieu de les réduire. La spéculation financière, qui poursuit comme objectif principal le gain facile, continue de faire des ravages. D’autre part, « sans formes internes de solidarité et de confiance réciproque, le marché ne peut pleinement remplir sa fonction économique. Aujourd’hui, c’est cette confiance qui fait défaut »<sup>57</sup>. Le résultat final n’a pas correspondu aux prévisions et les recettes dogmatiques de la théorie économique dominante ont montré qu’elles n’étaient pas infaillibles. La fragilité des systèmes mondiaux face aux pandémies a mis en évidence que tout ne se résout pas avec la liberté de marché et que, outre la réhabilitation d’une politique saine qui ne soit pas soumise au diktat des finances, il faut « replacer au centre la dignité humaine et, sur ce pilier, doivent être construites les structures sociales alternatives dont nous avons besoin ».<sup>58</sup>

169. Dans certaines visions économiques étriquées et monochromatiques, il ne semble pas y avoir de place, par exemple, pour les mouvements populaires rassemblant des chômeurs, des travailleurs précaires et informels ainsi que beaucoup d’autres personnes qui n’entrent pas facilement dans les grilles préétablies. En réalité, elles génèrent plusieurs formes d’économie populaire et de production communautaire. Il faut penser à la participation sociale, politique et économique de telle manière « qu’elle [inclue] les mouvements populaires et anime les structures de gouvernement locales, nationales et internationales, avec le torrent d’énergie morale qui naît de la participation des exclus à la construction d’un avenir commun ». Et en même temps, il convient de travailler à ce que « ces mouvements, ces expériences de solidarité qui grandissent du bas, du sous-sol de la planète, confluent, soient davantage coordonnées, se rencontrent ».<sup>59</sup> Mais sans trahir leurs caractéristiques, parce que ce « sont des semeurs de changement, des promoteurs d’un processus dans lequel convergent des millions de petites et grandes actions liées de façon créative, comme dans une poésie ».<sup>60</sup> En ce sens, les “poètes sociaux” sont ceux qui travaillent, qui proposent, qui promeuvent et qui libèrent à leur manière. Grâce à eux, un développement humain intégral sera possible, qui implique que soit dépassée « cette idée de politiques sociales conçues comme une politique vers les pauvres, mais jamais avec les pauvres, jamais des pauvres, et encore moins insérée dans un projet réunissant les peuples ».<sup>61</sup> Bien qu’ils dérangent, bien que quelques “penseurs” ne sachent pas comment les classer, il faut avoir le courage de reconnaître que, sans eux, « la démocratie s’atrophie, devient un nominalisme, une formalité, perd de sa représentativité, se désincarne car elle laisse le peuple en dehors, dans sa lutte quotidienne pour la dignité, dans la construction de son destin ».<sup>62</sup>

---

<sup>56</sup> Lettre enc. *Laudato si’* (24 mai 2015), n. 129 : AAS 107 (2015), p. 899.

<sup>57</sup> Benoît XVI, Lettre enc. *Caritas in veritate* (29 juin 2009), n. 35 : AAS 101 (2009), p. 670.

<sup>58</sup> *Discours aux participants à la rencontre mondiale des mouvements populaires* (28 octobre 2014) : L’Osservatore Romano, éd. en langue française (6 novembre 2014), p. 6.

<sup>59</sup> Ibid.

<sup>60</sup> *Discours aux participants à la rencontre mondiale des mouvements populaires* (5 novembre 2016) : L’Osservatore Romano, éd. en langue française (17 novembre 2016), p. 8.

<sup>61</sup> Ibid., p. 10.

<sup>62</sup> Ibid.

## Évènement international en ligne : « The Economy of Francesco – Les jeunes, un pacte, l'avenir » : message vidéo du Saint Père

21 novembre 2020

Chers jeunes, bon après-midi !

Merci d'être là, pour tout le travail que vous avez fait, pour l'engagement de ces mois, malgré les changements de programme. Vous ne vous êtes pas découragés, au contraire, j'ai su le niveau de réflexion, la qualité, le sérieux et la responsabilité avec lesquels vous avez travaillé : vous n'avez rien négligé de ce qui vous donne la joie, de ce qui vous préoccupe, de ce qui vous indigné et de ce qui vous pousse à changer.

L'idée initiale était de nous rencontrer à Assise pour nous inspirer sur les pas de saint François. Depuis le Crucifix de saint Damien et d'autres visages – comme celui du lépreux – le Seigneur est allé à sa rencontre, l'a appelé et lui a confié une mission ; il l'a dépouillé des idoles qui l'isolaient, des perplexités qui le paralysaient et le renfermaient dans la faiblesse habituelle du "on a toujours fait comme ça" – c'est une faiblesse ! – ou de la tristesse douceâtre et insatisfaite de ceux qui vivent seulement pour eux-mêmes, et il lui a donné la capacité d'entonner un chant de louange, expression de joie, de liberté et de don de soi. C'est pourquoi cette rencontre virtuelle à Assise n'est pas pour moi un point d'arrivée mais l'impulsion initiale d'un processus que nous sommes invités à vivre comme vocation, comme culture et comme pacte.

### **La vocation d'Assise**

"François, va, répare ma maison qui, comme tu vois, est en ruine". Ce furent les paroles qui firent agir le jeune François et qui deviennent un appel spécial pour chacun de nous. Lorsque vous vous sentez appelés, impliqués et protagonistes de la "normalité" à construire, vous savez dire "oui", et cela donne de l'espérance. Je sais que vous avez accepté immédiatement cette invitation, parce que vous êtes capables de voir, d'analyser et d'expérimenter que nous ne pouvons pas aller de l'avant de cette façon : le niveau d'adhésion, d'inscription et de participation à ce pacte, qui est allé au-delà des capacités, l'a clairement montré. Vous manifestez une sensibilité et une préoccupation spéciales pour identifier les questions cruciales qui nous interpellent. Vous l'avez fait dans une perspective particulière : l'économie, qui est votre domaine de recherche, d'étude et de travail. Vous savez qu'un récit économique différent est urgent, qu'il est urgent de prendre acte de manière responsable du fait que « l'actuel système mondial est insoutenable de divers points de vue »<sup>63</sup> et frappe notre sœur terre, si gravement maltraitée et dépouillée, ainsi que les pauvres et les exclus. Ils vont ensemble : tu dépouilles la terre et il y a de nombreux pauvres exclus. Ils sont les premiers à subir les dommages... et aussi les premiers oubliés.

Attention cependant à ne pas se laisser convaincre que ce serait seulement un lieu commun récurrent. Vous êtes beaucoup plus qu'un "bruit" superficiel et passager qu'on peut endormir

---

<sup>63</sup> Lett. enc. *Laudato si'* (24 mai 2015), n. 61. Dorénavant LS.

et anesthésier avec le temps. Si nous ne voulons pas que cela arrive, vous êtes appelés à avoir concrètement de l'influence dans vos villes et universités, dans le travail et dans le syndicat, dans les entreprises et dans les mouvements, dans les services publics et privés, avec intelligence, engagement et conviction, pour arriver au centre et au cœur où s'élaborent et se décident les thèmes et les paradigmes.<sup>64</sup> Tout cela m'a poussé à vous inviter à réaliser ce pacte. La gravité de la situation actuelle, que la pandémie de la Covid a encore plus mise en évidence, exige une prise de conscience responsable de tous les acteurs sociaux, de nous tous, parmi lesquels vous avez un rôle fondamental : les conséquences de nos actions et décisions vous toucheront personnellement, vous ne pouvez donc pas rester hors des endroits où on produit, je ne dis pas votre avenir, mais votre présent. Vous ne pouvez pas rester en dehors de là où on produit le présent et le futur. Soit vous êtes impliqués, soit l'histoire vous passera par-dessus.

### **Une nouvelle culture**

Nous avons besoin d'un changement, nous voulons un changement, nous cherchons un changement.<sup>65</sup> Le problème naît quand nous nous apercevons que, pour la plupart des difficultés qui nous assaillent, nous ne possédons pas de réponses adéquates et inclusives ; pire, nous souffrons d'une fragmentation d'analyses et de diagnostics qui finit par bloquer toute solution possible. Au fond, il nous manque la culture nécessaire pour permettre et stimuler l'ouverture de visions différentes, empreintes d'un type de pensée, de politique, de programmes éducatifs, et même de spiritualité qui ne se laisse pas renfermer dans une seule logique dominante.<sup>66</sup> S'il est urgent de trouver des réponses, il est indispensable de faire grandir et de soutenir des groupes dirigeants capables d'élaborer une culture, de lancer des processus – n'oubliez pas cette parole : lancer des processus – tracer des parcours, élargir des horizons, créer des appartenances... Tout effort pour administrer, soigner et améliorer notre maison commune, s'il veut être significatif, demande de changer « les styles de vie, les modèles de production et de consommation, les structures de pouvoir établies qui régissent aujourd'hui les sociétés ».<sup>67</sup> Sans faire cela, vous ne ferez rien.

Nous avons besoin de groupes dirigeants communautaires et institutionnels qui puissent assumer des problèmes sans rester prisonniers d'eux-mêmes et de leurs insatisfactions, et ainsi défier la soumission – souvent inconsciente – à certaines logiques (idéologiques) qui finissent par justifier et paralyser toute action devant les injustices. Rappelons-nous, par exemple, comme l'a bien observé Benoît XVI, que la faim « ne dépend pas tant d'une carence de ressources matérielles, que d'une carence de ressources sociales, la plus importante d'entre elles étant de nature institutionnelle ».<sup>68</sup> Si vous êtes capables de résoudre cela, vous aurez la voie ouverte pour l'avenir. Je répète la pensée du Pape Benoît : la faim ne dépend pas tant d'une carence de ressources matérielles, que d'une carence de ressources sociales, la plus importante d'entre elles étant de nature institutionnelle.

La crise sociale et économique, dont beaucoup souffrent dans leur chair et qui hypothèque le présent et l'avenir dans l'abandon et dans l'exclusion de nombreux enfants et adolescents et de familles entières, ne tolère pas que nous privilégions les intérêts sectoriels aux dépens

---

<sup>64</sup> Cf. Exhort. ap. *Evangelii gaudium* (24 novembre 2013), n. 74. Dorénavant EG.

<sup>65</sup> Cf. *Discours durant la Rencontre mondiale des mouvements populaires*, Santa Cruz de la Sierra, 9 juillet 2015.

<sup>66</sup> Cf. LS, n. 111.

<sup>67</sup> S. Jean-Paul II, Lett. enc. *Centesimus annus* (1er mai 1991), n. 58.

<sup>68</sup> Lett. enc. *Caritas in veritate* (29 juin 2009), n. 27.

du bien commun. Nous devons retourner un peu à la mystique [à l'esprit] du bien commun. Dans ce sens, permettez-moi de relever un exercice que vous avez expérimenté comme méthodologie pour une résolution des conflits saine et révolutionnaire. Durant ces mois vous avez partagé diverses réflexions et d'importants cadres théoriques. Vous avez été capables de vous rencontrer sur 12 thématiques (vous les avez appelées les "villages") : 12 thématiques pour débattre, discuter et identifier des voies praticables. Vous avez vécu la culture de la rencontre si nécessaire qui est le contraire de la culture du rejet qui est à la mode. Et cette culture de la rencontre permet à beaucoup de voix d'être autour d'une même table pour dialoguer, penser, discuter et créer, selon une perspective polyédrique, les différentes dimensions et réponses aux problèmes globaux qui regardent nos peuples et nos démocraties.<sup>69</sup> Comme c'est difficile de progresser vers des solutions réelles quand on discrédite, calomnie et décontextualise l'interlocuteur qui ne pense pas comme nous ! Cette façon de discréditer, calomnier ou décontextualiser l'interlocuteur qui ne pense pas comme nous est une façon de se défendre lâchement contre les décisions que je devrais assumer pour résoudre beaucoup de problèmes. N'oublions jamais que « le tout est plus que la partie, et plus aussi que la simple somme de celles-ci »<sup>70</sup>, et que « la simple somme des intérêts individuels n'est pas capable de créer un monde meilleur pour toute l'humanité ».<sup>71</sup>

Cet exercice de se rencontrer au-delà de toutes les différences légitimes est l'étape fondamentale pour n'importe quelle transformation qui aide à donner vie à une nouvelle mentalité culturelle et, donc, économique, politique et sociale ; parce qu'il ne sera pas possible de s'engager dans de grandes choses seulement selon une perspective théorique ou individuelle sans un esprit qui vous anime, sans quelques motivations intérieures qui donnent sens, sans une appartenance et un enracinement qui donnent du souffle à l'action personnelle et communautaire.<sup>72</sup>

Ainsi l'avenir sera un temps spécial, où nous nous sentons appelés à reconnaître l'urgence et la beauté du défi qui se présente à nous. Un temps qui nous rappelle que nous ne sommes pas condamnés à des modèles économiques qui concentrent leur intérêt immédiat sur les profits comme unité de mesure, et sur la recherche de politiques publiques semblables qui ignorent leur coût humain, social et environnemental.<sup>73</sup> Comme si nous pouvions compter sur une disponibilité absolue, illimitée ou neutre des ressources. Non, nous ne sommes pas contraints à continuer d'admettre et de tolérer en silence, dans nos comportements « que les uns se sentent plus humains que les autres, comme s'ils étaient nés avec de plus grands droits »<sup>74</sup> ou privilèges pour la jouissance garantie de biens déterminés ou de services essentiels.<sup>75</sup> Il ne suffit pas non plus de se concentrer sur la

---

<sup>69</sup> Cf. *Discours aux participants à un Séminaire sur les "nouvelles formes de fraternité solidaire" organisé par l'Académie Pontificale des Sciences Sociales* (5 février 2020). Rappelons-nous que « la vraie sagesse, fruit de la réflexion, du dialogue et de la rencontre généreuse entre les personnes, ne s'obtient pas par une pure accumulation de données qui finissent par saturer et obnubiler, comme une espèce de pollution mentale » (LS, n. 47).

<sup>70</sup> EG, n. 235.

<sup>71</sup> Lett. enc. *Fratelli tutti* (3 octobre 2020), n. 105. Dorénavant FT.

<sup>72</sup> Cf. LS, n. 216.

<sup>73</sup> En favorisant, au besoin, l'évasion fiscale, le non-respect des droits des travailleurs, comme aussi « la possibilité de corruption de la part de certaines des entreprises les plus grandes du monde, souvent en accord avec le secteur politique gouvernant » (*Discours aux participants à un Séminaire sur les "nouvelles formes de fraternité solidaire"*, cit.).

<sup>74</sup> LS, n. 90. Par exemple « accuser l'augmentation de la population et non le consumérisme extrême et sélectif de certains est une façon de ne pas affronter les problèmes. On prétend légitimer ainsi le modèle de distribution actuel où une minorité se croit le droit de consommer dans une proportion qu'il serait impossible de généraliser, parce que la planète ne pourrait même pas contenir les déchets d'une telle consommation » (LS, n. 50).

<sup>75</sup> Bien que nous soyons tous dotés de la même dignité, tout le monde ne part pas de la même position et avec les mêmes possibilités lorsqu'on considère l'ordre social. Cela nous interroge et nous demande de penser des chemins afin que la liberté et l'égalité ne soient pas un donné simplement nominal de nature à développer l'injustice (cf. FT, nn. 21-23). On devrait se



recherche des palliatifs dans le secteur tertiaire ou dans des modèles philanthropiques. Bien que leur œuvre soit cruciale, ils ne sont pas toujours capables d'affronter structurellement les déséquilibres actuels qui frappent les plus exclus et, sans le vouloir, perpétuent les injustices qu'ils souhaitent combattre. En effet, il ne s'agit pas seulement ou exclusivement de subvenir aux nécessités les plus essentielles de nos frères. Il faut accepter structurellement que les pauvres ont la dignité suffisante pour s'asseoir à nos rencontres, participer à nos discussions et ramener le pain dans leurs maisons. Et cela c'est beaucoup plus que de l'assistance : nous parlons d'une conversion et d'une transformation de nos priorités et de la place de l'autre dans nos politiques et dans l'ordre social.

En plein XXI<sup>e</sup> siècle, « il ne s'agit plus simplement du phénomène de l'exploitation et de l'oppression, mais de quelque chose de nouveau : avec l'exclusion est touchée, dans sa racine même, l'appartenance à la société dans laquelle on vit, du moment qu'en elle on ne se situe plus dans les bas-fonds, dans la périphérie, ou sans pouvoir, mais on est dehors ».[<sup>76</sup> Soyez attentifs à cela : avec l'exclusion est frappée, dans sa propre racine, l'appartenance à la société dans laquelle on vit, du moment qu'en elle on n'est pas dans les bas-fonds, dans les périphéries, ou sans pouvoir, mais on est dehors. C'est la culture du rejet, qui non seulement rejette, mais oblige à vivre dans son propre rejet, rendus invisibles au-delà du mur de l'indifférence et du confort.

Je me souviens de la première fois que j'ai vu un quartier fermé : je ne savais pas qu'ils existaient. C'était en 1970. J'ai dû aller visiter des novices de la Compagnie, et je suis arrivé dans un pays, et ensuite, en me promenant dans la ville, on m'a dit : "Non, on ne peut pas aller dans cette direction, parce que c'est un quartier fermé". A l'intérieur il y avait des murs, et à l'intérieur il y avait les maisons, les routes, mais fermé : c'est-à-dire un quartier qui vivait dans l'indifférence. J'ai été très frappé de voir cela. Mais ensuite cela a grandi, grandi, grandi..., et c'était partout. Mais je te demande : ton cœur est-il comme un quartier fermé ?

## **Le Pacte d'Assise**

Nous ne pouvons pas nous permettre de continuer à remettre à plus tard certaines questions. Ce devoir énorme et urgent exige un engagement généreux dans le domaine culturel, dans la formation académique et dans la recherche scientifique, sans se perdre dans des modes intellectuels ou dans des attitudes idéologiques - qui sont des îles -, qui nous isolent de la vie et de la souffrance concrète des gens.<sup>77</sup> Il est temps, chers jeunes économistes, entrepreneurs, travailleurs et chefs d'entreprise, il est temps d'oser le risque de favoriser et de stimuler des modèles de développement, de progrès et de durabilité dans lesquels les personnes, et spécialement les exclus (et parmi ceux-ci aussi la sœur terre), cessent d'être – dans le meilleur des cas – une présence purement nominale, technique ou fonctionnelle pour devenir des protagonistes de leur vie ainsi que du tissu social tout entier.

---

demander : « Que se passe-t-il sans une fraternité cultivée consciemment, sans une volonté politique de fraternité, traduite en éducation à la fraternité, au dialogue, à la découverte de la réciprocité et de l'enrichissement mutuel comme valeurs ? » (FT, n. 103).

<sup>76</sup> EG, n. 53. Dans un monde de virtualité, de changements et de fragmentation, les droits sociaux ne peuvent pas être seulement des exhortations ou des appels nominalistes, mais ils doivent être le phare du chemin, parce que « l'état des institutions d'une société a aussi des conséquences sur l'environnement et sur la qualité de vie humaine » (LS, n. 142).

<sup>77</sup> Cf. Const. ap. *Veritatis gaudium* (8 décembre 2017), n. 3.

Que ceci ne soit pas quelque chose de nominal ; les pauvres, les exclus...existent. Non, non, que cette présence ne soit pas nominale, qu'elle ne soit pas technique, non plus fonctionnelle. Il est temps qu'ils deviennent des protagonistes de leur vie ainsi que du tissu social tout entier. Ne pensons pas pour eux, pensons avec eux. Rappelez-vous l'héritage des Lumières, des élites éclairées. Tout pour le peuple, rien avec le peuple. Et ceci n'est pas bien. Ne pensons pas pour eux, pensons avec eux. Et apprenons d'eux à faire progresser des modèles économiques qui profiteront à tous, parce que l'organisation structurelle et décisionnelle sera déterminée par le développement humain intégral, si bien élaboré par la doctrine sociale de l'Eglise. La politique et l'économie ne doivent pas « se soumettre aux diktats ni au paradigme d'efficacité de la technocratie. Aujourd'hui, en pensant au bien commun, nous avons impérieusement besoin que la politique et l'économie, en dialogue, se mettent résolument au service de la vie, spécialement de la vie humaine ». <sup>78</sup> Sans cette centralité et cette orientation, nous resterons prisonniers d'une circularité aliénante qui perpétue seulement des dynamiques de dégradation, d'exclusion, de violence et de polarisation : « Tout programme, fait pour augmenter la production, n'a en définitive de raison d'être qu'au service de la personne. Il est là pour réduire les inégalités, combattre les discriminations, libérer l'homme de ses servitudes. [...] Il ne suffit pas d'accroître la richesse commune pour qu'elle se répartisse équitablement – non, cela ne suffit pas –. Il ne suffit pas de promouvoir la technique pour que la terre soit plus humaine à habiter ». <sup>79</sup> Même cela ne suffit pas.

La perspective du développement humain intégral est une bonne nouvelle qu'il faut prophétiser et réaliser – et ce ne sont pas des rêves : c'est le chemin –, une bonne nouvelle qu'il faut prophétiser et réaliser, parce qu'elle nous propose de nous retrouver comme humanité sur la base du meilleur de nous-mêmes : le rêve de Dieu que nous apprenions à être responsables du frère, et du frère le plus vulnérable (cf. Gen 4, 9). « La mesure de l'humanité se détermine essentiellement dans son rapport à la souffrance et à celui qui souffre – la mesure de l'humanité –. Cela vaut pour chacun comme pour la société » ;<sup>80</sup> une mesure qui doit aussi s'incarner dans nos décisions et dans nos modèles économiques.

Comme cela fait du bien de laisser résonner les paroles de saint Paul VI, quand, en désirant que le message évangélique imprègne et guide toutes les réalités humaines, il écrivait : « Le développement ne se réduit pas à la simple croissance économique. Pour être authentique, il doit être intégral, c'est-à-dire promouvoir tout homme et tout l'homme. [...] – tout homme et tout l'homme - Nous n'acceptons pas de séparer l'économique de l'humain, le développement des civilisations où il s'inscrit. Ce qui compte pour nous, c'est l'homme, chaque homme, chaque groupement d'hommes, jusqu'à l'humanité tout entière ». <sup>81</sup>

En ce sens, beaucoup d'entre vous auront la possibilité d'agir et de peser sur des décisions macroéconomiques, où se joue le destin de plusieurs nations. Ces scénarios ont aussi besoin de personnes préparées, « prudentes comme les serpents, et candides comme les colombes » (Mt 10, 16), capables de « veiller au développement durable des pays, et à ce qu'ils ne soient pas soumis, de façon asphyxiante, à des systèmes de crédits qui, loin de promouvoir le progrès, assujettissent les populations à des mécanismes de plus grande

---

<sup>78</sup> LS, n. 189.

<sup>79</sup> S. Paul VI, Lett. enc. *Populorum progressio* (26 mars 1967), n. 34.

<sup>80</sup> Benoît VI, Lett. enc. *Spe salvi* (30 novembre 2007), n. 38.

<sup>81</sup> PP, n. 14.

pauvreté, d'exclusion et de dépendance ». <sup>82</sup> Les systèmes de crédits à eux seuls sont une voie pour la pauvreté et la dépendance. Cette protestation légitime demande de susciter et d'accompagner un modèle de solidarité internationale qui reconnaisse et respecte l'interdépendance entre les nations et favorise les mécanismes de contrôle capables d'éviter toute forme de soumission, ainsi que de veiller à la promotion des pays plus désavantagés et en voie de développement ; chaque peuple est appelé à être artisan de son propre destin et de celui du monde entier. <sup>83</sup>

\* \* \*

Chers jeunes, « aujourd'hui, nous nous trouvons face à la grande opportunité de montrer que, par essence, nous sommes frères, l'opportunité d'être d'autres bons samaritains qui prennent sur eux-mêmes la douleur des échecs, au lieu d'accentuer les haines et les ressentiments ». <sup>84</sup> Un avenir imprévisible est déjà en gestation ; chacun d'entre vous, à partir de la place où il opère et décide, peut faire beaucoup ; ne choisissez pas les raccourcis qui séduisent et vous empêchent de vous mélanger pour être du levain là où vous vous trouvez (cf. Lc 13, 20-21). Pas de raccourcis, du levain, se salir les mains. Lorsque la crise sanitaire que nous sommes en train de traverser sera passée, la pire réaction serait de tomber encore plus dans un consumérisme fébrile et dans de nouvelles formes d'autoprotection égoïste. Ne l'oubliez pas, on ne sort jamais indemnes d'une crise : on en sort meilleurs ou pires. Faisons croître ce qui est bon, cueillons l'opportunité et mettons-nous tous au service du bien commun. Plaise au Ciel qu'en fin de compte il n'y ait plus "les autres", mais que nous apprenions à mûrir un style de vie dans lequel nous savons dire "nous". <sup>85</sup> Mais un grand "nous", non pas un petit "nous" et puis "les autres", non, cela ne va pas.

L'histoire nous enseigne qu'il n'y a pas de systèmes ni de crises qui soient en mesure d'annuler complètement la capacité, l'ingéniosité et la créativité que Dieu ne cesse de susciter dans les cœurs. Avec dévouement et fidélité à vos peuples, à votre présent et à votre avenir, vous pouvez vous unir à d'autres pour tisser une nouvelle manière de faire l'histoire. N'ayez pas peur de vous impliquer et de toucher l'âme des cités avec le regard de Jésus ; n'ayez pas peur d'habiter courageusement les conflits et les carrefours de l'histoire pour les oindre avec l'arôme des Béatitudes. N'ayez pas peur, parce que personne ne se sauve tout seul. Personne ne se sauve tout seul. A vous, jeunes, provenant de 115 Pays, j'adresse l'invitation à reconnaître que nous avons besoin les uns des autres pour donner vie à cette culture économique, capable de « faire germer des rêves, susciter des prophéties et des visions, faire fleurir des espérances, stimuler la confiance, bander les blessures, tisser des relations, ressusciter une aube d'espérance, apprendre l'un de l'autre, et créer un imaginaire positif qui éclaire les esprits, réchauffe les cœurs, redonne des forces aux mains, et inspire aux jeunes – à tous les jeunes, personne n'est exclu – la vision d'un avenir rempli de la joie de l'Évangile ». <sup>86</sup> Merci.

---

<sup>82</sup> *Discours à l'Assemblée Générale de l'ONU* (25 septembre 2015).

<sup>83</sup> Cf. *PP*, n. 65.

<sup>84</sup> *FT*, n. 77.

<sup>85</sup> Cf. *ibid.*, n. 35.

<sup>86</sup> *Discours à l'ouverture du Synode dédié aux jeunes* (3 octobre 2018).

## Aux membres de la Fondation « Centesimus Annus Pro Pontifice » : Discours du Saint-Père

*Salle Clémentine*

*Samedi 23 octobre 2021*

Je suis heureux de vous rencontrer dans le cadre de votre congrès international. Merci, madame la présidente, pour vos aimables paroles — et claires, comme vous le faites toujours, claires —. En ces jours, vous avez traité de thèmes importants et essentiels: la solidarité, la coopération et la responsabilité comme antidotes à l'injustice, à l'inégalité et à l'exclusion.

Ce sont des réflexions importantes, à une époque où les incertitudes et la précarité qui marquent l'existence de tant de personnes et de communautés sont aggravées par un système économique qui continue d'écartier des vies au nom du dieu argent, en inculquant des attitudes rapaces envers les ressources de la Terre et en alimentant de nombreuses formes d'iniquité. Face à cela, nous ne pouvons pas rester indifférents. Mais la réponse aux injustices et à l'exploitation n'est pas seulement la dénonciation; c'est avant tout la promotion active du bien: dénoncer le mal mais promouvoir le bien. Et pour cela je vous exprime ma reconnaissance: pour les activités que vous menez, notamment dans le domaine de l'éducation et de la formation, en particulier pour l'engagement à financer des études et des recherches pour les jeunes sur de nouveaux modèles de développement économique et social inspirés de la doctrine sociale de l'Eglise. C'est important, nous en avons besoin: sur le terrain pollué par la domination de la finance nous avons besoin de nombreuses petites graines qui fassent germer une économie équitable et bénéfique, à taille humaine et digne de l'homme. Nous avons besoin de possibilités qui deviennent réalité, de réalités qui donnent de l'espérance. Voilà ce que signifie mettre en pratique la doctrine sociale de l'Eglise.

Je reprends la phrase «domination de la finance». Il y a quatre ans, une grande femme économiste est venue me voir qui avait aussi un emploi dans un gouvernement. Et elle m'a dit qu'elle avait essayé de faire dialoguer l'économie, l'humanisme et la foi, la religion, et que ça s'est bien passé, c'est un dialogue qui s'est bien passé et qui continue de bien se passer, dans un groupe de réflexion. J'ai cherché la même chose — m'a-t-elle dit — avec la finance, l'humanisme et la religion, et nous n'avons pas même pu démarrer. Intéressant. Cela me fait réfléchir. Cette femme m'a fait sentir que la finance était quelque chose d'inutilisable, quelque chose de «liquide», de «gazeux» qui se termine comme la chaîne de saint Antoine... Je vous raconte cette expérience, peut-être peut-elle vous -servir.

Les trois mots que vous avez choisis — solidarité, coopération et responsabilité — représentent précisément trois piliers de la doctrine sociale de l'Eglise, qui considère la personne humaine, naturellement ouverte aux relations, comme le sommet de la création et le centre de l'action sociale, économique et politique. Avec ce regard attentif à l'être humain et sensible au caractère concret des dynamiques historiques, la doctrine sociale contribue à une vision du monde qui s'oppose à celle individualiste, dans la mesure où elle se fonde sur

l'interconnexion entre les personnes et a comme fin le bien commun. Et en même temps elle s'oppose à la vision collectiviste, qui resurgit aujourd'hui dans une nouvelle version, cachée dans les projets d'homologation technocratique. Mais il ne s'agit pas d'une «affaire politique»: la doctrine sociale est ancrée dans la Parole de Dieu, pour orienter les processus de promotion humaine à partir de la foi en Dieu fait homme. C'est pourquoi on doit la suivre, l'aimer et la développer: passionnons-nous à nouveau à la doctrine sociale, faisons-la connaître car c'est un trésor de la tradition ecclésiale! C'est précisément en l'étudiant que vous aussi, vous vous êtes sentis appelés à vous engager contre les inégalités, qui blessent particulièrement les plus fragiles, et à œuvrer pour une fraternité réelle et effective.

Solidarité, coopération, responsabilité: trois mots que vous posez ces jours-ci comme centres de vos réflexions et qui rappellent le mystère même de Dieu, qui est la Trinité. Dieu est communion de personnes et nous oriente à nous réaliser grâce à une ouverture généreuse aux autres (solidarité), à travers la collaboration *avec les autres* (coopération), à travers l'engagement pour les autres (responsabilité). Et à le faire dans toutes les expressions de la vie sociale, à travers les relations, le travail, l'engagement civique, le rapport à la création, la politique: dans tous les domaines, nous sommes, aujourd'hui plus que jamais, obligés de témoigner de l'attention pour les autres, de sortir de nous-mêmes, de nous engager gratuitement dans le développement d'une société plus juste et plus équitable, où l'égoïsme et les intérêts partisans ne prévalent pas. Et dans le même temps, nous sommes appelés à veiller au respect de la personne humaine, à sa liberté, à la protection de sa dignité inviolable. D'où la mission de mettre en œuvre la doctrine sociale de l'Eglise.

Chers amis, en promouvant ces valeurs et ce style de vie — nous le savons — on va souvent à contre-courant, mais — souvenons-nous en toujours — nous ne sommes pas seuls. Dieu s'est fait proche de nous. Non pas en paroles, mais par sa présence: en Jésus, Dieu s'est incarné. Et avec Jésus, qui est devenu notre frère, nous reconnaissons en tout homme un frère, en chaque femme une sœur. Animés par cette communion universelle, en tant que communauté -croyante, nous pouvons collaborer sans crainte avec chacun pour le bien de tous: sans fermetures, sans visions d'exclusion, sans préjugés. En tant que chrétiens, nous sommes appelés à un amour sans frontières et sans limites, signe et témoignage que l'on peut dépasser les murs de l'égoïsme et des intérêts personnels et nationaux; au-delà du pouvoir de l'argent qui décide souvent des causes des peuples; au-delà des barrières des idéologies, qui divisent et amplifient les haines; au-delà de toute barrière historique et culturelle et, surtout, au-delà de l'indifférence, cette culture de l'indifférence qui, malheureusement, est quotidienne. Nous pouvons être tous frères, et donc nous pouvons et devons penser et travailler comme frères de tous. Cela peut sembler une utopie irréalisable. Nous préférons en revanche penser que c'est un rêve possible, car c'est le rêve même du Dieu un et trine. Avec son aide, c'est un rêve qui peut commencer à se réaliser aussi dans ce monde.

C'est donc une grande tâche que de construire un monde plus solidaire, plus juste et plus équitable. Pour un croyant, ce n'est pas quelque chose de pratique détaché de la doctrine, mais c'est donner corps à la foi, à la louange de Dieu, amoureux de l'homme, amoureux de la vie. Oui, chers frères et sœurs, le bien que vous faites à chaque homme sur terre réjouit le cœur de Dieu au ciel. Continuez votre chemin avec courage. Je vous accompagne de ma

prière et je vous bénis vous et votre engagement. Et s'il vous plaît, n'oubliez pas de prier pour moi. Merci.

## Évènement « Economy of Francesco » : Discours du Saint-Père

*Palais des Événements de Sainte Marie des anges (Assise)*

*24 septembre 2022*

Très chers jeunes, bonjour! Je vous salue, vous tous qui êtes venus, qui avez eu la possibilité d'être ici, mais je voudrais aussi saluer tous ceux qui n'ont pas pu arriver ici, qui sont restés à la maison: une pensée pour tous! Nous sommes unis, tous: eux d'où ils se trouvent, nous ici.

J'ai attendu ce moment pendant plus de trois ans, depuis que, le 1er mai 2019, je vous ai écrit la lettre qui vous a appelés et vous a ensuite amenés ici à Assise. Pour beaucoup d'entre vous — nous venons de l'entendre — la rencontre avec l'Economie de François a réveillé quelque chose que vous aviez déjà en vous. Vous étiez déjà engagés dans la création d'une nouvelle économie; cette lettre vous a réunis, vous a donné un horizon plus large, vous a fait sentir que vous faisiez partie d'une communauté mondiale de jeunes qui avaient une même vocation. Et quand un jeune voit dans un autre jeune son même appel, et que cette expérience se répète avec des centaines, des milliers d'autres jeunes, alors de grandes choses deviennent possibles, même l'espoir de changer un système énorme, un système complexe comme l'économie mondiale. En fait, aujourd'hui, parler d'économie semble presque démodé: on parle de finance, et la finance est quelque chose d'aquieux, quelque chose de gazeux, on ne peut pas la prendre. Un jour, une bonne économiste mondiale m'a dit qu'elle avait fait une expérience de rencontre entre l'économie, l'humanisme et la religion. Et cette rencontre s'est bien passée. Elle a voulu faire la même chose avec la finance et elle n'a pas réussi. Soyez attentifs à cette nature gazeuse des finances: vous devez reprendre l'activité économique à partir des racines, des racines humaines, comme elles ont été faites. Vous les jeunes, avec l'aide de Dieu, vous savez le faire, vous pouvez le faire; les jeunes ont fait beaucoup de choses d'autre fois au cours de l'histoire.

Vous vivez votre jeunesse à une époque difficile: la crise environnementale, puis la pandémie et à présent, la guerre en Ukraine et les autres guerres qui continuent depuis des années dans différents pays, marquent notre vie. Notre génération vous a légué beaucoup de richesses, mais nous n'avons pas su protéger la planète et nous ne protégeons pas la paix. Quand vous entendez qu'en un an, les pêcheurs de San Benedetto del Tronto ont sorti de la mer 12 tonnes de déchets et de plastique et de choses comme ça, vous voyez que nous ne savons pas protéger l'environnement. Par conséquent, nous ne protégeons pas non plus la paix. *Vous êtes appelés à devenir artisans et bâtisseurs de la maison commune*, une maison commune qui «est en ruine». Disons-le: c'est ainsi. Une nouvelle économie, inspirée par François d'Assise, peut et doit aujourd'hui être une économie amie de la terre, une économie de paix. Il s'agit de transformer une économie qui tue (cf. Exhort. ap. *Evangelii gaudium*, n. 53) en une économie de la vie, dans toutes ses dimensions. Aboutir à ce «bien vivre», qui n'est pas la dolce vita, ou bien avoir une vie agréable, non. Le «bien vivre» est cette mystique que les peuples autochtones nous enseignent d'avoir en rapport avec la terre.

J'ai apprécié votre choix de modeler cette rencontre d'Assise sur la *prophétie*. J'ai aimé ce que vous avez dit sur les prophéties. La vie de François d'Assise, après sa conversion, a été une prophétie, qui continue également à notre époque. Dans la Bible, la prophétie a beaucoup à voir avec les jeunes. Quand Samuel fut appelé, c'était un enfant, Jérémie et Ezéchiel étaient jeunes; Daniel était un jeune garçon lorsqu'il prophétisa l'innocence de Suzanne et la sauva de la mort (cf. Dn 13, 45-50); et le prophète Joël annonce au peuple que Dieu répandra son Esprit et que «vos fils et vos filles prophétiseront» (3, 1). Selon les Ecritures, les jeunes sont porteurs d'un esprit de science et d'intelligence. C'est le jeune David qui a humilié l'arrogance du géant Goliath (cf. 1 Sam 17, 49-51). En effet, lorsque la communauté civile et les entreprises sont privées des capacités des jeunes, c'est toute la société qui se fane, la vie de tous qui s'éteint. Il manque la créativité, l'optimisme, l'enthousiasme, le courage de prendre des risques. Une société et une économie sans jeunes sont tristes, pessimistes, cyniques. Si vous voulez voir cela, allez dans les universités ultra-spécialisées en économie libérale, et regardez le visage des jeunes qui y étudient. Mais, grâce à Dieu, vous êtes là: non seulement vous serez là demain, vous êtes là aujourd'hui; vous n'êtes pas seulement le «pas encore», vous êtes aussi le «déjà», vous êtes le présent.

Une économie qui se laisse inspirer par la dimension prophétique s'exprime aujourd'hui dans une *vision nouvelle de l'environnement et de la terre*. Nous devons aller à cette harmonie avec l'environnement, avec la terre. Nombreuses sont les personnes, les entreprises et les institutions qui entreprennent une conversion écologique. Il faut aller de l'avant sur cette voie et faire plus. Ce «plus», vous le faites et vous le demandez à tout le monde. Il ne suffit pas de faire du maquillage, il faut remettre en cause le modèle de développement. La situation est telle que nous ne pouvons pas uniquement attendre le prochain sommet international, qui ne servira peut-être pas: la terre brûle *aujourd'hui*, et c'est *aujourd'hui* que nous devons changer, à tous les niveaux. Au cours de cette dernière année, vous avez travaillé sur l'*économie des plantes*, un thème innovateur. Vous avez vu que le paradigme végétal contient une approche différente de la terre et de l'environnement. Les plantes savent coopérer avec tout leur environnement, et même quand elles sont en compétition, en réalité, elles coopèrent pour le bien de l'écosystème. Apprenons de la douceur des plantes: leur humilité et leur silence peuvent nous offrir un style différent dont nous avons un besoin urgent. Parce que, si nous parlons de transition écologique mais que nous restons dans le paradigme économique du XXe siècle, qui a pillé les ressources naturelles et la terre, les manœuvres que nous allons adopter seront toujours insuffisantes ou malades dans leurs racines. La Bible est pleine d'arbres et de plantes, de l'arbre de vie au grain de sénevé. Et saint François nous aide avec sa fraternité cosmique avec toutes les créatures vivantes. Ces deux derniers siècles, nous, les hommes, avons grandi au détriment de la terre. C'est elle qui a payé l'addition! Nous l'avons souvent pillée pour augmenter notre bien-être, et pas même le bien-être de tout le monde, mais d'un petit groupe. Le temps est venu d'un nouveau courage pour abandonner les sources d'énergie fossiles, accélérer le développement de sources à impact zéro ou positif.

Nous devons également accepter *le principe éthique universel* — qui ne nous plaît pas — selon lequel les dommages doivent être réparés. Il s'agit là d'un principe éthique, universel: les dommages doivent être réparés. Si nous avons grandi en abusant de la planète et de l'atmosphère, aujourd'hui, nous devons apprendre à faire aussi des sacrifices dans des modes de vie qui ne sont pas toujours durables. Sinon, ce seront nos enfants et



petits-enfants qui paieront l'addition, une addition qui sera trop élevée et trop injuste. J'ai entendu qu'un scientifique très important dans le monde disait, il y a six mois: «Hier, je suis devenu grand-père d'une petite-fille. Si nous continuons ainsi, la pauvre, dans trente ans, elle devra vivre dans un monde inhabitable». Ce seront les enfants et les petits-enfants qui paieront l'addition, une addition qui sera trop élevée et trop injuste. Un changement rapide et décisif est nécessaire. Je le dis sérieusement: je compte sur vous! S'il vous plaît, ne nous laissez pas tranquilles, donnez-nous l'exemple! Et je vous dis la vérité: pour vivre sur cette route, il faut du courage et parfois, il faut même un peu d'héroïsme. J'ai entendu, lors d'une rencontre, un jeune homme de 25 ans, qui venait de finir des études en tant qu'ingénieur de haut niveau et ne trouvait pas de travail; il en a finalement trouvé un dans une industrie mais il ne savait pas bien ce que c'était; quand il a pris connaissance de ce qu'il devait faire — sans travail, en mesure de travailler — il a refusé, parce qu'on fabriquait les armes. Ce sont les héros d'aujourd'hui.

De plus, la durabilité est un *mot à plusieurs dimensions*. Outre la dimension environnementale, il y a aussi les dimensions *sociale, relationnelle et spirituelle*. La dimension sociale commence lentement à être reconnue: nous nous rendons compte que le cri des pauvres et le cri de la terre sont le même cri (cf. Enc. *Laudato si'*, n. 49). Par conséquent, lorsque nous travaillons à la transformation écologique, nous devons tenir compte des effets que certains choix environnementaux ont sur la pauvreté. Toutes les solutions environnementales n'ont pas les mêmes effets sur les pauvres, et il faut donc préférer celles qui réduisent la misère et les inégalités. En essayant de sauver la planète, nous ne pouvons pas négliger l'homme et la femme qui souffrent. La pollution qui tue n'est pas seulement celle du dioxyde de carbone, l'inégalité aussi pollue mortellement notre planète. Nous ne pouvons permettre que les nouvelles catastrophes environnementales effacent de l'opinion publique les catastrophes anciennes et toujours actuelles de l'injustice sociale, et également des injustices politiques. Pensons, par exemple, à une injustice politique; le pauvre peuple maltraité des Rohingyas qui erre d'un côté à l'autre parce qu'il ne peut pas habiter dans sa patrie: une injustice politique.

Il y a aussi une indurabilité de nos relations: dans de nombreux pays, les relations des personnes s'appauvrissent. En Occident notamment, les communautés deviennent toujours plus fragiles et fragmentées. Dans certaines régions du monde, la famille souffre d'une grave crise, et avec elle l'accueil et la sauvegarde de la vie. Le consumérisme actuel cherche à combler le vide des rapports humains avec des marchandises toujours plus sophistiquées — les solitudes sont une grande affaire de notre temps! —, mais il engendre ainsi une *famine de bonheur*. Et c'est une mauvaise chose. Pensez à l'hiver démographique, par exemple, comment il est en relation avec tout cela. L'hiver démographique où tous les pays sont en train de diminuer fortement, parce qu'ils ne font pas d'enfants, mais il compte plus d'avoir une relation affective avec des chiens, avec des chats et de continuer ainsi. Il faut recommencer à procréer. Mais même dans cette ligne de l'hiver démographique, il y a l'esclavage de la femme: une femme qui ne peut pas être mère parce que dès que son ventre s'arrondit, on la licencie; les femmes enceintes ne sont pas toujours autorisées à travailler.

Il y a enfin une *indurabilité spirituelle* de notre capitalisme. L'être humain, créé à l'image et à la ressemblance de Dieu, avant d'être un chercheur de biens, est un chercheur de sens. Nous sommes tous des chercheurs de sens. C'est pourquoi le premier capital de toute

société est le capital spirituel, parce que c'est celui qui nous donne les raisons de nous lever tous les jours et d'aller au travail, et il engendre la joie de vivre nécessaire aussi à l'économie. Notre monde consomme rapidement cette forme essentielle de capital accumulé au fil des siècles par les religions, les traditions sapientielles, la piété populaire. Et ainsi, les jeunes surtout, souffrent de ce manque de sens: souvent, face à la douleur et aux incertitudes de la vie, ils se retrouvent avec une âme appauvrie de ressources spirituelles pour élaborer souffrances, frustrations, déceptions et deuils. Regardez le taux de suicide chez les jeunes comme il a augmenté: et on ne les publie pas tous, on cache le chiffre. La fragilité de nombreux jeunes vient de la carence de ce précieux capital spirituel — je pose la question: avez-vous un capital spirituel? Que chacun réponde intérieurement — un capital invisible mais plus réel que les capitaux financiers ou technologiques. Il y a un besoin urgent de reconstituer ce patrimoine spirituel essentiel. La technique peut faire beaucoup; elle nous apprend le «quoi» et le «comment» faire: mais elle ne nous dit pas le «pourquoi»; et ainsi nos actions deviennent stériles et ne remplissent pas la vie, pas même la vie économique.

Etant dans la ville de François, je ne peux m'empêcher de m'arrêter sur la *pauvreté*. Faire de l'économie en s'inspirant de lui, signifie s'engager à placer les pauvres au centre. A partir d'eux, regarder l'économie, à partir d'eux regarder le monde. Sans l'estime, le soin, l'amour pour les pauvres, pour toute personne pauvre, pour toute personne fragile et vulnérable, de l'enfant conçu dans le ventre maternel à la personne malade et handicapée, à la personne âgée en difficulté, il n'y a pas d'«Economie de François». Je dirais plus: une économie de François ne peut se limiter à travailler pour ou avec les pauvres. Tant que notre système produira des déchets et que nous fonctionnerons selon ce système, nous serons complices d'une économie qui tue. Demandons-nous alors: faisons-nous assez pour changer cette économie, ou bien nous contentons-nous de repeindre un mur en changeant de couleur, sans changer la structure de la maison? Il ne s'agit pas de passer de la peinture, non, il faut changer la structure. La réponse n'est peut-être pas combien pouvons-nous faire, mais comment pouvons-nous ouvrir de nouvelles voies pour que les pauvres eux-mêmes puissent devenir les protagonistes du changement. Dans ce sens, il y a des expériences très importantes, très développées, en Inde et aux Philippines.

Saint François a aimé non seulement les pauvres, il a aussi aimé la *pauvreté*. Disons cette façon de vivre austère. François allait voir les lépreux, pas tant pour les aider, il allait parce qu'*il voulait devenir pauvre comme eux*. En suivant Jésus Christ, il se dépouilla de tout pour être pauvre avec les pauvres. Eh bien, la première économie de marché est née au XIIIe siècle en Europe au contact quotidien des frères franciscains, qui étaient amis de ces premiers marchands. Cette économie créait de la richesse, certes, mais elle ne méprisait pas la pauvreté. Créer de la richesse sans mépriser la pauvreté. Notre capitalisme, en revanche, veut aider les pauvres mais ne les estime pas, ne comprend pas la béatitude paradoxale: «Heureux les pauvres» (cf. Lc 6, 20). Nous ne devons pas aimer la misère, nous devons même la combattre, avant tout en créant du travail, du travail digne. Mais l'Evangile nous dit que sans estimer les pauvres, on ne peut combattre aucune misère. Et c'est en revanche de là que nous devons partir, vous aussi, entrepreneurs et économistes: en habitant ces paradoxes évangéliques de François. Quand je parle aux gens ou que je confesse, je demande toujours: «Faites-vous l'aumône aux pauvres?» — «Oui, oui, oui!» — «Et quand vous faites l'aumône au pauvre, le regardez-vous dans les yeux?» — «Euh, je ne sais pas...» — «Et quand tu donnes l'aumône, tu jettes la monnaie ou tu touches la main du pauvre?». Ils ne regardent pas les yeux et ne touchent pas; et cela signifie s'éloigner de

l'esprit de pauvreté, s'éloigner de la réalité réelle des pauvres, s'éloigner de l'humanité que doit avoir tout rapport humain. Quelqu'un va me dire: «Pape François, on est en retard, quand est-ce que tu finis?»: Je finis maintenant.

Et à la lumière de cette réflexion, je voudrais vous laisser *trois indications de chemin* pour aller de l'avant.

La première est de *regarder le monde avec les yeux des plus pauvres*. Le mouvement franciscain a su inventer au moyen-âge les premières théories économiques et même les premières banques solidaires (les «Monts de piété»), parce qu'*il regardait le monde avec les yeux des plus pauvres*. Vous aussi, vous améliorerez l'économie si vous regardez les choses du point de vue des victimes et des exclus. Mais pour avoir les yeux des pauvres et des victimes, il faut les connaître, il faut être leurs amis. Et, croyez-moi, si vous devenez amis des pauvres, si vous partagez leur vie, vous partagerez aussi quelque chose du Royaume de Dieu, parce que Jésus a dit que le Royaume des cieux est à eux, et pour cela ils sont bienheureux (cf. Lc 6, 20). Et je le répète: que vos choix quotidiens ne produisent pas de rebus.

La deuxième indication: vous êtes surtout des étudiants, des universitaires et des entrepreneurs, mais *n'oubliez pas le travail, n'oubliez pas les travailleurs*. Le travail des mains. Le travail est déjà le défi de notre temps, et il sera encore plus le défi de demain. Sans travail digne et bien rémunéré, les jeunes ne deviennent pas vraiment adultes, les inégalités augmentent. Parfois, on peut survivre sans travail, mais on ne vit pas bien. Alors, en créant des biens et des services, *n'oubliez pas de créer du travail, du bon travail et du travail pour tous*.

La troisième indication est: *l'incarnation*. Dans les moments cruciaux de l'histoire, ceux qui ont su laisser une bonne empreinte l'ont fait parce qu'ils ont traduit les idéaux, les désirs, les valeurs en *œuvres concrètes*. Il les a incarnés. En plus d'écrire et de faire des congrès, ces hommes et ces femmes ont créé des écoles et des universités, des banques, des syndicats, des coopératives, des institutions. Le monde de l'économie changera si vous utilisez vos mains en même temps que votre cœur et votre tête. Les trois langages. On pense: la tête, le langage de la pensée, mais pas seulement, uni au langage du sentiment, du cœur. Et pas seulement: uni au langage des mains. Et vous devez faire ce que vous ressentez et pensez, ressentir ce que vous faites et penser ce que vous ressentez et faites. C'est l'union des trois langages. Les idées sont nécessaires, elles nous attirent beaucoup surtout quand nous sommes jeunes, mais elles peuvent se transformer en pièges si elles ne deviennent pas «chair», c'est-à-dire concrétisation, engagement quotidien: les trois langages. Les idées seules tombent malades et nous finirons en orbite, si ce ne sont que des idées. Les idées sont nécessaires, mais elles doivent se faire «chair». L'Eglise a toujours rejeté la tentation gnostique — gnose, celle de l'idée seule —, qui pense changer le monde uniquement avec une connaissance différente, sans la fatigue de la chair. Les œuvres sont moins «lumineuses» que les grandes idées, car elles sont concrètes, particulières, limitées, avec des lumières et des ombres, mais elles fécondent jour après jour la terre: *la réalité est supérieure à l'idée* (cf. Exhort. ap. *Evangelii gaudium*, n. 233). Chers jeunes, la réalité est toujours supérieure à l'idée: soyez attentifs à cela.

Chers frères et sœurs, je vous remercie pour votre engagement: merci. Allez de l'avant, avec l'inspiration et l'intercession de saint François. Quant à moi — si vous êtes d'accord — je voudrais conclure par une prière. Je la lis et vous la suivez avec votre cœur:

*Père, nous te demandons pardon pour avoir gravement blessé la terre, pour ne pas avoir respecté les cultures autochtones, pour ne pas avoir estimé et aimé les plus pauvres, pour avoir créé la richesse sans communion. Dieu vivant, qui, par ton Esprit, as inspiré le cœur, les bras et l'esprit de ces jeunes et qui les as fait partir vers une terre promise, regarde avec bienveillance leur générosité, leur amour, leur envie de dépenser leur vie pour un grand idéal. Bénis-les, Père, dans leurs entreprises, dans leurs études, dans leurs rêves; accompagne-les dans les difficultés et les souffrances, aide-les à les transformer en vertu et en sagesse. Appuis leurs désirs de bien et de vie, soutiens-les dans leurs déceptions face aux mauvais exemples, fais qu'ils ne se découragent pas et qu'ils continuent sur leur chemin. Toi, dont le Fils unique se fit charpentier, donne-leur la joie de transformer le monde avec l'amour, avec l'ingéniosité et avec les mains. Amen.*

Et merci beaucoup.

## Qu'ont dit d'autres Papes sur la terre, le logement et le travail ?

Les mouvements populaires en continuité avec le magistère social de l'Église

La lutte pour la terre, le logement et le travail n'est pas une invention récente, ni un cri isolé des mouvements populaires de notre temps. Il s'agit plutôt d'un écho profond qui résonne tout au long de l'histoire de l'Église et de sa doctrine sociale, une continuité vivante qui traverse le magistère de nombreux Papes. Ils répondent au battement de cœur de la justice, de la miséricorde et de la charité présentes au cœur de l'Évangile. Il s'agit d'un enseignement qui met constamment les chrétiens au défi de répondre à l'injustice, de reconnaître la dignité de chaque être humain et d'agir en conséquence.

Voici une sélection de textes de Papes précédents qui, comme François, ont défendu ces droits fondamentaux tout au long de leur magistère. De « *Rerum Novarum* » (1891) de Léon XIII à « *Caritas in Veritate* » (2009) de Benoît XVI, ces documents montrent comment la défense de la terre, du logement et du travail a été une constante de la doctrine sociale de l'Église. Loin d'être une idée révolutionnaire d'une époque, il s'agit d'un appel à la justice qui, au fil des ans, a maintenu vivante l'espérance d'un monde où chaque personne peut vivre avec la dignité d'un enfant de Dieu.

## Quelques éléments de l'Exhortation Apostolique *Rerum Novarum* (1891) du Pape Léon XIII

Et d'abord tout l'ensemble des vérités religieuses, dont l'Eglise est la gardienne et l'interprète, est de nature à rapprocher et à réconcilier les riches et les pauvres, en rappelant aux deux classes leurs devoirs mutuels et, avant tous les autres, ceux qui dérivent de la justice.

Parmi ces devoirs, voici ceux qui regardent le pauvre et l'ouvrier. Il doit fournir intégralement et fidèlement tout le travail auquel il s'est engagé par contrat libre et conforme à l'équité. Il ne doit point léser son patron, ni dans ses biens, ni dans sa personne. Ses revendications mêmes doivent être exemptes de violences et ne jamais revêtir la forme de séditions. Il doit fuir les hommes pervers qui, dans des discours mensongers, lui suggèrent des espérances exagérées et lui font de grandes promesses qui n'aboutissent qu'à de stériles regrets et à la ruine des fortunes.

Quant aux riches et aux patrons, ils ne doivent point traiter l'ouvrier en esclave; il est juste qu'ils respectent en lui la dignité de l'homme, relevée encore par celle du chrétien. Le travail du corps, au témoignage commun de la raison et de la philosophie chrétienne, loin d'être un sujet de honte, fait honneur à l'homme, parce qu'il lui fournit un noble moyen de sustenter sa vie. Ce qui est honteux et inhumain, c'est d'user de l'homme comme d'un vil instrument de lucre, de ne restituer qu'en proportion de la vigueur de ses bras. Le christianisme, en outre, prescrit qu'il soit tenu compte des intérêts spirituels de l'ouvrier et du bien de son âme. Aux patrons, il revient de veiller à ce que l'ouvrier ait un temps suffisant à consacrer à la piété; qu'il ne soit point livré à la séduction et aux sollicitations corruptrices; que rien ne vienne affaiblir en lui l'esprit de famille, ni les habitudes d'économie. Il est encore défendu aux patrons d'imposer à leurs subordonnés un travail au-dessus de leurs forces ou en désaccord avec leur âge ou leur sexe.

Mais, parmi les devoirs principaux du patron, il faut mettre au premier rang celui de donner à chacun le salaire qui convient. Assurément, pour fixer la juste mesure du salaire, il y a de nombreux points de vue à considérer. Mais d'une manière générale, que le riche et le patron se souviennent qu'exploiter la pauvreté et la misère, et spéculer sur l'indigence sont choses que réprouvent également les lois divines et humaines. Ce serait un crime à crier vengeance au ciel, que de frustrer quelqu'un du prix de ses labeurs. "Voilà que le salaire que vous avez dérobé par fraude à vos ouvriers crie contre vous, et que leur clameur est montée jusqu'aux oreilles du Dieu des armées".

Enfin, les riches doivent s'interdire religieusement tout acte violent, toute fraude, toute manoeuvre usuraire qui serait de nature à porter atteinte à l'épargne du pauvre, d'autant plus que celui-ci est moins apte à se défendre, et que son avoir est plus sacré parce que plus modique.

-

Tous les citoyens sans exception doivent apporter leur part à la masse des biens communs qui, du reste, par un retour naturel, se répartissent de nouveau entre les individus. Néanmoins, les apports respectifs ne peuvent être ni les mêmes, ni d'égale mesure. Quelles que soient les vicissitudes par lesquelles les formes de gouvernement sont appelées à passer, il y aura toujours entre les citoyens ces inégalités de conditions sans lesquelles une société ne peut ni exister, ni être conçue. A tout prix, il faut des hommes qui gouvernent, qui fassent des lois, qui rendent la justice, qui enfin de conseil ou d'autorité administrent les affaires de la paix et les choses de la guerre. A n'en pas douter, ces hommes doivent avoir la prééminence dans toute société et y tenir le premier rang, puisqu'ils travaillent directement au bien commun et d'une manière si excellente. Ceux au contraire qui s'appliquent aux choses de l'industrie ne peuvent concourir à ce bien commun, ni dans la même mesure, ni par les mêmes voies.

Eux aussi cependant, quoique d'une manière moins directe, servent grandement les intérêts de la société. Sans nul doute, le bien commun dont l'acquisition doit avoir pour effet de perfectionner les hommes est principalement un bien moral. Mais, dans une société bien constituée, il doit se trouver encore une certaine abondance de biens extérieurs " dont l'usage est requis à l'exercice de la vertu ".

Or, tous ces biens, c'est le travail de l'ouvrier, travail des champs ou de l'usine, qui en est surtout la source féconde et nécessaire. Bien plus, dans cet ordre de choses, le travail a une telle fécondité et une telle efficacité, que l'on peut affamer sans crainte de se tromper que, seul, il donne aux nations la prospérité. L'équité demande donc que l'Etat se préoccupe des travailleurs. Il doit faire en sorte qu'ils reçoivent une part convenable des biens qu'ils procurent à la société, comme l'habitation et le vêtement, et qu'ils puissent vivre au prix de moins de peines et de privations. Ainsi, l'Etat doit favoriser tout ce qui, de près ou de loin, paraît de nature à améliorer leur sort. Cette sollicitude, bien loin de préjudicier à personne, tournera au contraire au profit de tous, car il importe souverainement à la nation que des hommes, qui sont pour elle le principe de biens aussi indispensables, ne se trouvent point de tous côtés aux prises avec la misère.

-

Les droits doivent partout être religieusement respectés. L'Etat doit les protéger chez tous les citoyens en prévenant ou en vengeant leur violation. Toutefois, dans la protection des droits privés, il doit se préoccuper d'une manière spéciale des faibles et des indigents. La classe riche se fait comme un rempart de ses richesses et a moins besoin de la tutelle publique. La classe indigente, au contraire, sans richesses pour la mettre à couvert des injustices, compte surtout sur la protection de l'Etat. L'Etat doit donc entourer de soin et d'une sollicitude toute particulière les travailleurs qui appartiennent à la classe pauvre en général.

-

Aussi, il faut louer hautement le zèle d'un grand nombre des nôtres qui, se rendant parfaitement compte des besoins de l'heure présente, sondent soigneusement le terrain pour y découvrir une voie honnête qui conduise au relèvement de la classe ouvrière. S'étant constitués les protecteurs des personnes vouées au travail, ils s'étudient à accroître leur

prospérité, tant familiale qu'individuelle, à régler avec équité les relations réciproques des patrons et des ouvriers, à entretenir et à affermir dans les uns et les autres le souvenir de leurs devoirs et l'observation des préceptes évangéliques; préceptes qui, en ramenant l'homme à la modération et condamnant tous les excès, maintiennent dans les nations et parmi les éléments si divers de personnes et de choses la concorde et l'harmonie la plus parfaite. Sous l'inspiration des mêmes pensées, des hommes de grand mérite se réunissent fréquemment en congrès pour se communiquer leurs vues, unir leurs forces, arrêter des programmes d'action.

D'autres s'occupent de fonder des corporations assorties aux divers métiers et d'y faire entrer les ouvriers; ils aident ces derniers de leurs conseils et de leur fortune et pourvoient à ce qu'ils ne manquent jamais d'un travail honnête et fructueux.

Les évêques, de leur côté, encouragent ces efforts et les mettent sous leur haut patronage. Par leur autorité et sous leurs auspices, des membres du clergé tant séculier que régulier se dévouent en grand nombre aux intérêts spirituels des associés.

Enfin, il ne manque pas de catholiques qui, pourvus d'abondantes richesses, mais devenus en quelque sorte compagnons volontaires des travailleurs, ne regardent à aucune dépense pour fonder et étendre au loin des sociétés où ceux-ci peuvent trouver, avec une certaine aisance pour le présent, le gage d'un repos honorable pour l'avenir.

Des efforts, si variés et si empressés ont déjà réalisé parmi les peuples un bien très considérable et trop connu pour qu'il soit nécessaire d'en parler en détail. Il est à Nos yeux d'un heureux augure pour l'avenir. Nous promettons de ces corporations les plus heureux fruits, pourvu qu'elles continuent à se développer et que la prudence préside toujours à leur organisation. Que l'Etat protège ces sociétés fondées selon le droit ; que toutefois il ne s'immisce point dans leur gouvernement intérieur et ne touche point aux ressorts intimes qui leur donnent la vie; car le mouvement vital procède essentiellement d'un principe intérieur et s'éteint très facilement sous l'action d'une cause externe.



## Quelques éléments de l'Encyclique *Mater et Magistra* (1961) du Pape Jean XXIII

L'Etat, dont la raison d'être est la réalisation du bien commun dans l'ordre temporel, ne peut rester absent du monde économique ; il doit être présent pour y promouvoir avec opportunité la production d'une quantité suffisante de biens matériels, « dont l'usage est nécessaire à l'exercice de la vertu »<sup>87</sup>, et pour protéger les droits de tous les citoyens, surtout des plus faibles, comme les ouvriers, les femmes et les enfants. C'est également son devoir inflexible de contribuer activement à l'amélioration des conditions de vie des ouvriers.

-

C'est, en outre, le devoir de l'Etat de veiller à ce que les relations de travail se développent en justice et équité, que dans les milieux de travail la dignité de la personne humaine, corps et esprit, ne soit pas lésée. A cet égard, l'encyclique de Léon XIII marque les traits dont s'est inspirée la législation sociale des Etats contemporains ; traits, comme l'observait déjà Pie XI, dans l'encyclique *Quadragesimo anno*<sup>88</sup>, qui ont contribué efficacement à l'apparition et au développement d'une nouvelle branche du droit, « le droit du travail ».

-

C'est pourquoi si les structures, le fonctionnement, les ambiances d'un système économique sont de nature à compromettre la dignité humaine de ceux qui s'y emploient, à émousser systématiquement leur sens des responsabilités, à faire obstacle à l'expression de leur initiative personnelle, pareil système économique est injuste, même si, par hypothèse, les richesses qu'il produit atteignent un niveau élevé, et sont réparties suivant les règles de la justice et de l'équité.

-

Il n'est pas possible de fixer dans leur détail les structures d'un système économique qui répondent le mieux à la dignité de l'homme et soient le plus aptes à développer en lui le sens des responsabilités. Toutefois, Notre Prédécesseur Pie XII donne opportunément cette consigne : « La petite et moyenne propriété agricole, artisanale et professionnelle, commerciale, industrielle, doit être garantie et favorisée ; les unions coopératives devront leur assurer les avantages de la grande exploitation. Et là où la grande exploitation continue de se montrer plus heureusement productive, elle doit offrir la possibilité de tempérer le contrat de travail par un contrat de société. »<sup>89</sup>.

-

Les agriculteurs, comme au reste tous les autres travailleurs, doivent se maintenir dans le domaine moral et juridique, quand ils mettent en action leurs diverses organisations. C'est

---

<sup>87</sup> S. THOM., *De regimine principum*, p. 185.

<sup>88</sup> Cf. A. A. S., XXIII, 1931, p. 185.

<sup>89</sup> *Nuntius radiophonicus*, d. die 1 septembris 1944 ; cf. A. A. S., XXXVI, 1944, p. 254.

dire qu'ils doivent concilier leurs droits et leurs intérêts avec ceux des autres professions, subordonner au bien commun les exigences des uns et des autres. Les agriculteurs, alors qu'ils s'appliquent à promouvoir le monde rural, peuvent demander à bon droit que leur action soit appuyée par les pouvoirs publics, quand eux-mêmes se montrent sensibles aux exigences du bien commun, contribuent à y satisfaire.

-

Il Nous est agréable à cette occasion de féliciter ceux de Nos fils qui s'emploient de par le monde entier, dans les organisations coopératives, professionnelles et syndicales, à la promotion économique et sociale de quiconque travaille la terre.

## Quelques éléments de l'Encyclique *Populorum Progressio* (1967) du Pape Paul VI

26. Mais un système s'est malheureusement édifié sur ces conditions nouvelles de la société, qui considérait le profit comme motif essentiel du progrès économique, la concurrence comme loi suprême de l'économie, la propriété privée des biens de production comme un droit absolu, sans limites ni obligations sociales correspondantes. Ce libéralisme sans frein conduisait à la dictature à bon droit dénoncée par Pie XI comme génératrice de "l'impérialisme international de l'argent (26)". On ne saurait trop réprover de tels abus, en rappelant encore une fois solennellement que l'économie est au service de l'homme (27). Mais s'il est vrai qu'un certain capitalisme a été la source de trop de souffrances, d'injustices et de luttes fratricides aux effets encore durables, c'est à tort qu'on attribuerait à l'industrialisation elle-même des maux qui sont dus au néfaste système qui l'accompagnait. Il faut au contraire en toute justice reconnaître l'apport irremplaçable de l'organisation du travail et du progrès industriel à l'œuvre du développement.

29. Il faut se hâter: trop d'hommes souffrent, et la distance s'accroît qui sépare le progrès des uns, et la stagnation, voire la régression des autres. Encore faut-il que l'œuvre à accomplir progresse harmonieusement, sous peine de rompre d'indispensables équilibres. Une réforme agraire improvisée peut manquer son but. Une industrialisation brusquée peut disloquer des structures encore nécessaires, et engendrer des misères sociales qui seraient un recul en humanité.

34. Car tout programme, fait pour augmenter la production, n'a en définitive de raison d'être qu'au service de la personne. Il est là pour réduire les inégalités, combattre les discriminations, libérer l'homme de ses servitudes, le rendre capable d'être lui-même l'agent responsable de son mieux-être matériel, de son progrès moral et de son épanouissement spirituel. Dire: développement, c'est en effet se soucier autant de progrès social que de croissance économique. Il ne suffit pas d'accroître la richesse commune pour qu'elle se répartisse équitablement. Il ne suffit pas de promouvoir la technique pour que la terre soit plus humaine à habiter. Les erreurs de ceux qui les ont devancés doivent avertir ceux qui sont sur la voie du développement des périls à éviter en ce domaine. La technocratie de demain peut engendrer des maux non moins redoutables que le libéralisme d'hier. Économie et technique n'ont de sens que par l'homme qu'elles doivent servir. Et l'homme n'est vraiment homme que dans la mesure où, maître de ses actions et juge de leur valeur, il est lui-même auteur de son progrès, en conformité avec la nature que lui a donnée son Créateur et dont il assume librement les possibilités et les exigences.

44. Ce devoir concerne en premier lieu les plus favorisés. Leurs obligations s'enracinent dans la fraternité humaine et surnaturelle et se présentent sous un triple aspect: devoir de solidarité, l'aide que les nations riches doivent apporter aux pays en voie de développement; devoir de justice sociale, le redressement des relations commerciales défectueuses entre peuples forts et peuples faibles; devoir de charité universelle, la promotion d'un monde plus humain. Pour tous, où tous auront à donner et à recevoir, sans que le progrès des uns soit un obstacle au développement des autres. La question est grave, car l'avenir de la civilisation mondiale en dépend.

86. Vous tous qui avez entendu l'appel des peuples souffrants, vous tous qui travaillez à y répondre, vous êtes les apôtres du bon et vrai développement qui n'est pas la richesse égoïste et aimée pour elle-même, mais l'économie au service de l'homme, le pain quotidien distribué à tous, comme source de fraternité et signe de la Providence.

## Quelques éléments de l'Encyclique *Laborem Exercens* (1981) du Pape Jean-Paul II

### **8. Solidarité des travailleurs**

S'il s'agit du travail humain, envisagé dans la dimension fondamentale de celui qui en est le sujet, c'est-à-dire de l'homme en tant que personne exécutant ce travail, on doit de ce point de vue faire au moins une estimation sommaire des développements qui sont intervenus, au cours des quatre-vingt-dix ans écoulés depuis l'encyclique *Rerum novarum*, quant à la dimension subjective du travail. En effet, si le sujet du travail est toujours le même, à savoir l'homme, des modifications notables se produisent dans l'aspect objectif du travail. Bien que l'on puisse dire que le travail, en raison de son sujet, est un (un et tel qu'on n'en trouve jamais d'exactly semblable), un examen de ses conditions objectives amène à constater qu'il existe beaucoup de travaux, un très grand nombre de travaux divers. Le développement de la civilisation humaine apporte en ce domaine un enrichissement continu. En même temps, cependant, on ne peut s'empêcher de noter que, dans le processus de ce développement, on voit apparaître de nouvelles formes de travail, tandis que d'autres disparaissent. En admettant qu'en principe il s'agisse là d'un phénomène normal, il y a lieu cependant de bien voir si en lui ne se glissent pas, plus ou moins profondément, certaines irrégularités qui peuvent être dangereuses pour des motifs d'éthique sociale.

C'est précisément en raison d'une telle anomalie aux répercussions importantes qu'est née, au siècle dernier, ce qu'on a appelé la question ouvrière, définie parfois comme «question du prolétariat». Cette question \_ comme les problèmes qui lui sont connexes \_ a suscité une juste réaction sociale; elle a fait surgir, on pourrait même dire jaillir, un grand élan de solidarité entre les travailleurs et, avant tout, entre les travailleurs de l'industrie. L'appel à la solidarité et à l'action commune, lancé aux hommes du travail, avait sa valeur, une valeur importante, et sa force persuasive, du point de vue de l'éthique sociale, surtout lorsqu'il s'agissait du travail sectoriel, monotone, dépersonnalisant dans les complexes industriels, quand la machine avait tendance à dominer sur l'homme.

C'était la réaction contre la dégradation de l'homme comme sujet du travail et contre l'exploitation inouïe qui l'accompagnait dans le domaine des profits, des conditions de travail et de prévoyance en faveur de la personne du travailleur. Une telle réaction a uni le monde ouvrier en un ensemble communautaire caractérisé par une grande solidarité.

Dans le sillage de l'encyclique *Rerum novarum* et des nombreux documents du Magistère de l'Eglise qui ont suivi, il faut franchement reconnaître que se justifiait, du point de vue de la morale sociale, la réaction contre le système d'injustice et de préjudices qui criait vengeance vers le Ciel<sup>13</sup> et qui pesait sur le travailleur dans cette période de rapide industrialisation. Cet état de choses était favorisé par le système socio-politique libéral qui, selon ses principes économiques, renforçait et assurait l'initiative économique des seuls possesseurs de capitaux, mais ne se préoccupait pas suffisamment des droits du travailleur, en affirmant que le travail humain est seulement un instrument de production, et que le capital est le fondement, le facteur et le but de la production.

Depuis lors, la solidarité des travailleurs, en même temps que, chez les autres, une prise de conscience plus nette et plus engagée concernant les droits des travailleurs, ont produit en beaucoup de cas des changements profonds. On a imaginé divers systèmes nouveaux. Diverses formes de néo-capitalisme ou de collectivisme se sont développées. Il n'est pas rare que les travailleurs puissent participer, et qu'ils participent effectivement, à la gestion et au contrôle de la productivité des entreprises. Au moyen d'associations appropriées, ils ont une influence sur les conditions de travail et de rémunération, comme aussi sur la législation sociale. Mais en même temps, divers systèmes fondés sur l'idéologie ou sur le pouvoir, comme aussi de nouveaux rapports apparus aux différents niveaux de la vie sociale, ont laissé persister des injustices flagrantes ou en ont créé de nouvelles. Au plan mondial, le développement de la civilisation et des communications a rendu possible un diagnostic plus complet des conditions de vie et de travail de l'homme dans le monde entier, mais il a aussi mis en lumière d'autres formes d'injustice bien plus étendues que celles qui, au siècle passé, ont suscité l'union des travailleurs en vue d'une solidarité particulière dans le monde ouvrier. Il en est ainsi dans les pays qui ont déjà accompli un certain processus de révolution industrielle; il en est également ainsi dans les pays où le premier chantier de travail continue à être la culture de la terre ou d'autres occupations du même type.

Des mouvements de solidarité dans le domaine du travail \_ d'une solidarité qui ne doit jamais être fermée au dialogue et à la collaboration avec les autres \_ peuvent être nécessaires, même par rapport aux conditions de groupes sociaux qui auparavant n'étaient pas compris parmi ces mouvements, mais qui subissent, dans les mutations des systèmes sociaux et des conditions de vie, une «prolétarianisation» effective ou même se trouvent déjà en réalité dans une situation de «prolétariat» qui, même si on ne la connaît pas encore sous ce nom, est telle qu'en fait elle le mérite. Dans cette situation peuvent se trouver plusieurs catégories ou groupes de l'«intelligentsia» du travail, spécialement lorsque l'accès toujours plus large à l'instruction, le nombre toujours croissant des personnes ayant obtenu des diplômes par leur préparation culturelle, vont de pair avec une diminution de demandes de leur travail. Un tel chômage des intellectuels arrive ou augmente lorsque l'instruction accessible n'est pas orientée vers les types d'emplois ou de services que requièrent les vrais besoins de la société, ou quand le travail pour lequel on exige l'instruction, au moins professionnelle, est moins recherché ou moins bien payé qu'un travail manuel. Il est évident que l'instruction, en soi, constitue toujours une valeur et un enrichissement important de la personne humaine; néanmoins, certains processus de «prolétarianisation» restent possibles indépendamment de ce fait.

Aussi faut-il continuer à s'interroger sur le sujet du travail et sur les conditions dans lesquelles il vit. Pour réaliser la justice sociale dans les différentes parties du monde, dans les divers pays, et dans les rapports entre eux, il faut toujours qu'il y ait de nouveaux mouvements de solidarité des travailleurs et de solidarité avec les travailleurs. Une telle solidarité doit toujours exister là où l'exigent la dégradation sociale du sujet du travail, l'exploitation des travailleurs et les zones croissantes de misère et même de faim. L'Eglise est vivement engagée dans cette cause, car elle la considère comme sa mission, son service, comme un test de sa fidélité au Christ, de manière à être vraiment l'«Eglise des pauvres». Et les «pauvres» apparaissent sous bien des aspects; ils apparaissent en des lieux divers et à différents moments; ils apparaissent en de nombreux cas comme un résultat de la violation de la dignité du travail humain: soit parce que les possibilités du travail humain sont limitées \_ c'est la plaie du chômage \_, soit parce qu'on mésestime la

valeur du travail et les droits qui en proviennent, spécialement le droit au juste salaire, à la sécurité de la personne du travailleur et de sa famille.

## Quelques éléments du Message pour la XLIII<sup>ème</sup> Journée Mondiale de la Paix du Pape Benoît XVI (2010) - « Si tu veux construire la paix, protège la création »

2. Dans l'Encyclique *Caritas in veritate*, j'ai souligné que le développement humain intégral est étroitement lié aux devoirs qui découlent du rapport de l'homme avec l'environnement naturel, considéré comme un don de Dieu fait à tous, dont l'exploitation comporte une commune responsabilité à l'égard de l'humanité tout entière, en particulier envers les pauvres et les générations à venir. J'ai noté, en outre, que lorsque la nature et, en premier lieu, l'être humain sont considérés simplement comme le fruit du hasard ou du déterminisme de l'évolution, la conscience de cette responsabilité risque de s'atténuer dans les esprits.<sup>90</sup> Au contraire, considérer la création comme un don de Dieu à l'humanité nous aide à comprendre la vocation et la valeur de l'homme. Avec le psalmiste, pleins d'émerveillement, nous pouvons proclamer en effet: «À voir ton ciel, ouvrage de tes doigts, la lune et les étoiles que tu fixas, qu'est-ce que l'homme pour que tu penses à lui, le fils d'un homme, que tu en prennes souci?» (Ps 8, 4-5). Contempler la beauté de la création nous aide à reconnaître l'amour du Créateur, Amour qui, comme l'écrit Dante Alighieri, «meut le soleil et les autres étoiles».<sup>91</sup>

7. Malheureusement, on doit constater qu'une multitude de personnes, dans divers pays et régions de la planète, connaissent des difficultés toujours plus grandes à cause de la négligence ou du refus de beaucoup de veiller de façon responsable sur l'environnement. Le Concile œcuménique Vatican II a rappelé que «Dieu a destiné la terre et tout ce qu'elle contient à l'usage de tous les hommes et de tous les peuples».<sup>92</sup> L'héritage de la création appartient donc à l'humanité tout entière. Par contre, le rythme actuel d'exploitation met sérieusement en danger la disponibilité de certaines ressources naturelles non seulement pour la génération présente, mais surtout pour les générations futures.<sup>93</sup> Il n'est pas difficile dès lors de constater que la dégradation de l'environnement est souvent le résultat du manque de projets politiques à long terme ou de la poursuite d'intérêts économiques aveugles, qui se transforment, malheureusement, en une sérieuse menace envers la création. Pour contrer ce phénomène, en s'appuyant sur le fait que «toute décision économique a une conséquence de caractère moral»,<sup>94</sup> il est aussi nécessaire que l'activité économique respecte davantage l'environnement. Quand on utilise des ressources naturelles, il faut se préoccuper de leur sauvegarde, en en prévoyant aussi les coûts – en termes environnementaux et sociaux –, qui sont à évaluer comme un aspect essentiel des coûts mêmes de l'activité économique. Il revient à la communauté internationale et aux gouvernements de chaque pays de donner de justes indications pour s'opposer de manière efficace aux modes d'exploitation de l'environnement qui lui sont nuisibles. Pour protéger l'environnement, pour sauvegarder les ressources et le climat, il convient, d'une part, d'agir dans le respect de normes bien définies, également du point de vue juridique et économique, et, d'autre part, de tenir compte de la solidarité due à ceux qui habitent les régions plus pauvres de la terre et aux générations futures.

<sup>90</sup> Cf. n. 48.

<sup>91</sup> *La Divine Comédie*, Paradis, XXXIII, 145.

<sup>92</sup> Const. Past. *Gaudium et Spes*, n.69.

<sup>93</sup> Cf. Jean-Paul II, Lett. enc. *Sollicitudo rei socialis*, n. 34.

<sup>94</sup> Benoît XVI, Lett. enc. *Caritas in veritate*, n. 37.



14. Si tu veux construire la paix, protège la création. La recherche de la paix de la part de tous les hommes de bonne volonté sera sans nul doute facilitée par la reconnaissance commune du rapport indissoluble qui existe entre Dieu, les êtres humains et la création tout entière. Les chrétiens, illuminés par la Révélation divine et suivant la Tradition de l'Église, offrent leur contribution propre. Ils considèrent le cosmos et ses merveilles à la lumière de l'œuvre créatrice du Père et rédemptrice du Christ qui, par sa mort et sa résurrection, a «tout réconcilié [...] sur la terre et dans les cieux» (Col 1, 20) avec Dieu. Le Christ, crucifié et ressuscité, a fait don à l'humanité de son Esprit sanctificateur, qui conduit le cours de l'histoire, dans l'attente du jour où le retour glorieux du Seigneur inaugurerait «un ciel nouveau et une terre nouvelle» (2 P 3, 13) où résideront pour toujours la justice et la paix. Toute personne a donc le devoir de protéger l'environnement naturel pour construire un monde pacifique. C'est là un défi urgent à relever par un engagement commun renouvelé. C'est aussi une opportunité providentielle pour offrir aux nouvelles générations la perspective d'un avenir meilleur pour tous. Que les responsables des nations et tous ceux qui, à tous les niveaux, prennent à cœur les destinées de l'humanité en soient conscients: la sauvegarde de la création et la réalisation de la paix sont des réalités étroitement liées entre elles! C'est pourquoi, j'invite tous les croyants à élever leur fervente prière vers Dieu, Créateur tout-puissant et Père miséricordieux, afin qu'au cœur de tout homme et de toute femme résonne, soit accueilli et vécu cet appel pressant: Si tu veux construire la paix, protège la création.